

VIE ANECDOTIQUE  
DE PIE IX

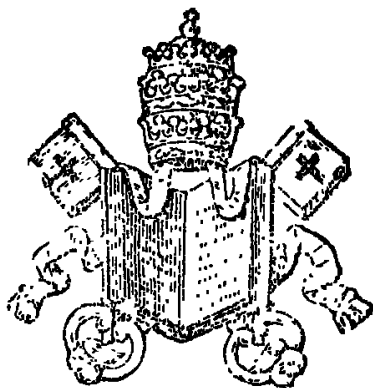
PAR

ANDRÉ DUFAUT

Memento, Domine, David et  
omnis mansuetudinis ejus.  
(Ps. 134.)



NOUVELLE ÉDITION CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS



PARIS  
NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE  
VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
Rue de Tournon, 19

—  
→ 1869 ←





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



VIE ANECDOTIQUE

DE PIERRE IX.

PROPRIÉTÉ. — TOUS DROITS RÉSERVÉS.



MÊME LIBRAIRIE :

**Les Pontificaux et les Garibaldiens**, *Histoire anecdotique de l'invasion des États pontificaux en 1867*, d'après les documents officiels et les correspondances particulières, par M. l'abbé J.-C. B., un vol. in-12. 2 fr. 50

**Vie de la servante de Dieu Élisabeth Canori Mora**, *romaine, du tiers-ordre des Trinitaires déchaussées*, ouvrage approuvé à Rome par l'autorité ecclésiastique, 1 vol. in-12 . . . . . 1 fr. 50

**Grégoire le Grand et son époque**, par M. Fr. DE VILLENEUVE, 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 25

FRONTISPIECE



PIE IX





## PRÉFACE.



Les événements dont l'Italie a été récemment le théâtre, ont jeté un tel éclat sur le Pontife vénéré qui gouverne en ce moment l'Église, que tous sont

avides de le connaître et de l'aimer. Déjà, plusieurs écrivains distingués se sont acquis une légitime gloire à en raconter la vie, et partout leur récit a rencontré le plus sympathique accueil. Voulant montrer l'homme public dans l'exercice de la souveraine puissance, ces auteurs ont parfaitement réussi à mettre le droit, la justice et la vérité du côté de l'Église; mais ils ont négligé une foule de petits détails qu'il importe à l'histoire de recueillir et à l'édification des fidèles d'apprendre.

Un portrait n'est véritablement achevé que lorsqu'il reproduit, avec les traits principaux, les traits secondaires du personnage qu'il représente; c'est à nous, hommes de la génération présente, de

délayer les couleurs qui serviront à tracer celui du grand Pape, dont s'enorgueillit, à bon droit, le catholicisme persécuté. Il n'y a pas seulement que les grandes choses qui frappent et intéressent dans celui à qui la Providence destine une immense popularité. Ainsi qu'on l'a dit bien des fois, les petites réussissent souvent mieux à le peindre et à le faire aimer. Il y a tant d'élévation de sentiments, de bonté de cœur et de sensibilité d'âme dans les anecdotes que nous avons recueillies sur la vie de Pie IX, qu'il est impossible de les lire sans verser des larmes et sans s'étonner comment les hommes ont pu abreuver d'amertume celui qui avait tant de droit à leurs respectueux hommages.

Puissent ces pages, inspirer à la jeunesse, à qui nous les dédions de préférence, les sentiments de dévouement et d'amour au Saint Siège, qui caractérisent les bons chrétiens.



## CHAPITRE PREMIER.

Prière du Jeune Mastai Ferreti.—Prédiction d'un inspecteur de l'université. — Consécration à la Sainte Vierge et guérison.

Jean-Marie Mastai avait, à peine sept ans, lorsque sa mère lui faisait ajouter à sa prière de chaque soir un *pater* et un *ave* pour la délivrance de Pie VI, alors prisonnier de la république française, et elle le faisait prier en même temps pour la France. L'enfant, étonné de ce qui lui semblait une contradiction, dit à la comtesse :  
« Mais, ma mère, est-ce que les Français ne sont  
» pas de méchantes gens, puisqu'ils retiennent  
» le Pape prisonnier? Pourquoi me faites-vous  
» prier pour eux?

— « Mon enfant, répondit la comtesse, c'est  
» une raison de plus de prier Dieu pour eux.  
» Ce n'est pas leur faute, d'ailleurs, s'ils retiennent  
» le Pape prisonnier, c'est leur gouvernement qui est méchant.

— « Faut-il prier pour le gouvernement?

— « Sans doute, Notre-Seigneur a prié en  
» mourant pour ceux qui le crucifiaient (1)! »

(1) Pie IX, par Alexandre de St-Albin, p. 4.

Et l'enfant, docile aux recommandations de sa noble et religieuse mère, priaît aussitôt pour la France et ceux qui présidaient alors à ses destinées. On ne sera pas surpris qu'au milieu des éclatantes vertus qui brilleront, plus tard, d'un si vif éclat dans la personne sacrée de Pie IX, il en soit une, qui semble dominer les autres, la charité, puisqu'il prélude à la vie par l'exercice de cette aimable vertu.

Tout jeune encore, son intelligence précoce et déliée donne lieu à un homme exercé au jugement des capacités de faire des prédictions que l'avenir, non-seulement réalisera, mais dépassera encore.

Un jour, c'était en 1810, un inspecteur de l'Université Impériale de France qui était en tournée à Volaterra, charmé des réponses que ce jeune homme venait de faire à ses questions, et voulant le connaître davantage, se complut à faire parler le principal du collège. Ravi de ce qu'il venait de voir et de ce qu'il entendait, il dit au principal : « Ce jeune homme ira loin, pour peu » que les circonstances le favorisent. » Cet inspecteur, mort en 1830, put, avant de mourir, voir l'ancien élève de Volaterra devenu Archevêque de Spolète, et se féliciter lui-même de la

sagacité de son jugement. Qu'aurait-il dit, s'il avait vécu vingt ans de plus et s'il avait vu les circonstances favoriser, non plus Jean-Marie Mastaï, mais l'Italie et l'Eglise Romaine, et le monde entier sur lequel l'Eglise Romaine étend son pouvoir, et, même quand son autorité est méconnue, sa bienfaisante influence; et s'il avait vu Pie IX assis dans la chaire de St-Pierre, s'il l'avait vu renversé de son trône royal, fugitif, errant, mais plus grand dans le malheur que dans les grandeurs mêmes, s'il l'avait vu enfin rentrer dans Rome pour pardonner à ceux qui s'étaient faits ses ennemis et qu'il s'obstinait à nommer ses enfants (1).

Heureux les enfants à qui la Providence a donné des parents que la piété distingue par dessus tout : Ils croissent comme ces plantes dont parle l'Ecriture qui, sémées aux bords des eaux, défient la sécheresse et le mauvais temps. Leur innocence est préservée de toute atteinte, et, si un danger sérieux les menace, il y a à leur côté une mère tendre qui saura fléchir le Ciel par de ferventes prières et obtenir un miracle nécessaire à leur conservation.

(1) Pie IX, par Alexandre de St-Albin, p. 5.

Le jeune comte Mastai Ferreti fut atteint d'une maladie que les médecins jugèrent bientôt mortelle. Ils se déclarèrent eux-mêmes impuissants à combattre les progrès du mal, et ils en annoncèrent l'issue fatale et prochaine. Mais la tendresse maternelle qui n'attend pas l'invasion du mal pour s'alarmer, avait inspiré dès longtemps à la comtesse Mastai d'assurer à son fils une protection puissante. Et à qui une mère s'adresserait-elle avec autant de confiance qu'à une mère ? Tout petit enfant, Jean-Marie avait été voué à la Vierge, Mère de Dieu. Il reconnut dans sa guérison vraiment miraculeuse l'effet de la protection qu'il devait à la piété maternelle. Héritier de la dévotion de sa mère, il sentit son tendre amour s'accroître encore de la reconnaissance que lui inspirait une intervention si visible. Et c'est peut-être aux premiers mots de prière que la comtesse fit bégayer à son enfant et à la guérison inespérée dont celui-ci fut plus tard l'objet, que la chrétienté tout entière doit de s'être acquis un titre de plus à la protection de Marie par la définition dogmatique de sa conception Immaculée. Ce sont là les moyens que Dieu préfère pour l'accomplissement de ses plus grands desseins (1).

(1) Pie IX, par Alexandre de St-Albin, p. 7.



## CHAPITRE II.

Vocation ecclésiastique. — Hospice du Tata-Giovani. — Voyage en Amérique. — Le pêcheur Beppo. — Il est nommé chanoine et directeur de l'hospice Saint-Michel, — archevêque de Spolète. — Sa clémence. — Il est fait cardinal. — Le couvert perdu.

Les instincts d'un cœur généreux, un vif amour de la science et de la piété, un besoin impérieux de dévouement et de charité attiraient puissamment le jeune Mastai vers l'état ecclésiastique. Sa santé seule semblait s'opposer à ses desseins. Le souverain Pontife, qui gouvernait alors l'Eglise, Pie VII, dont Mastai Ferreti était parent, lui prédit que sa santé s'affermirait s'il embrassait l'état ecclésiastique. Ces paroles et un pèlerinage qu'il fit à Notre-Dame de Lorette achevèrent de dissiper ses doutes ; il entra dans une de ces maisons où des directeurs habiles forment les jeunes gens au sacerdoce. Nous paraîtrions naïfs si nous ajoutions qu'il en fut l'ornement et qu'il y reçut les ordres et la prêtrise surtout, avec cet élan de foi et d'amour que la grâce engendre dans ceux qu'elle destine aux plus grandes choses. Un hôpital fut bientôt le théâtre où eut à se produire

le zèle du nouveau prêtre. Comme l'aimant attire le fer, ainsi sut-il attirer vers lui les cœurs de tous les malheureux confiés à ses soins. Le trait suivant montrera à quel point il sut se concilier leur affection.

Angelo Vocacelli, brave savetier, me parlait ainsi, en me montrant un hôpital, dit M. Félix Clavé : « C'est ici que j'ai assisté à l'une des scènes les plus tristes de ma vie !... »

« C'était le soir d'une belle journée d'été. Après sept années de séjour dans cet hospice, l'abbé Mastai (aujourd'hui Pie IX), désigné pour faire partie d'une mission lointaine, devait nous quitter, nous l'ignorions encore, et pourtant le moment de la séparation était venu. Nous remarquâmes que pendant tout le souper, il n'avait proféré aucune parole. Au moment où nous allions sortir de table, après avoir dit les grâces, il nous fit signe de nous rasseoir, et il nous annonça la terrible nouvelle. Ce ne fut qu'un cri de douleur d'un bout à l'autre du réfectoire.... Nous étions alors cent vingt-deux, grands et petits, et il n'y en eut pas un qui ne pleurât.

« Tous à la fois nous quittâmes nos places pour nous jeter dans ses bras. Les uns baisaient ses mains, les autres s'attachaient à ses habits ;

ceux qui ne pouvaient le toucher, l'appelaient des noms les plus tendres, et le suppliaient de ne pas les abandonner : « Qui nous consoleraït ? Qui nous aimerait ? » Il fut si ému de notre désespoir, que lui-même fondit en larmes, et, serrant contre sa poitrine ceux qui se trouvaient le plus près de lui : « Je n'aurais jamais cru, dit-il, que notre séparation fût aussi douloureuse. »

« Alors, il s'arracha du milieu de nous, et se précipita vers sa chambre, mais il essaya vainement d'en fermer la porte : nous y entrâmes après lui. Cette nuit-là, personne ne dormit à Tata-Giovanni ; tous restèrent auprès de l'abbé Mastai, et il nous instruisait et nous caressait tour à tour.

« Il nous recommanda le travail, la soumission à ceux qui devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de nos semblables, le dévouement à tous les devoirs et à toutes les infortunes.

« Le jour se leva enfin, et nous entendîmes s'arrêter devant la porte la voiture qui allait nous enlever notre bienfaiteur..... Une heure après, nous étions orphelins pour la seconde fois !. . »

Le pauvre cordonnier essuyait une larme en achevant ce récit, qu'il termina ainsi :

« Lorsque le cardinal Mastai est devenu Souverain Pontife, moi et ses anciens élèves, nous avons dit : c'est notre Pape à nous, c'est le Pape des pauvres, des abandonnés.... Je me souviens toujours de la place que j'ai occupée pendant huit ans, au coin d'une des tables du réfectoire de Tata-Giovanni. Comme je n'étais pas des plus silencieux ni des plus propres, bien souvent l'abbé Mastai s'arrêtait pour me tirer l'oreille, mais pas fort!.... Il n'était pas comme le vieux maçon, qui ne marchait jamais sans sa ferrule, et qui n'y allait pas de main-morte, à ce que disaient ceux qui nous avaient précédés !... »

Un jour, ajoute l'auteur, on parla au Saint-Père du petit boîteux de l'hospice de Tata-Giovanni. Le Pape n'avait pas oublié le nom obscur d'Angelo Vocacelli. Il sourit en apprenant qu'un de ses anciens orphelins, un pauvre savetier, reconnaissait dans Pie IX, l'abbé Mastai. Et il dit : « Il doit avoir besoin d'un petit souvenir. »

Le lendemain il lui faisait remettre un doublon d'or, qu'Angelo baisa à plusieurs reprises, et qu'il a toujours conservé comme une relique (1). »

Nous n'avons pas à raconter les incidents et les circonstances qui firent de l'abbé Mastai, en-

(1) Rome, 1848-49-50.

core jeune, le brillant archevêque de Spolète. Dans un état qui impose à ceux qui l'embrassent l'humilité comme un rigoureux devoir, il y a peu de place pour l'intrigue et l'ambition, mais les supérieurs qui doivent s'appliquer à décerner le vrai mérite eurent bientôt reconnu celui du directeur de l'hospice de Tata-Giovanni.

Sur les ordres du Souverain Pontife, l'abbé Mastai fut donc obligé de quitter son cher orphelinat et de suivre en Amérique Mgr Muzi pour l'aider dans l'importante mission qu'il allait remplir dans ces pays éloignés. Il s'agissait de régler les nouveaux droits et rapports de l'Eglise avec les autorités sorties du mouvement d'indépendance qui avait ravi à l'Espagne la moitié de ses possessions en Amérique. Son extrême pénétration, jointe à une rare fermeté, devait être d'un grand secours au plénipotentiaire.

Pendant deux ans qu'il resta au-delà des mers, il se montra tour-à-tour apôtre et diplomate. Il employait les courtes vacances que lui laissaient les affaires à visiter les missions et les églises de ces contrées et à resserrer les liens avec l'Eglise-mère de Rome. Un jour qu'il allait de Valparaiso à Lima, sur une goëlette chilienne, survint tout-à-coup une violente tempête qui mit en péril la

frêle embarcation. Elle allait se briser contre des rochers, quand un pêcheur du nom de Beppo vint à son secours. Homme de ces parages, il en connaissait parfaitement tous les dangers. Grâce à sa direction habile, le bâtiment pu se réfugier dans le petit port d'Arica. Le lendemain, la cabane du pêcheur plantée sur une hauteur dominant la mer recevait une visite de l'abbé Mastai. En sortant, il laissa au brave homme une bourse contenant 2,150 francs, et les bénédictions de Dieu encore plus précieuses. A partir de ce moment, tout alla bien dans les entreprises de Beppo: ses pêches durent être plus abondantes et les ventes plus heureuses, car il devint riche en peu de temps. L'abbé Mastai, quand il fut le Pape Pie IX, pensa au pêcheur américain qui avait été son sauveur. Il lui envoya son portrait avec une somme d'argent égale à la première. Beppo distribua l'argent aux pauvres et plaça l'image vénérée dans un oratoire qu'il a fait construire au bords de la mer.

Les négociations qui suivirent n'eurent pas tout le succès qu'on en attendait à Rome; elles servirent néanmoins à mettre en lumière le profond mérite de l'abbé Mastai qui reçut en récompense la prélature avec le titre de chanoine de

l'église *Santa-Maria-in-Via-Lata*. Son temps se passait dans les œuvres du saint ministère : il prêchait, confessait, visitait les orphelins que son départ avait tant contristés, et à qui sa douce présence rendait la joie et le bonheur. Sa modestie se fût accommodée volontiers de ces fonctions actuelles, mais la divine Providence le poussait dans un mouvement ascensionnel de grandeur et de sacrifice. C'est à cette époque qu'il fut nommé président de l'hôpital de Saint-Michel, le plus considérable de Rome. Sous sa direction sage, prévoyante et ferme, cet établissement retrouva toute sa prospérité.

L'archevêché de Spolète étant venu à vaquer, en l'année 1827, Léon XII y nomma l'ancien attaché d'ambassade et aujourd'hui le père des pauvres ; c'était le meilleur gage qu'il pût donner à sa ville natale de son affectueux attachement.

C'est là qu'il eut à remplir un jour le rôle de Grégoire-le-Grand, non pas, il est vrai, auprès d'un conquérant barbare, mais à l'égard d'un général irrité qui se croyait le droit d'être sévère.

Pendant les insurrections de 1831, une bande d'insurgés vaincus et pourchassés par les Autrichiens, se présente aux portes de Spolète, demandant un refuge et du pain. L'archevêque sort

de la ville et se rend auprès du général autrichien pour le supplier de s'arrêter, de ne pas poursuivre plus loin les fugitifs, lui promettant de les désarmer lui-même. Il obtint leur grâce; et, rentré dans sa ville épiscopale, il fait comprendre à ces malheureux révoltés contre leur Pontife et leur Roi, la grandeur de leur crime. Il les désarme par sa parole, et les sauve de leur propre passion comme de la colère du général autrichien.

Au milieu des troubles qui éclatèrent dans les Etats de l'Eglise, Mgr Mastai Ferreti sut préserver son peuple des maux qui sont la suite ordinaire des révolutions. Grâce à sa vigilance, on n'eut à regretter aucune collision, ni aucun désordre. Il dut à ce nouveau succès dans le gouvernement des hommes d'être transféré bientôt après au siège d'Imola, plus important que celui de Spolète, et ensuite promu au cardinalat.

Une charité inépuisable et une grande fermeté, tels furent les principaux caractères qui continuèrent à signaler son administration.

Un jour, un agent se présenta à son évêché, en disant qu'il pouvait faire connaître à Rome les noms et la retraite des auteurs de la rébellion; qu'il en avait la liste. Et il remit à Mgr Mastai un papier que celui-ci lut et relut avec la plus grande



attention. Le feu brûlait dans la cheminée sur laquelle il s'appuyait ; sa main tremblait.... Tout à coup, fixant sur l'espion un regard doux et clair, il lui répondit en souriant : « Mon pauvre enfant, vous n'entendez rien à votre profession ni à la mienne ; quand le loup veut croquer les moutons, il se garde bien d'en prévenir le pasteur du troupeau. » Et il jeta dans le feu la pièce accusatrice, sous les yeux de l'agent ébahi et consterné.

A peine fut-il parti que Mgr Mastai se bâta de faire avertir les proscrits dont il avait retenu les noms. Tous échappèrent, et plusieurs durent à sa bourse les moyens de gagner la Toscane et de s'embarquer (1).

Il arrivait parfois au cardinal Mastai d'avoir donné tout l'argent qu'il avait en sa possession, tout jusqu'à son dernier sou. Même dans ces occasions-là, il ne renvoyait jamais, les mains vides, les pauvres qui s'adressaient à lui. Un jour, que la charité l'avait réduit à ce dénûment et qu'une pauvre femme venait encore lui demander l'aumône, il cherche et il aperçoit sur une table un couvert d'argent : « Prenez, lui dit-il, et allez le mettre au Mont-de-Piété, je le retirerai quand je

(1) Rome en 1848-49-50.

pourrai. » Le valet de chambre remarquant la disparition du couvert, le cherche, ne le trouve pas, et vient dire au cardinal qu'on l'a volé, que le voleur doit être dans la maison, et qu'il faut le découvrir. Le cardinal le rassure en souriant, et le valet, habitué à voir la charité faire ressource de tout, devine que le couvert a passé dans la main du pauvre.

Un autre jour, un habitant d'Inola qui se trouvait dans un extrême embarras pour un paiement qu'il devait effectuer, s'était adressé au cardinal; cette fois encore sa bourse se trouvait épuisée.

« De quelle somme avez-vous besoin ? avait-il cependant demandé.

— Quarante écus (environ deux cents francs), lui avait-on répondu.

— Je n'ai pas un *bajocco*, dit-il, mais prenez ces flambeaux d'argent, et vendez-les : vous en retirerez peut-être ce qu'il vous faut. »

Mgr Mastai avait cru la chose toute simple, et en être quitte pour une admonestation de son intendant. Il n'en fut point ainsi.

L'orfèvre chez lequel les flambeaux furent portés les reconnut pour appartenir au cardinal.

Consignant tout aussitôt le vendeur chez lui, il court au palais épiscopal.

« Votre Éminence n'a-t-elle pas été volée ? » demanda-t-il à l'évêque, dès qu'il eut été introduit.

— Non, répondit le cardinal.

— « C'est qu'on vient de m'apporter des flambeaux d'argent que j'ai cru reconnaître pour appartenir à Votre Éminence. »

A ce mot, l'évêque, se rappelant le don qu'il venait de faire quelques instants auparavant, se contenta de dire :

— « Merci de votre intérêt, mon ami ; mais ne vous inquiétez pas, on ne m'a rien volé. Achetez ces flambeaux, si l'on veut les vendre et qu'ils vous conviennent. »

En peu de temps, il le congédia avec sa grâce ordinaire. L'orfèvre comprit qu'il y avait-là un mystère. De retour chez lui, il presse de questions le vendeur : celui-ci finit par avouer qu'ayant besoin de quarante écus, il s'était adressé au cardinal ; et que, à défaut d'argent, son Éminence lui avait donné ses flambeaux. C'en fut assez pour l'orfèvre, qui avait une grande vénération pour Mgr Mastai. Il compta la somme, et courant reporter les flambeaux au palais épiscopal :

« Je sais tout, Eminence ! dit-il avec empressement ; voici vos flambeaux ; j'ai soldé les quarante écus, vous me les rendrez quand vous pourrez (1). »

Pendant le carnaval de 1835 ou 1836, selon le pieux usage de l'Italie et de la plupart des pays catholiques, le Saint-Sacrement était exposé pour les prières dites des Quarante-Heures, dans l'église cathédrale d'Imola.

Agenouillé au pied de l'autel, sur lequel reposait la divine Eucharistie, Mgr Mastai était depuis de longs moments absorbé dans une ardente prière : il offrait à Dieu une amende honorable pour tous les péchés de ses diocésains. — La nuit commençait à se faire : la basilique était dans une demi-obscurité.

Soudain, des soupirs entrecoupés de plaintes déchirantes arrivent à l'oreille du cardinal, et viennent surprendre ses communications avec le Ciel. Il se lève en toute hâte et se dirige vers l'endroit d'où partent les cris de détresse. Bientôt, près d'une des portes, au pied d'un pilier, il aperçoit un malheureux gisant dans son sang. — C'était un jeune homme, qui, à la suite d'un démêlé, venait de recevoir un coup de poignard.

(1) Récits an. sur Pie IX, par l'abbé Dumax, p. 52.

L'infortuné, à la faveur des ténèbres, avait pu échapper aux mains de ses meurtriers, et était venu chercher un refuge dans la maison de Dieu; épuisé et presque sans vie, il était tombé à deux pas du seuil sacré.

L'évêque presse sa marche; mais au moment où il va atteindre le blessé, il se trouve en face d'hommes furieux qui se précipitent en criant dans le saint temple; ce sont les assassins qui poursuivent leur victime.

Un autre se serait effrayé peut-être de leurs sauvages vociférations, et eût fui devant les poignards qu'ils brandissaient dans leurs mains... Mgr. Mastai n'est pas accessible à la peur; il sait tout affronter, quand il s'agit d'une œuvre de charité à accomplir. Il se jette devant le jeune homme et, interposant son corps entre les assassins et leur victime: « Eh quoi! leur dit-il avec assurance et énergie, aurez-vous l'audace et le brutal courage de poursuivre ce malheureux jusqu'aux pieds du Dieu vivant! Ne vous suffit-il pas de l'avoir frappé de vos coups? n'êtes-vous pas satisfaits d'avoir versé son sang? barbares, vous faudrait-il le boire!... Songez qu'il est à moi: la maison de Dieu est la mienne. Sortez... »

Stupéfaits d'abord à la vue de leur évêque,

puis effrayés en entendant les paroles qui sont sorties de ses lèvres, les assassins s'enfuient.

Resté seul, Mgr. Mastai ne songe plus qu'à se faire sœur de charité auprès du blessé. Il le soulève péniblement, lui appuie la tête sur ses genoux, et découvre la plaie d'où s'échappent des ruisseaux de sang pour en sonder la profondeur. Un instant, le malheureux jeune homme ouvre les yeux et revient à lui. L'évêque en profite pour le consoler, l'encourager, lui inspirer de la patience; puis s'apercevant que ses forces s'épuisent, il l'excite au repentir de ses fautes, l'absout, le bénit et reçoit son dernier soupir, ému et pleurant comme une mère qui perd son enfant (1).

## CHAPITRE III.

Mort de Grégoire XVI.—Présage de la colombe.—Election de Pie IX. — Ses neveux.

Grégoire XVI étant mort, après quinze ans d'un laborieux pontificat, les membres du Sacré-

(1) *Ib.* p. 57.

Collège, absents de Rome, avaient hâte de s'y rendre pour prendre part à l'élection du nouveau Pape. Il n'y avait pas encore de chemins de fer en Italie. Les voyages étaient moins rapides ; ils donnaient lieu à des incidents plus nombreux. Le suivant mérite d'être rapporté.

Un voyageur écrivait en 1849 :

« D'étranges pronostics avaient précédé l'acclamation si spontanée et si unanime de Pie IX ; ainsi, il partit d'Imola pour se rendre au conclave dans sa voiture traînée par des chevaux de poste. En Italie, une voiture qui arrive fait toujours un grand effet ; les voyageurs sont bientôt environnés par la foule. Donc, la voiture d'un cardinal, et d'un cardinal allant à Rome, et pouvant être élu Pape, c'était un véritable événement. Or, il advint que, dans une petite ville des Marches, la voiture du cardinal Mastai fut extrêmement entourée.

» Pendant que le peuple le considérait et que tous les regards étaient fixés sur lui, une colombe blanche, traversant l'air, s'arrêta tout-à-coup, et se posa sur sa voiture!... Le peuple battit des mains, tous s'écriaient : *Vivat! vivat!* Il sera Pape ! il sera Pape!... C'est que plusieurs élections pontificales, dans les premiers siècles,

ont été marquées miraculeusement par le signe de la colombe.

» Vous jugerez par là des transports des assistants, Les cris redoublèrent. On fit tout ce que l'on put pour effrayer l'oiseau ; mais ce fut en vain : la colombe demeura immobile. Elle continua à se reposer sur l'élu de Dieu. On prit un de ces grands jones d'Italie, que vous connaissez, et on l'en frappa doucement ; elle sembla un moment céder à cette violence ; mais bientôt après s'être élevée dans l'air, elle redescendit, d'un vol rapide, sur la voiture, et s'y reposa de nouveau, tranquille et assuré. Alors, l'enthousiasme fut au comble. *Vivat ! vivat !* Il sera Pape ! C'était une ivresse indicible.

» Cependant les chevaux étaient attelés et les postillons prêts ; la voiture part. Malgré les hourras, le bruit des roues, le hennissement des chevaux, le claquement des fouets, la colombe reste à sa place et semble marcher à Rome avec le futur Pape. Chacun suit en courant jusqu'aux portes de la ville. Là seulement, elle s'envola et fut se reposer sur la porte même de la prison où étaient alors renfermés plusieurs prisonniers politiques.

» Quelques jours après, l'élection du cardinal



Mastaï et l'amnistie révélèrent à tous les spectateurs de cette scène étrange, que Pie IX était réellement le Pontife de la colombe (1). »

Déjà trois scrutins avaient eu lieu. Le cardinal Mastaï voyait se concentrer sur lui les voix que perdait le cardinal Lambruschini, et un nombre de plus en plus grand de suffrages éparpillés sur d'autres cardinaux. Au second tour, il avait gagné quatre voix ; au troisième, Mastaï, comme scrutateur, avait lu vingt-sept fois son nom.

On approchait du dénouement, et l'émotion du conclave était grande. Le soir du même jour, le scrutin fut ouvert à trois heures. Mastaï était à son poste ; il était pâle et paraissait préoccupé : le résultat de l'épreuve du matin l'effrayait. Il avait passé dans la prière tout le temps qui s'était écoulé entre les deux scrutins.

La séance s'ouvrit par le chant du *Veni Creator*, puis on procéda à l'écriture et au dépôt des bulletins dans le calice ; ensuite les votes des malades, recueillis avec les formalités d'usage, y ayant été réunis, un silence solennel se fit, et le dépouillement commença.

Mastaï lut son nom sur le premier billet ; il le lut encore sur le second, sur le troisième, et ainsi

(1) Rome, 1848-49-50.

de suite, jusqu'au dix-septième, sans interruption. Sa main tremblait; et quand, sur le dix-huitième, que le scrutateur lui présenta, il lut encore son nom, ses yeux se voilèrent. Il supplia l'assemblée de prendre en pitié son trouble, et de charger l'un d'eux de continuer le dépouillement. Mastai oubliait qu'un scrutin ainsi interrompu eût annulé l'élection.

Le Sacré-Collège s'en souvint heureusement : « Reposez-vous, prenez votre temps; nous attendrons! » cria-t-on de tous côtés. Les plus jeunes, s'empressant autour de lui, l'engageaient à s'asseoir, à se reposer. Un de ses collègues lui présenta un verre d'eau. Il était assis et il restait tremblant, silencieux, immobile. Il n'entendait rien, il ne voyait rien, et deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues...

Cet ébranlement si profond, si vrai, causé par l'effroi de sa propre grandeur, gagna la plupart des cardinaux, auxquels il avait été jusque-là étranger, et les attendrit d'autant plus que, dans ces trésors de modestie et de sensibilité qui se révélaient à eux, ils virent la justification la plus inattendue et la plus touchante de l'acte qu'ils venaient d'accomplir.

Au bout de quelques instants, le cardinal

Mastaï se leva et rejoignit le bureau, soutenu par deux de ses collègues. Le dépouillement s'acheva lentement. Au dernier bulletin, il avait lu son nom trente-six fois !...

Aussitôt les cardinaux se levèrent; une seule voix retentit sous les plafonds de la chapelle Pauline... Le Sacré-Collège avait confirmé par acclamation le résultat du scrutin. — C'était le 16 juin 1846.

Le lendemain, le cardinal Riario Sforza, annonçait au peuple romain la bonne nouvelle au son du canon du château St-Ange et en ces termes : « Je vous annonce une grande joie. Nous avons pour Pape l'éminentissime et révérendissime seigneur Jean-Marie Mastaï Ferreti, cardinal-prêtre de la sainte Eglise Romaine, qui a pris le nom de Pie IX. »

Né le 13 mai 1792, à Sinigaglia, de la famille des comtes de Mastaï, Pie IX, lors de son élection, était âgé de cinquante-quatre ans, un mois et trois jours. Il est le deux cent cinquante-huitième Pape qui ait gouverné l'Eglise depuis l'apôtre saint Pierre.

Pendant son épiscopat, Pie IX s'était toujours montré dévoué à l'Eglise et sévère pour les siens. Devenu Pape, un de ses premiers actes fut de

faire connaître à ses parents qu'il se garderait bien de modifier sa conduite sur ce point.

Deux de ses neveux se trouvaient à Rome lors de son élection. A l'un, qui est fils de son frère, il ordonna de retourner à Sinigaglia, et de faire savoir à sa famille qu'il ne voulait pas qu'elle vînt s'établir dans la capitale; à l'autre, fils de l'une de ses sœurs, et jeune officier dans l'armée pontificale, il déclara qu'il ne lui serait accordé d'avancement que selon son rang et son mérite.

Il avait fait pressentir cette détermination dans la lettre qu'il avait écrite à ses trois frères pour leur apprendre son élection au suprême pontificat, et leur recommander de ne pas s'enorgueillir.

Voici ce document :

« ..... Il a plu à Dieu, qui exalte et qui humilie, de m'élever de mon insignifiance à la dignité la plus sublime de la terre : que sa volonté soit faite ! Je sens toute l'immensité de ce fardeau et toute la faiblesse de mes moyens. Faites prier et priez, vous aussi, pour moi.....  
 » Si la ville voulait faire quelque démonstration publique à cette occasion, je vous prie, car je le désire, de faire en sorte que la totalité de la somme soit appliquée aux œuvres que le

» gonfalonier (*le maire*) et les *anziani* (adjoints)  
 » jugeront utiles.

» Quant à vous-mêmes, mes chers frères, je  
 » vous embrasse de tout mon cœur en Jésus-  
 » Christ. Ne vous enorgueillissez pas ; mais pre-  
 » nez tous plutôt en pitié votre frère, qui vous  
 » donne sa bénédiction apostolique. »

---

## CHAPITRE IV.

Son esprit d'ordre dès son installation, sa charité.—L'orange.  
 —La pauvre veuve.—La paralytique.—La croix de la jeune  
 fille.—Le charretier.— Les 33 Paoli.—L'orphelin adopté.—  
 Un juif malade amené dans la voiture de Pie IX. — L'abbé  
 Lauvency. — Les Amnistiés. — Le comte Mamiani. — Les  
 fournisseurs. — Le pamphlet.

Le Vatican, à l'installation de Pie IX, dut s'a-  
 percevoir bien vite des habitudes d'ordre et de  
 sage économie de son nouveau maître ; celui qui,  
 durant sa courte administration, avait comblé le  
 découvert et rétabli les finances compromises du  
 vaste hôpital St.-Michel, ne pouvait supporter  
 d'inutiles prodigalités, dont les pauvres auraient  
 été les premiers à souffrir.

Il n'y a point de faste, point de luxe, même

dans les services par lesquels se manifeste l'appareil de la souveraineté de Pie IX. Il a retranché dans toutes les choses qui le touchent les moindres dépenses abusives. Personne ne vit plus sobrement. « Il faut économiser autant que possible, car les pauvres augmentent tous les jours, et les ressources diminuent. » Telle est sa maxime.

Vous ne connaissez peut-être pas le trait de l'orange, qui appartient aux premiers jours du règne de cet incomparable pontife. Avant lui, il était d'usage, dans les chaleurs de l'été, de tenir des assortiments de sorbets et de granites toujours prêts. La surprise de Pie IX fut grande, un jour qu'il demanda un orangeade, de voir arriver des laquais portant des rafraîchissements et des pâtisseries de plusieurs sortes. On dût lui faire connaître la coutume ; il y vit des gaspillages, et, renvoyant tout cet attirail, il se fit apporter un couteau et une orange dont il exprima lui-même le jus dans son verre, en recommandant de ne lui servir désormais rien de plus, chaque fois qu'il voudrait se désaltérer.

On assure que le linge de sa garde-robe a été longtemps le même qu'il avait à Imola. On ajoute qu'il ne posséda d'abord que la soutane de laine

blanche qu'il avait dû revêtir au moment de son élection : c'est à son insu qu'on lui en fit une de soie blanche. Accoutumé à se suffire en beaucoup de choses, Pie IX se rase lui-même. Il dit la messe à sept heures et demie, seul, dans son oratoire ; il en entend une autre après, il fait ensuite une légère collation, pour attendre son seul repas, qu'il prend vers trois heures. Toute sa journée est consacrée au travail (1).

Pie IX est vraiment bien le père de son peuple. Un jour, accompagné seulement d'un de ses camériers, il se rendit dans une des plus chétives habitations de Rome, qui servait d'abri à une malheureuse famille composée d'une pauvre veuve, de deux filles de quatorze à dix-huit ans, et de deux petits garçons. Il voulait s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui avait transmis, dits vrais par les uns, niés par les autres, notamment par le président de la société de bienfaisance. L'exposé des faits n'était que trop réel. Le souverain Pontife examina les lieux, et aperçut, dans un des angles de la chaumière, une des jeunes filles qui, troublée, demandait lequel des deux était le Pape. Elle et sa sœur se jetèrent à ses pieds. Quant à la mère, le bonheur inattendu

(1) Rome par l'abbé Boulangé.

de recevoir une telle visite, joint à l'espérance de voir soulager la misère de ses enfants, la firent tomber sans connaissance. Vivement touché, Pie IX laissa sa bourse à ces infortunés, et pourvut à ce que, pour l'avenir, de nouveaux secours leur parvinssent sûrement.

Un jour que Pie IX visitait l'hôpital du Saint-Esprit, il vit, en entrant dans la salle des paralytiques, une vieille femme qui faisait tous ses efforts pour se lever et rendre hommage au souverain Pontife, qui l'avait protégée pour la faire admettre à l'hospice. Le Saint-Père fut lui-même à elle, la bénit et lui dit, en lui tendant sa main à baiser : « Ne vous dérangez pas, ma bonne mère. » L'infirmic, plus hardie que cette femme de l'évangile qui ose à peine toucher le bord de la robe de Jésus, saisit la main qui lie et qui délie, se lève et marche comme aux jours de sa force et de sa jeunesse (1).

Une jeune fille, pressée par la misère, avait vendu la croix d'or que les jeunes romaines portent au cou, comme faisaient naguère encore les jeunes ouvrières de nos villes et de nos campagnes. Depuis qu'elles ne la portent plus, elles ont appris par l'expérience de leur faiblesse combien

(1) Rome, par l'abbé Boulangé.



elles avaient besoin de cette protection et de cette garde. Mais la jeune romaine dont j'ai parlé ne s'était séparée de sa croix qu'en pleurant, et pour pouvoir donner du pain à sa vieille mère. En le lui apportant, elle éprouva le besoin de la rassurer encore sur l'avenir, pour que la pauvre femme pût jouir un peu du présent. « Voilà, lui » dit-elle, du pain pour quelques jours, et l'on » dit que l'ouvrage va redevenir abondant : Pie » IX a donné des ordres pour cela. Vous n'aurez » plus faim. Consolez-vous, le bon Dieu ne vous » abandonnera pas, et le Saint-Père veille sur » nous. » Le Saint-Père veillait en effet. Quelques heures après, il avait tout appris. Comment ?... Je l'ignore, c'est le secret de sa charité. Mais le soir même, la pauvre fille ouvrait en tremblant une lettre venue du Quirinal, et elle en voyait tomber, avec cinq pièces d'or, sa petite croix qu'elle pleurait. La lettre ne contenait que ces mots : « Ma chère enfant, vous avez eu raison » d'espérer en Dieu : il n'abandonne jamais la » piété filiale. Vous avez aussi raison d'espérer en » Pie IX ; il veille sur vous et votre mère, et vous » ne mourrez pas de faim (1). »

Un habitant de Monti, quartier voisin du Qui-

(1) Rome, par l'abbé Boulangé.

rinal, n'avait pour moyens d'existence qu'une mauvaise charrette et un cheval, qu'il venait de perdre. Il eut la pensée d'aller au Quirinal exposer son infortune et d'y demander tout simplement un des chevaux des écuries du Pape, un de ces chevaux de rebut qui ne travaillent plus. Arrivé au palais, il rencontre sur l'escalier le secrétaire de sa Sainteté, qui se chargea volontiers de présenter sa requête. Le Pape trouva l'idée excellente, et fit donner un cheval à ce pauvre homme avec deux pièces d'or pour remonter ses affaires.

Un enfant de douze ans avait une mère âgée, infirme et dans la misère ; il écrivit directement au Pape pour lui dire qu'il avait besoin de trente-trois paoli, destinés à acheter divers objets indispensables à sa mère ; il ajouta qu'il passerait le lendemain chez sa Sainteté pour prendre les trente-trois paoli, si elle voulait le lui permettre. Pie IX, qui ouvre lui-même ses lettres, donna l'ordre qu'on amenât devant lui l'enfant, s'il se présentait. Admis devant sa Sainteté, l'enfant exposa de nouveau l'objet de sa demande. Le Pape lui remit une pièce d'or. « Oh ! mais, très-saint Père, dit l'enfant, cela ne fait que dix-huit paoli ; il m'en faut encore quinze ? »

Le Saint-Père tira de sa bourse une nouvelle pièce d'or qu'il joignit à l'autre ; l'enfant ajouta alors en le remerciant :

— « C'est trois paoli de trop, et je n'ai pas de quoi vous rendre. » Le Pape se prit à rire de la naïveté de l'enfant, et lui dit de les garder. Puis il le fit suivre pour s'assurer qu'il faisait bien les emplettes auxquelles cet argent était destiné.

Touché de son exactitude et de sa sincérité, Pie IX le fit venir le lendemain, lui témoigna sa satisfaction, et lui annonça qu'il se chargeait désormais de son éducation et de son avenir.

— « Merci, très Saint-Père, dit l'enfant, mais je ne puis accepter ; c'est moi qui fais le lit et la cuisine de ma mère, et je ne saurais la quitter. »

Le Pape, plus ému encore de ce dernier sentiment, lui dit : — « Eh bien ! puisque vous êtes si pauvre, ta mère et toi, je me charge de vous deux. »

Un petit enfant aborda un jour le Souverain-Pontife : « Êtes-vous bien le Pape ? » dit l'enfant, dès qu'il fut à ses pieds.

— « Oui, mon petit ami ; je suis le Pape, » répondit Pie IX. Alors l'enfant se mit à pleurer, disant :

— « Je n'ai plus de père !... »

— « Console-toi, mon enfant, répliqua le Souverain-Pontife, tu auras un père en moi »

Et aussitôt il donna des ordres pour que le pauvre petit orphelin fût conduit et instruit à ses frais dans une maison d'éducation (1).

Un autre jour, un enfant pleurait à la porte du Quirinal, au moment même où le Pape montait en voiture pour sa promenade accoutumée : les gardes, craignant que ses cris n'importunassent le Pontife, voulurent le chasser ; mais le Saint-Père fit venir l'enfant et lui demanda la cause de ses larmes. Celui-ci raconta naïvement que son père venait d'être mis en prison, faute d'avoir douze écus pour rembourser une créance.

Pie IX se tourna vers les personnes qui l'accompagnaient, et, comme aucune d'elles ne put lui prêter cette somme, il remonta lui-même la chercher dans ses appartements et la remit à l'enfant, qui s'éloigna tout joyeux.

La charité de Pie IX s'étend à toutes les classes de ses sujets.

Une députation israélite vint lui témoigner sa reconnaissance des mesures qu'il avait prises pour améliorer le quartier de Rome où demeu-

(1) Baleyrier, Rome et Pie IX.

rent les juifs, et lui fit hommage d'un calice antique conservé depuis deux siècles dans le *Ghetto*.

Pie IX reçut les envoyés avec bonté :

« Mes enfants, leur dit-il, j'accepte votre présent avec plaisir, et je vous remercie. »

Puis s'asseyant à son bureau, il écrivit sur le premier morceau de papier qui lui tomba sous la main : *Bon pour mille écus* ; et, après y avoir apposé sa signature :

« Acceptez à votre tour cette faible somme, dit-il aux députés, et distribuez-la, de la part de Pie IX, aux malheureuses familles du *Ghetto*. »

A quelques jours de là, le Saint-Père, passant près de ce quartier, aperçut un malheureux vieillard, étendu, presque sans vie, sur le pavé de la rue.

Il descend de son carosse, et s'approche :

« C'est un juif, » disait le peuple ; et personne ne lui portait secours.

— « Que dites-vous ? s'écria le Pape en s'adressant aux assistants. N'est-ce pas un de nos semblables qui souffre ? Il faut le secourir. »

Et le relevant lui même, aidé des prélats qui l'accompagnaient, il le fit porter dans sa voiture,

le reconduisit à sa demeure, et ne le quitta qu'après l'avoir vu revenir à lui (1).

Un jour Pie IX se rendit à l'hospice de la Trinité-des-Pélerins, où l'on héberge les chrétiens qui viennent accomplir à Rome leurs pieuses dévotions. Ce jour-là, précisément, il était arrivé un pauvre prêtre prussien, du diocèse de Munster, nommé Théodore Lauvensey. Il avait fait à pied une partie de sa longue route, et se reposait de ses fatigues dans la petite chambre qui lui avait été assignée. Les acclamations des habitants de l'hospice lui apprirent qu'il allait voir le Pape dès le jour de son arrivée. Il se leva aussitôt et courut à la rencontre de l'illustre visiteur. Pie IX, ayant remarqué ce costume et cette figure qui annonçaient un homme venu de loin, s'informa du nom et de la qualité du pèlerin, et manifesta le désir de renouveler à son égard une touchante cérémonie. Un des membres de la confraternité fut chargé d'amener l'abbé Lauvensey dans la chambre du lavabo. Là, on le fit asseoir sur un banc de bois ; deux frères placèrent devant lui un bassin rempli d'eau, et se mirent à le déchausser. L'étranger demandait en vain ce qu'on voulait faire de lui, lorsque Pie IX, entrant

(1) Vie populaire de Pie IX, p. 26.

lui-même, entouré de ses cardinaux, lui répondit en s'agenouillant devant lui.

L'abbé Lauvensey comprit que le Souverain-Pontife allait lui laver les pieds. Alors commença la scène qui eut lieu entre le Christ et les apôtres, lorsque le Seigneur s'apprêtant à leur rendre le même devoir, ils se défendirent de tant d'honneur, et que le Christ leur répondit : « Ce que je vous fais en ce moment, il faut que vous le fassiez à votre tour aux autres. »

Après le lavement des pieds, le Pape interrogea l'abbé Lauvensey sur ce qui l'amenait à Rome, puis il le quitta en lui laissant quelques secours (1).

Cet esprit de bienfaisance et de miséricorde se transformait souvent en pardon des injures, et se manifestait de la manière la plus noble et la plus généreuse.

« L'Europe est en paix quand la France est tranquille » a dit un écrivain célèbre. Cette influence de la France est particulièrement vraie à l'égard de l'Italie. A la suite de notre dernière révolution, des ferments de troubles germèrent promptement à Rome où, depuis longtemps, s'étaient donné rendez-vous, les chefs d'un parti discrédité alors, aujourd'hui très-puissant. Quelle

(1) Rome, par l'abbé Boulangé.

que fut l'énergie dont l'autorité fit preuve pour se maintenir maîtresse, Rome tomba au pouvoir de la démagogie et en reçut les lois jusqu'à ce que les armes françaises vinrent l'en chasser et y replacer son véritable souverain. On laissa d'abord la répression suivre son cours, et les plus coupables expier dans les prisons leur attentat aux lois du pays ; mais une amnistie aussi large que possible vint bientôt élargir les portes qui les tenaient captifs. Au bienfait de la liberté, la clémence de Pie IX voulut ajouter d'importants secours en argent.

On avait ouvert une souscription en faveur des amnistiés qui, à leur sortie de prison, ne possédaient pas de moyens d'existence. Déjà, de nombreuses sommes étaient recueillies dans une réunion qui avait eu lieu *ad hoc*, lorsque le Pape fit venir Mgr. Marini, gouverneur de Rome, et lui demanda avec inquiétude quel était le but de cette réunion. Marini répondit qu'il supposait aux prétendus souscripteurs un but politique et dangereux, mais il ne voulut pas donner d'avis. Le Pape lui déclara qu'il aviserait. Marini partit. Un instant après, il le rappela et lui dit : « J'ai pris mon parti, donnez-moi la liste. » Puis il signa 400 scudi pour la famille Mastai, 16 pour



Mgr. Marini ; et il exigea ensuite que l'on fît circuler la liste dans les principales maisons de Rome (1).

Pour ménager les susceptibilités, Pie IX avait voulu que le principe de l'amnistic fût discuté dans une congrégation de cardinaux ; il espérait calmer les terreurs et triompher des préjugés. Après avoir longuement expliqué les avantages de l'amnistic, et montré combien les craintes qu'on s'en formait étaient peu fondées, il invita les membres de la congrégation à présenter leurs objections. Chacun avait paru se ranger à son avis, mais lorsqu'on alla aux votes, il se trouva que la plupart des boules étaient noires. C'est alors que Pie IX trancha la difficulté. Pour en instruire l'assemblée, il ôta sa calotte blanche, et dit, en la posant sur les boules noires : « Maintenant elles sont blanches ! »

Le comte de Mamiani, exilé de Rome, n'en eut pas moins la permission d'y revenir passer quelques temps, et Pie IX ne fit aucune difficulté de lui donner audience « Eh bien, mon fils, lui dit-il avec bonté, vous voulez donc rester insurgé malgré nous et malgré vous ! » — Saint-Père, mon cœur vous est dévoué, répartit le

(1) Rome, 1848-49-50.

comte ; j'aime, je vénère, j'admire votre personne ; mais mon adhésion serait à mes yeux plus qu'un engagement de ne pas troubler l'ordre ; permettez-moi d'attendre les événements avant de vous la donner. — « Que Dieu vous éclaire ! acheva le Pape ; quand il vous conduira vers moi, les bras de votre souverain vous seront ouverts »

Le comte Mamiani allait et venait à Rome sans surveillance, sans contrôle, comme s'il eût fait sa pleine et entière soumission (1) !

Quand un prince s'est fait une réputation de justice et de bonté ; quand il s'est montré, aux occasions qui ne manquent jamais de s'offrir d'elles-mêmes, doux et compatissant pour le malheureux, la confiance de son peuple dans tous les rangs de l'échelle sociale en fait un père au milieu de ses enfants. Le soldat va droit à lui pour lui exposer les griefs qu'il croit légitimes, le pauvre demande à sa bonté la réparation d'un accident qui le désole, l'enfant que la timidité de l'âge éloigne d'ordinaire des majestés de la terre, s'approche avec confiance, et sauve une mère des étreintes de la misère.

Un jour, Pie IX se rendait, à l'heure de sa pro-

(1). Rome, 1848-49-50.

menade, de l'intérieur du palais au jardin du Quirinal. A son passage, un soldat s'avance et remet à l'officier des gardes-nobles qui l'accompagnaient un des pains de munition dont se nourrit la troupe. Des mains de l'officier le pain passe aussitôt dans celles du Saint-Père, qui l'examine et en reconnaît facilement la mauvaise qualité. Il fait appeler aussitôt le soldat, l'interroge avec honté, et ordonne qu'on lui apporte un nouveau pain de la distribution du lendemain. Cette seconde épreuve confirmant la première, il prescrit alors des poursuites, et une enquête sévère commence contre les fournisseurs. En attendant, il fait prendre, à leurs frais, chez les autres boulangers de la ville, tout le pain nécessaire à la garnison. Quant au soldat dont la confiance en la justice de son prince avait fait découvrir cette coupable fraude, pour le mettre à l'abri de toute réprimande et de tout ressentiment, le Saint-Père ordonna à l'officier des gardes de l'accompagner à son poste, et de le recommander de sa part à son chef (1).

Un jour, la police arrêta un homme qui distribuait clandestinement des exemplaires d'un pamphlet intitulé : *Histoire de Pie IX, Pape intrus, en-*

(1) Rome, 1848 49-50.

*nemi de la religion, chef de la jeune Italie.* Dès qu'il eut connaissance de cette arrestation, le souverain Pontife fit amener le coupable en sa présence et après l'avoir interrogé avec douceur, il lui dit : « Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne ! » Ce malheureux, touché d'une telle générosité, fondit en larmes, et se jetant aux pieds du Saint-Père, il offrit de lui révéler le nom des auteurs du pamphlet. Le Pape ne voulut rien savoir. « Que leur faute, s'écria-t-il, reste ensevelie dans le silence, et puisse le repentir pénétrer dans leur cœur (1).

---

## CHAPITRE V.

Commencement d'insurrection.—Promesse de fidélité.—Quirinal assiégé et Pape prisonnier.—Sa fuite à Gaëte.—Madame de Spaur.—Prière à l'Eglise de la Trinité.

On s'est industrié de mille manières à trouver des raisons aux malheurs qui sont arrivés à l'Eglise et l'ont couverte de deuil. Si nous en croyions à des voix autorisées qui ont eu mille échos empressés, le Saint-Siège n'aurait rien

(1) Rome, en 1848-49-50.

compris aux besoins des peuples modernes. Il aurait méconnu les principes de la vraie civilisation en transportant sur le terrain des institutions politiques, cette fixité absolue qui est le caractère des institutions dogmatiques. Au lieu de concourir de toutes ses forces à la diffusion des lumières et de marcher d'un pas ferme et soutenu dans la voie du progrès, son gouvernement aurait été rétrograde, rétif à toute amélioration, sourd aux bons conseils, et ainsi, il se serait légitimement acquis l'animadversion qui le poursuit et le chasse de ses Etats. Calomnies ! Qu'il serait plus simple de suivre dans le passé le fil des intrigues révolutionnaires et d'attribuer leur succès uniquement à l'appui que leur a prêté un gouvernement ennemi.

Un jour, le peuple se porta, selon sa coutume, au Quirinal pour demander la bénédiction du Pape ; mais un cri sinistre retentit au milieu de ce peuple fidèle et arrête les paroles de bénédiction sur les lèvres du Saint-Père. « Plus de prêtres aux affaires ! » Pie IX, laissant retomber sa main déjà levée pour bénir, dit plein de douleur : « Avant que la bénédiction du Ciel descende sur » vous, sur les Etats-Romains, sur toute l'Italie, » je vous recommande l'union, la concorde, et

» je désire que vos demandes ne soient point  
» contraires à la sainteté du Saint-Siège. Cer-  
» tains cris, qui ne partent pas du sein de mon  
» peuple, sont proférés par un petit nombre de  
» gens inconnus. Je ne puis, je ne dois, je ne  
» veux les entendre. Ainsi donc, à la condition  
» expresse que vous serez fidèles au Pontife et à  
» l'Eglise... » — « Oui, oui, nous le jurons,  
» Très-Saint-Père! » crie, en se jetant à genoux,  
ce peuple demeuré pieux et fidèle malgré toutes  
les séductions de la démagogie. « A cette condi-  
» tion, reprend le Saint-Père, je prie Dieu qu'il  
» daigne vous bénir comme je vous bénis moi-  
» même de toute mon âme. Rappelez-vous votre  
» promesse soyez fidèles à l'Eglise et au Pontife. »

Cette promesse fut bientôt oubliée et le monde apprit avec douleur le départ de Pie IX pour la terre étrangère.

Les bornes de ce petit livre et le dessein que nous avons en l'écrivant ne nous permettent pas de raconter tout ce qui, dans un Pontificat de douleurs, et de douleurs sans nombre, se détache saisissant d'intérêt et d'émotion. D'autres que nous ont déjà rempli cette tâche avec succès; mais la fuite de Pie IX à Gaëte est une page à part, et qui doit trouver place dans notre recueil d'anecdotes.





**LE CARDINAL ANTONELLI**



Le poignard d'un assassin, vendu à la révolution et armé par elle, a lâchement massacré le comte Rossi, coupable d'un profond dévouement au Saint-Siège.

Enhardi par le succès, le mal ne connaît plus de bornes à son audace. L'esprit de révolte est partout dans le gouvernement passé aux mains de factieux. Le Pape ayant refusé de se rendre à leurs perfides conseils et rejeté le programme qu'ils lui ont présenté, leur colère et leur rage s'exhalent en cris et en menaces. Les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Russie, de Portugal et de Bavière s'empressent d'accourir à la nouvelle du danger. « Allez, dit le ministre d'Espagne à ceux qui étaient venus présenter les vœux de la révolution, allez dire aux chefs de la révolte que s'ils persistent dans leur odieux projet, il leur faudra passer sur mon cadavre pour arriver jusqu'à la personne sacrée du Souverain-Pontife. » Les membres du corps diplomatique, des officiers, un français conduit là par son dévouement, M. de Malherbe, entourent avec les cardinaux Soglia et Antonelli, Pie IX, qui conserve son calme et sa sérénité habituelle. Cependant, le désordre va croissant dans la cité, et la trahison parcourt les rangs de ceux à qui le Sou-

verain a confié la défense de son autorité. Des soldats félons traînent un canon à leur suite et le braquent contre la porte principale du Quirinal. En même temps des affidés et des complices battent la générale, montent dans les clochers des églises et sonnent le tocsin. A la faveur du désordre, des officiers de la garde civique se sont glissés dans le palais. Sur l'ordre d'en sortir, ils objectent qu'ils craignent des mauvais traitements de la part des Suisses qui entourent le château. Le capitaine qui les commande répond de leur sûreté et les couvre de sa protection. En dépit de sa noble conduite, il est aussitôt couché en joue et ne doit son salut qu'à ces paroles dites avec intrépidité : « Tirez, si vous l'osez, sur un soldat qui a combattu à Vicence pour l'indépendance de l'Italie, et qui est prêt aujourd'hui à mourir pour défendre le Souverain qui lui a donné sa confiance. » D'autres insurgés surviennent qui le placent devant la bouche d'un canon et font semblant de tirer. « Je connais la pièce, leur dit le capitaine ; elle se nomme *San Pietro*. Si vous y mettez le feu, l'histoire dira que le 16 novembre les Romains ont mis à mort un officier qui, avec vingt-cinq grenadiers de sa compagnie avait repris à Vicence cette pièce tombée au pouvoir des

Autrichiens ; et l'histoire ajoutera que les Romains ont fait du *San Pietro* l'instrument de son supplice. » Le canon reste muet, mais le valeureux soldat est retenu prisonnier de la garde civique.

La sédition va toujours croissant ; des menaces on en vient aux voies de fait. On met le feu à la porte du Quirinal, on tire des coups de carabines sous les fenêtres des appartements de Sa Sainteté et sur d'autres points. La nuit vient interrompre ces scènes de violence et ajourner les exploits de la révolution.

Elle a hâte d'en finir et d'achever son triomphe par la formation du gouvernement provisoire et d'un ministère que Pie IX accepte un instant, afin d'épargner une inutile effusion de sang. Mais bientôt, voyant sa dignité et son indépendance compromises au milieu de cette cohue d'ennemis acharnés, il annonce à son entourage sa résolution de quitter Rome.

Il ne sait où diriger ses pas errants. La France, vers laquelle le pousse sa sympathie est, elle-même, aux mains de la démagogie ; l'Espagne est gouvernée par une Reine, et un certain esprit de ménagement pour l'Italie lui interdit la religieuse Autriche. Mais, avant de fuir, il faut se

soustraire à la garde nombreuse qui le tient prisonnier ; c'est une femme qui se chargera de cette délicate et difficile entreprise. La comtesse de Spaur, femme du ministre de Bavière, et française d'origine, dit à son mari : « Je ne suis qu'une femme, et cependant je voudrais conduire cette affaire à bonne fin. » En effet, le soir même, il fut arrêté entre le comte et la comtesse qu'elle partirait la nuit même avec leur fils et son précepteur pour Albano, où ils attendraient jusqu'au lendemain matin. Le soir du 24, entre six et sept heures du soir, le comte d'Harcourt, ambassadeur de France, qui s'était concerté avec le ministre de Bavière, et avait gardé pour lui la partie la plus périlleuse de l'évasion, allait au Quirinal dans une splendide voiture, précédée de coureurs. Les portes lui sont ouvertes après quelques difficultés. Introduit dans le cabinet du Souverain-Pontife, il l'aide à changer de costume et à revêtir celui d'un simple ecclésiastique. Puis, par une habile feinte nécessaire en ce moment pour déjouer les soupçons, il parle la voix haute comme si le Pape l'écoutait toujours, tandis qu'au contraire, sans perdre un instant, accompagné d'un serviteur fidèle, M. Philipani, il s'échappe à travers de longs corridors, descend les escaliers

de service et gagne, en sortant par une porte dérobée, la voiture ou l'attendait M. de Spaur, armé, ainsi qu'un domestique, de poignards et de pistolets.

La voiture qui emportait l'auguste exilé s'éloigne à grande vitesse dans la direction de l'église St-Marcelin, près de la Basilique de St-Jean-de-Latran. Conduit par le comte de Spaur, le Saint-Père ne tarda pas à rejoindre la comtesse dans la vallée d'Arícia, non loin d'Albano. Un retard involontaire avait causé d'indicibles angoisses à la noble dame ; maintenant elle était toute à la joie, lorsqu'un incident mit de nouveau tout en péril. Au moment où le Saint-Père, descendant d'une voiture, se dirigeait vers l'autre, des carabiniers romains se présentent pour prendre des informations. Madame de Spaur, avec une présence d'esprit admirable, ouvre aussitôt une vitre de la voiture, et, s'adressant au Saint Père : « Docteur, hâtez-vous, montez vite. Je n'aime pas à voyager la nuit. » Cette contenance donna le change aux soldats, et la voiture put partir sans écouter les vœux de *bon voyage* qu'ils adressaient aux fugitifs.

Laissons maintenant la comtesse de Spaur nous raconter ses émotions et son bonheur.

«... Le Saint-Père avait pris place au fond de la voiture ; le Père l'ieble était vis-à-vis de lui ; j'étais à sa droite, mon jeune fils en face de moi. M. de Spaur s'était réfugié derrière avec le domestique.

» Dans les premiers moments, je fis tous mes efforts pour retenir mes paroles ; mais bientôt, ne pouvant maîtriser mon cœur, et cédant à l'excès de mon émotion, j'exprimai au Saint-Père, sans égards aux convenances, et sans penser que les autres ne pouvaient me comprendre, tout ce que je ressentais de peine à scindre, et quels efforts je faisais pour ne pas tomber à genoux devant l'auguste Vicaire de Jésus-Christ, qui, de plus, portait en ce moment, sur son cœur, le corps très-saint de notre Sauveur, enfermé dans la pyxide envoyée par Monseigneur de Valence.— Le Saint-Père, compatissant à ce mouvement de sensibilité, me répondit . « Soyez tranquille, ne craignez rien, Dieu est avec nous ! »

» Pendant toute la route, il ne cessa d'adresser au Rédempteur les prières pour ses persécuteurs, de réciter le bréviaire et d'autres oraisons avec le Père l'ieble.

» A cinq heures trois quarts du matin, nous arrivâmes à Terracine. Peu de moments après en

être sortis, le Saint-Père me demanda de l'avertir quand nous serions à la frontière des deux Etats.

» Lorsqu'il eut entendu de ma bouche ces mots : « Saint-Père, nous y sommes » se voyant en lieu sûr, le cœur brisé d'émotion, il versa des larmes et rendit grâce au Dieu de miséricorde, en récitant le cantique consacré à la reconnaissance par la coutume de l'Eglise.

On arriva au Môle de Gaëte vers les neuf heures et demie, et dans la ville même peu de temps après. Exact observateur du droit, son premier soin fut de dicter au précepteur du jeune Maximilien de Spaur une lettre pour le roi de Naples par laquelle il l'avertissait de la nécessité où il avait été, pour ne point compromettre la dignité de son caractère et son indépendance, de fuir de la ville de Rome, aux mains de la révolution triomphante, et de son arrivée dans les Etats de Sa Majesté. Il ajoutait, qu'ignorant où il plairait à la divine Providence de conduire ses pas errants, il était prêt à partir du territoire napolitain, si sa présence pouvait être un sujet d'inquiétudes politiques.

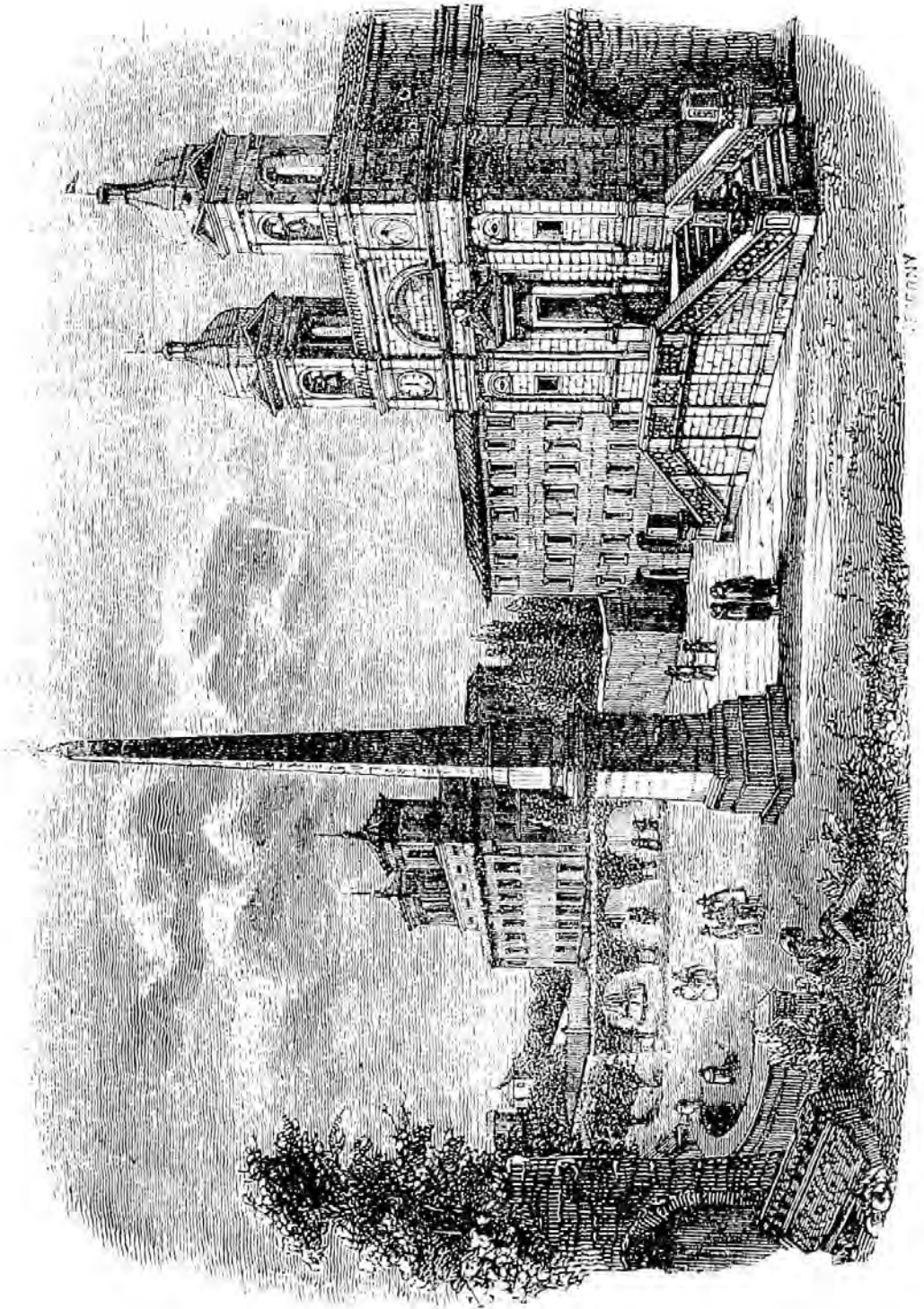
Dès la réception de cette lettre, que le comte de Spaur avait voulu porter, la famille royale accourait rendre ses hommages au Souverain-Pon-

tife. Dans le petit hôtel *du Jardin*, où il était descendu, il avait tellement su garder l'incognito que personne, dans la ville, ne soupçonnait sa présence. On ignorait complètement le motif qui amenait le roi Ferdinand et sa famille avec une nombreuse suite, deux frégates à vapeur et un bon nombre de soldats. Le Saint-Père se rendit au palais du gouverneur, gardant l'incognito quelques instants encore. Le Roi ne put s'empêcher de fondre en larmes quand il vit la plus haute Majesté qui soit sur la terre dépouillée de tout signe extérieur de la puissance et lâchement persécutée par des fils ingrats. La nouvelle de la présence du Pape s'étant ensuite répandue dans la ville, la foule se porta aussitôt devant la façade du Palais avide de voir son Père et de contempler en lui le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Après la bénédiction reçue avec amour du haut des balcons, chacun se retira l'âme partagée entre la joie et la tristesse. Le lendemain, une touchante cérémonie réunissait encore la foule à l'église de la Trinité.

Avant de donner la bénédiction du Saint-Sacrement, le Souverain-Pontife prononça cette prière la voix tremblante d'émotion :

« O Dieu éternel, notre auguste Père et Sci-





ÉGLISE DE LA TRINITÉ



gneur, voici à vos pieds votre Vicaire, bien qu'indigne, qui vous supplie de toute son âme de verser sur lui, de la hauteur du trône resplendissant où vous êtes assis, votre large bénédiction. Dieu grand, dirigez ses pas, sanctifiez ses intentions, conduisez son esprit, gouvernez ses œuvres; puisse-t-il, ici, où vous l'avez conduit dans vos voies admirables, et dans toute autre partie de votre bercail où il devra se trouver; puisse-t-il être un digne instrument de votre gloire et de celle de votre Église, en butte, hélas! aux coups de vos ennemis!

» Si, pour apaiser votre colère, justement soulevée à la suite de tant d'indignités qui se commettent par le peuple, par la presse, par les actions, la propre vie de votre dernier serviteur peut être un holocauste agréable à votre cœur, dès ce moment il vous la consacre; vous la lui avez donnée, à vous seul le droit de la lui enlever quand il vous plaira; mais, ô Dieu Créateur, que votre gloire triomphe, que votre Église soit victorieuse. Maintenez les bons, soutenez les faibles, et que le bras de votre toute-puissance réveille ceux qui demeurent plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort!

» Bénissez, avec les cardinaux, tout l'épiscopat

de la terre et le clergé de l'univers, afin que tous accomplissent dans les voies si douces de votre loi, l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Alors, nous pourrions espérer, non-seulement d'être sauvés dans ce pèlerinage mortel des embûches de l'impie et des pièges du tentateur, mais aussi de pouvoir mettre le pied dans l'asile de l'éternelle sécurité : *Ut hinc et in æternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur ?* »

Dans cette élévation de l'âme de Pie IX à Dieu, on retrouve les grandes pensées de Bossuet, avec les sentiments du cœur essentiellement tendre et bon de Fénelon (1).

## CHAPITRE VI.

Retour de Gaëte. — Enthousiasme général. — Reconnaissance de Pie IX envers l'armée. — Récit d'une visite au Vatican.

Tout le monde est unanime à constater en ce moment un malaise général dans les consciences et dans les affaires.

L'air semble lourd à toutes les poitrines, et dans

(1) Rome en 1848-49-50.

l'atmosphère générale de l'Europe, on ne voit plus cette sérénité des anciens jours.

Il n'est question que de nuages à tous les points de l'horizon ; c'est en vain qu'on met de la bonne volonté à les dissiper , ils renaissent toujours nombreux et terrifiants.

La paix est générale autour de nous, et cependant nous ne jouissons pas des bienfaits de la paix. — Un fait aussi extraordinaire, en apparence, n'a rien que de très-simple au fond. L'Eglise est la clef de voûte de l'ordre Européen ; elle est attaquée dans son Chef et ses Ministres : il s'en suit l'ébranlement de tout l'édifice, l'agitation du monde. Cette vérité, aujourd'hui dédaignée, inspirait la politique qui remplaça Pie IX sur son trône. Fatiguée de l'anarchie qui régnait à Rome et du préjudice qui en résultait pour elle, l'Europe catholique s'émut et résolut d'intervenir, l'intervention étant alors permise. Ce fut la France qui en prit l'initiative et qui ajouta, en la menant à bonne fin, une page glorieuse à son histoire.

Nos soldats eurent bientôt raison de la révolte, malgré les efforts désespérés qu'elle fit pour garder sa proie. Après un siège de peu de durée et dont le souvenir doit consoler le général Oudinot

dans sa retraite, comme il fera sa gloire aux jours de la postérité, Rome passa au pouvoir de la France. Cependant, le Saint-Père ne se hâtait pas de revenir de l'exil. Ce retard avait pour cause des difficultés encore inexplorées et sur lesquelles, sans doute, les événements contemporains jetteront un jour quelques lumières. Elle s'applanirent, cependant, et la capitale du catholicisme revit son souverain au commencement d'avril 1840, après plus d'un an d'absence. La nouvelle de l'heureux retour se répandit rapide comme le vent, et causa dans les États Pontificaux une joie universelle. Les fils accouraient de partout voir leur Père et effacer, par le témoignage d'un dévouement sans borne, les traces des douleurs passées. Rome se mit en fêtes et déploya toutes ses pompes. Étrange effet des vicissitudes humaines; Cette Rome que Pie IX avait quittée naguère comme un proscrit et laissée morne et silencieuse entre les mains des factieux, il la retrouve maintenant contente et heureuse, de nouveau placée sous sa paternelle autorité. On dit que son visage, à la vue de l'enthousiasme qui éclatait partout en sa présence, reflétait une profonde satisfaction. Si les ennemis de l'Église, qui sont en même temps ceux de la vraie civilisation, étaient désarmés, ils

n'étaient pas vaincus. On peut encore croire que la perspicacité du pontife avait le pressentiment des maux dont nous avons été en dernier lieu les témoins attristés

La reconnaissance est la vertu des grands princes ; dans la soirée de sa rentrée au Vatican, Pie IX ne voyant que des gardes suisses et romains dans l'intérieur du palais, et ayant appris que nos soldats n'occupaient que les postes extérieurs : « Allez , dit-il à un prélat de sa suite, allez dire au général Français que je désire qu'une partie du service intérieur du palais soit faite par les soldats français. S'il y a de l'honneur à approcher du Souverain, il appartient surtout à ceux qui ont su le défendre et préparer son retour. »

Un de ses premiers soins fut de distribuer des récompenses à ceux qui s'étaient distingués durant le siège. Il accorda la croix de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand à bon nombre de nos officiers, en y joignant de pieux souvenirs pour leurs familles. Il eut aussi des paroles de consolation pour ceux qui, moins heureux que leurs camarades, étaient malades à l'hôpital. S'adressant au premier employé qu'il rencontra à l'hospice Saint-André où il arriva à l'improviste : « Je désire m'entretenir avec les pauvres soldats qui se

sont fait blesser pour moi ; voulez-vous me conduire à eux ? »

Il eut pour chacun, sans exception, des paroles pleines de tendresse ; il les remercia de ce qu'ils avaient fait pour l'Église et leur assura les bénédictions que Jésus-Christ a promises à ceux qui combattent et souffrent pour la justice. Il établit à perpétuité une messe de morts pour tous ceux qui avaient succombé pendant la guerre.

Sa réputation de bonté et de douceur se répandant parmi nos bons troupiers, tous voulaient le voir et l'entendre. Il fallait presque à tous une audience et quelque objet pieux pour porter sur soi ou envoyer dans la patrie aux personnes chères.

Il était touchant de les voir, rangés en file dans une des salles du Vatican, attendre respectueux et en silence que le Saint-Père sortît de ses appartements pour leur parler et leur donner sa bénédiction.

Laissons un jeune soldat nous faire le récit de ces visites :

« Pie IX, me dit mon brave dragon, si bon, si paternel pour tout le monde, est particulièrement bon et paternel pour les pauvres troupiers français. Il les aime, il les bénit avec une tendresse



spéciale, et il les accueille avec la plus touchante facilité. Vous n'avez qu'à vous présenter au palais du Pape, au Vatican, et à demander Mgr. de Mérode; c'est un prélat qui a été soldat, qui s'est battu en Afrique, où il a été décoré, et qui a quitté l'uniforme militaire pour la soutane. Au moment du siège de Rome et de l'assaut, il était sans cesse sur les remparts, consolant les blessés, donnant l'absolution aux mourants, sans plus se soucier des balles et des boulets qui volaient autour de lui que si c'eût été de la pluie qui tombait : maintenant il est attaché à la personne du Pape, et il reçoit les soldats comme d'anciens camarades. Si vous n'osez pas y aller seul pour la première fois, je vous conduirai chez lui demain, et il vous indiquera le jour où vous pourrez vous présenter chez le Saint-Père. »

» Tout se passa comme le brigadier me l'avait annoncé, et au jour fixé par Mgr. de Mérode, je me rendis au Vatican avec mon ami Méthol, et une foule de mes camarades, qui, sachant que nous allions chez le Pape, n'avaient pu résister au désir de nous accompagner.

» Toutes les portes du palais s'ouvrirent devant notre uniforme, et nous arrivâmes jusqu'à une salle immense, appelée la salle des Suisses,

que le Pape doit traverser quand il sort de ses appartements. Là, on nous fit ranger sur une longue ligne ; Méthol et moi nous étions en tête, comme ayant sollicité et obtenu l'audience pour tous.

» Après quelques minutes d'attente, la porte près de laquelle nous nous tenions s'ouvrit à deux battants, et le Pape s'avança vers nous, souriant et bénissant. Ses vêtements étaient tout blanc en laine, avec une large ceinture de soie blanche. Jamais je ne vis une physionomie plus douce, plus serène et plus majestueuse en même temps, et jamais je ne ressentis une émotion aussi vive d'attendrissement et de respect. C'était bien un père et un souverain, unissant la bonté à l'autorité, et tempérant par une douceur toute céleste la puissance qui réside en lui, puissance sans égale en ce monde !

» Nous nous mêmes tous à genoux devant le vicaire de Jésus-Christ, et je crus qu'il allait se contenter de nous bénir en passant ; mais je ne connaissais pas la bonté toute paternelle de Pie IX.

» Il s'arrêta devant moi, me caressa doucement avec la main, comme une mère caresse son enfant, me demanda de quelle partie de la France j'étais, si mes parents vivaient encore, combien

de temps j'avais à passer sous les drapeaux. J'étais si ému que je pouvais à peine lui répondre, et que tout mon corps tremblait comme une feuille agitée par le vent. Ensuite, le Saint-Père me donna sa bénédiction, pour moi et tous les miens, m'encouragea à vivre toujours en bon chrétien ; et se tournant vers Mgr. de Mérode, qui portait dans un plat d'argent des objets de piété, il me donna de sa main un chapelet et une médaille que je serrai sur mon cœur et qui ne m'ont jamais quitté depuis.

» Le Pape s'arrêta ainsi devant chacun de mes camarades, leur parla à tous avec la même bonté, et leur donna la même bénédiction et les mêmes souvenirs. Puis il s'éloigna, et nous sortîmes du Vatican, le cœur débordant d'amour et de reconnaissance pour le vicaire de Jésus-Christ.

— « Qu'il est bon ! disait l'un ; quand il me parlait je croyais entendre mon père. »

— « Qu'il a l'air saint ! s'écriait un autre ; rien qu'à le regarder on se sent devenir meilleur. »

— « Il m'a parlé de ma mère, ajouta un jeune soldat avec émotion, et m'a béni pour elle ! »

— « Le chapelet et la médaille qu'il m'a donnés ne me quitteront qu'à la mort ! reprit un autre. »

— « Pour moi, dit Méthol, je garderai toujours ma médaille; mais j'enverrai mon chapelet à ma mère ! »

» C'est en échangeant ainsi nos impressions que nous arrivâmes à la caserne. Quand les camarades apprirent que nous avions vu le Pape et connurent les détails de l'audience qu'il nous avait accordée, tous voulurent avoir le même bonheur, et ce fut, durant plusieurs jours, une véritable procession d'uniformes chez Mgr. de Mérode et au Vatican. Pie IX, inépuisable dans sa bonté, accueillit toutes les demandes, n'en rebuta aucune, et tout le régiment, depuis le tambour-major jusqu'au dernier enfant de troupe, passa à tour de rôle sous la bénédiction du Saint-Père. Beaucoup, sans doute, n'y allèrent que par curiosité, mais tous en revinrent avec une impression profonde et salutaire; et bien des conversions de jeunes et de vieux pécheurs, qui s'accomplirent depuis, se préparèrent dans ces augustes et touchantes entrevues » (1).

(1) Mémoires d'un troupier, par M. de Ségur.

## CHAPITRE VII.

Affabilité de Pie IX pour les militaires. - - Sa confiance à l'égard des Français. — Le général M. — Les Chapelets. — Visites à l'hôpital Saint-André et à l'hôpital du Saint-Esprit.

L'affabilité exerce sur les cœurs un empire irrésistible, surtout lorsqu'elle est jointe à une évidente vertu. Un jeune lieutenant de chasseurs de Vincennes avait mis des gants blancs tout neufs, bien que l'étiquette exige que l'on paraisse la main nue devant Sa Sainteté. Avant de baiser la main du Pape, il eut soin de la prendre entre les siennes et de la presser affectueusement ; puis il ôta soigneusement ses gants, et, rentré au logis, il les enferma dans une boîte avec une note indiquant qu'ils ont touché la main de Pie IX. Il les conserve comme un souvenir, comme une précieuse relique.

— « Pour moi, disait un vieux moustache, j'ai peut-être manqué aux convenances, mais je n'ai pu m'empêcher de donner au Pape une bonne poignée de main, et j'ai ensuite baisé son anneau. Voyez-vous, j'aime le Pape de tout mon cœur! »

— « Savez-vous, racontait un capitaine d'état-major à un de nos généraux, que ce mauvais sujet de D\*\*\* (désignant ainsi un colonel), a pleuré en voyant passer le Pape, lors de sa rentrée ? — Parbleu, je le crois sans peine, répondit le général ; je ne suis pas un bigot, et j'en ai fait autant (1). »

Pie IX se plaisait au milieu des soldats napolitains, qui, eux aussi, se montraient heureux de le servir. Un jour, plusieurs de ces derniers, gagnés par son affabilité, lui dirent : « Saint-Père, nous avons une grâce à vous demander ! — Tout ce que vous voudrez, mes enfants, leur répondit le bon et aimable Pontife. — Eh bien ! reprirent-ils avec émotion, on nous avait assuré que vous étiez la cause de tous les bouleversements de l'Italie et nous voulons l'absolution de bien des imprécations lancées contre vous !..... »

Le Pape sourit, et les bénit.

On s'était flatté de retenir Pie IX à Terracine, à son retour de Gaëte. Après une foule de raisonnements dont la conclusion était toujours : « Il y a péril à venir se mettre entre les mains des Français, » au moins, très Saint-Père, dit le personnage qui portait la parole, ayez soin de votre

(1) Rome en 1848-49-50.

dignité, et n'exposez pas aux railleries d'une armée sans foi votre divin caractère. Vous verrez que les soldats français mépriseront vos bénédictions, et ne voudront pas s'agenouiller pour les recevoir ; quel scandale ne sera-ce pas ?..... Eh bien ! répondit le Pontife, s'il ne veulent pas s'agenouiller, je les bénirai debout !... Ces paroles mirent fin à la conversation (1).

Le général M\*\*\* était à la veille de quitter Rome, et eût bien désiré présenter ses devoirs au Saint-Père et recevoir une dernière bénédiction ; mais un scrupule l'arrêtait : il savait que le Pontife a l'habitude de faire un petit cadeau à tous les officiers qui vont prendre congé de lui. « Non, disait-il avec simplicité, je ne puis exposer le Pape à faire une nouvelle dépense pour moi !..... Je sais qu'il n'a rien, qu'il est sans argent, parce qu'il donne sans cesse à tous et en toute occasion, et je ne saurais délicatement l'exposer à la tentation de s'imposer encore une charge. » Néanmoins, sur les observations de ses amis, et aussi pressé par son cœur, qui parlait plus haut à mesure que le moment du départ approchait, il fait demander une audience, et le voilà auprès de Sa Sainteté. Pie IX le remercie et lui dit les choses

(1) Rome en 1848-49-50.

les plus aimables. Le général réclame une bénédiction pour sa vieille mère ; elle lui est accordée avec bienveillance. Enfin le moment, de prendre congé est arrivé, et le Pape se met en devoir de chercher un objet de piété pour l'offrir au général. Celui-ci, qui s'aperçut du mouvement : — « Mais, très Saint-Père, voilà bien ce que je disais : j'aurais mieux fait de ne pas venir ; vous donnez toujours, et vous vous épuisez ; je ne veux rien, je ne puis rien accepter..... » Le bon Pape, qui comprend la délicatesse de ce sentiment, laisse le général épuiser toute sa vivacité, et le regardant avec une infinie douceur : « Il est donc bien convenu, général, que vous ne voulez rien de moi. Je me résigne ; mais vous ne pouvez pas refuser pour madame votre mère ce petit souvenir. Je sais qu'elle en sera contente et vous n'oserez pas la priver de ce bonheur ?... » Le pauvre général, battu par ces paroles si simples, pleure, et emporte, en le couvrant de ses baisers, le beau canécé qu'il offrira à sa mère, et qu'il a voulu avant tout montrer à ses amis en les instruisant de la manière dont il lui a été offert.

Qu'admirer le plus, de la reconnaissance de Pie IX, ou de la délicatesse du brave général qui l'avait si vaillamment défendu (1) ?

(1) Rome en 1848-49-50.



Un officier supérieur écrivait de Rome. « Je serais fort embarrassé de compter les milliers de chapelets qui ont été achetés par nos soldats et par nous, dans l'intention de les faire bénir par le Pape « En voilà pour huit francs, disait un simple soldat en montrant ses mains pleines, au sortir d'un magasin. Il ne me reste plus que deux sous ; mais c'est égal, tous les miens seront si contents !..... » — Le soir, j'ai rencontré un de nos jeunes troupiers qui montait lestement l'escalier des bureaux de la poste française : « Que portes-tu là, lui dis-je ? ta lettre est bien grosse et paraît fort pesante ? — C'est, mon capitaine, un chapelet béni par le Pape que j'envoie à ma mère. — Mais sais-tu que cela te coûtera cher ? peut-être cinq francs ; tu ferais mieux d'attendre une occasion. — Je n'en connais pas ; et puis ce serait long. Je ne veux pas faire attendre si longtemps ma mère ; elle sera si joyeuse ! je payerai les cinq francs ! « Et il courut déposer sa lettre ! (1) »

Pie IX, voulant visiter l'hôpital militaire de Saint-André, dit à l'agent comptable : « Je désire m'entretenir avec les pauvres soldats qui se sont fait blesser pour moi. Voulez-vous me conduire à eux ? » Il se dirigea alors vers l'escalier qui con-

(1) Rome en 1848-49-50;

duit aux salles, et le monta rapidement, s'appuyant sur le bras de l'officier, qu'il appelait son fils, son cher enfant...

Cependant quelques soldats qui se trouvaient dans les cours étaient montés prévenir leurs camarades, et lorsque le Saint-Père entra dans la première salle, il trouva tout le monde en émoi. Il fut impossible de retenir au lit tous ceux à qui les forces permettaient de se lever. On cite même un blessé qui, dans sa précipitation, accourut en chemise. Ceux que la douleur tenait cloués à leur couche cherchaient à s'arranger, et enlevaient rapidement leurs bonnets de nuit. Les mieux portants coururent au devant de lui, et se jetèrent à ses pieds, le couvrant de leurs baisers. Le Saint-Père s'arrêta à tous les lits, et adressa aux infortunés qui les occupaient des paroles de consolation, les encourageant à la patience et à la résignation ; il les remercia de ce qu'ils avaient fait pour l'Eglise et leur promit les récompenses et les bénédictions du Ciel ; puis il donna à chacun un objet de dévotion, soit un Christ en argent, monté sur une croix d'ivoire, soit une médaille précieuse, soit un chapelet. En vérité, il eût fallu être de pierre pour demeurer insensible devant un tel tableau !

Au milieu de l'enthousiasme provoqué par la présence du Pape, un des malades se leva et courut se jeter à ses pieds, en lui disant, les larmes aux yeux : « Oh ! donnez-moi un chapelet pour ma pauvre mère ! En entendant le vœu cordial de ce brave, Pie IX, avec la douceur qui le caractérise, lui donna un de ses plus beaux chapelets. Vous pouvez penser quel fut le ravissement du soldat !

Un autre lui frappa familièrement sur l'épaule, en murmurant : « Notre Saint-Père, me feriez-vous l'amitié de me passer un chapelet ? » Se retournant aussitôt, en riant de tout son cœur, le Pape lui en remet un.

Son intention était d'aller aussi à l'hôpital des Saints Dominique et Xiste, mais l'avidité fut si grande, qu'il distribua tout à Saint-André. Forcé par conséquent d'ajourner cette visite, il dit gaiement : « Vous m'avez ruiné, je n'ai plus rien à porter à vos camarades ; ce sera pour une autre fois. »

Il descendit de ces chambres, laissant les pauvres soldats aussi étonnés que contents de son ineffable bonté. Au bas de l'escalier, il rencontra un enfant qui lui prit la main et la lui baisa respectueusement. Il le caressa, mais celui-ci lui demanda une médaille. « Je n'en ai plus, dit le

Saint-Père , mon petit ami ; mais je vous en ferai apporter une. » C'était le fils du comptable, qui redoubla de remerciements, et dont l'émotion s'augmentait en cet instant de toute sa tendresse paternelle.

Le factionnaire, n'ayant pu quitter son poste, comme ses camarades, n'avait rien reçu ; en voyant passer le Pape, il n'y put tenir : « Mon Pape, si c'était un effet de votre égard, j'ai une mère qui serait bien heureuse, elle aussi, d'avoir un chapelet ! » Le bon Pontife le lui promit, et, le lendemain, il en eut pour lui et pour plusieurs de sa famille

On arriva à la porte ; mais là, les malades qui avaient suivi, voulurent une nouvelle bénédiction, et ils se jetèrent tous à genoux ; le bon Pie IX bénit encore ces soldats vraiment chrétiens qui, habitués à notre langage militaire, l'appelaient mon Pape, comme ils eussent dit mon général. Les plus instruits le traitaient de Monseigneur, et fort peu de Saint-Père. De retour au Vatican, Sa Sainteté raconta tout cela aux cardinaux, et s'amusa franchement de ces appellations.

Mais le peuple avait reconnu de la rue la voiture du Pontife, et lorsqu'il voulut y monter, on l'entoura en lui criant : *Sancto Padre la benedizione!*

En même temps, on s'était jeté à genoux, et le Saint-Père, s'appuyant d'une main sur l'officier comptable, et de l'autre sur son camérier, souleva son pied, que tout baisèrent respectueusement. Il ne s'éloigna qu'après avoir satisfait la dévotion de cette foule, réjoui de tant de bonté, et consolée de tant d'amour (1).

Le 22 août 1854, à cinq heures et demie de l'après-midi, on vit tout-à-coup entrer Sa Sainteté Pie IX, dans l'hôpital du Saint-Esprit ; il se rend à la salle des cholériques, s'approche des lits des malades. Il s'informe auprès de chacun d'eux de l'état de leur santé, il les ranime et les console par de paternelles et religieuses paroles et les bénit et appelle sur leurs têtes les miséricordes divines. Un malade était à l'extrémité, Pie IX court auprès de lui, il l'assiste comme le ferait une mère pour son fils; il lui montre le Ciel, lui parle de Dieu, récite la prière des agonisants et lui donne par sa tendresse comme un avant-goût des douceurs du Paradis. De la salle des malades Pie IX se rend dans celle des convalescents, qu'il encourage par des paroles pleines d'affection ; il s'informe de la façon dont on les traite, et les recommande hautement au zèle de

(1) Rome en 1848-49-50.

ceux qui les soignent, et il leur donne à tous sa bénédiction.

Ce ne fut pas la seule visite de Pie IX aux cholériques ; six jours plus tard, passant à pied devant l'hôpital de St-Jean, consacré aux femmes malades, il y entra et s'informa s'il y avait des malades du choléra. Sur la réponse affirmative, il se rendit à la salle des cholériques ; il ne s'y trouvait qu'une femme réduite à l'extrémité. Le Pape, après avoir récité les prières de la recommandation de l'âme, la bénit et jeta sur elle l'eau sacrée, et l'ayant vu mourir il récita pour elle le *De Profundis*.

Le trait suivant a un parfum de bonté touchante, fait pour embaumer le cœur. Il a une date tout à fait récente, le 2 janvier de cette année. — Il est extrait d'une correspondance de Rome.

Voir le Pape n'est pas difficile. Nos lecteurs en jugeront par un trait que nous allons raconter, trait ravissant de sa grâce et de sa bonté.

Comme Pie IX traversait, il y a deux ou trois jours, la salle des Gardes ; il a aperçu un Hollandais qui venait de revêtir l'uniforme des zouaves et était respectueusement agenouillé.

S'étant approché, il l'a béni, puis : « Mon en-

fant, a-t-il dit, je voudrais bien vous donner une médaille, mais je n'en ai point sur moi... Venez, nous en trouverons... »

Et le bon Hollandais, tout troublé, a suivi le Pape et parcouru les salles de l'appartement pontifical, jusqu'au cabinet de Sa Sainteté. Là, Pie IX lui a remis d'abord une médaille.

« Voyons ! a-t-il ajouté en le regardant fixément... Vous avez une fiancée là-bas, là-bas, dans votre pays de Hollande ?... »

Le zouave est devenu rouge comme une cerise et s'est encore plus troublé :

« Il n'y a pas de quoi rougir et trembler, mon cher enfant. Si vous avez une fiancée, votre curé le sait, et Dieu bénit le chaste amour, puisqu'il a institué le sacrement du mariage. Voici donc une médaille pour votre fiancée... Avez-vous une mère ?

— Oui, très Saint-Père.

— Voici une autre médaille pour votre mère. Avez-vous des sœurs ?

— Quatre.

— Eh bien, voici quatre médailles pour vos sœurs... Allez en paix. »

Ebloui d'une bonté si douce, le zouave, immobile, pleurait, et le Pape, l'attirant à lui :

« Voyons, mon enfant, avez-vous encore quelque chose à me demander ?

— J'ai aussi... mon père...

— C'est juste ; j'aurais dû y songer. »

Et le Pape est allé prendre une autre médaille pour le père.

Ce Hollandais est un de ceux, assez rares au régiment des zouaves, qui parlent et entendent le français.

## CHAPITRE VIII.

Pie IX aimé de ses sujets. — Son voyage en 1857. — Une visite à Civita-Vecchia. — Fête de saint Philippe de Néry.

On se rappelle le voyage qu'en 1857 Pie IX fit dans ses Etats. Il fut une continuelle ovation. Les populations accouraient toutes saluer son passage des plus vives acclamations. C'était partout pluie de fleur, bérceaux de verdure. Ce peuple, que la démagogie se flattait d'avoir converti à ces décevantes utopies, aimait son Souverain dans son Pontife, et cet amour, il le lui témoignait de mille manières. Ce qui ajoutait beaucoup à ces manifestations, c'était le carac-



tère de spontanéité qui les distinguait. Les femmes, les enfants, les paisibles habitants des campagnes étaient ivres de joie.

Mais, où éclatait le plus grand enthousiasme, c'est dans les populeuses cités qu'on nous représente aujourd'hui comme fatiguées du gouvernement des prêtres et heureuses d'appartenir à un nouveau maître. Les marques d'affection que Pie IX recevait alors de tout son peuple fidèle, il les cueille encore là où le sabre d'un spoliateur ne refoule pas dans les poitrines les sentiments qu'y réveille sa sainte présence. Dans les jours périlleux qui viennent de s'écouler, il y a eu comme un concert d'émulation parmi les différentes classes de la société romaine pour témoigner au Vicaire de Jésus-Christ les plus ardentes sympathies. Quelques voix discordantes ont bien essayé de troubler cette touchante harmonie, mais ces voix se compteraient facilement, et surtout, pèseraient peu dans la balance de la modération et de la justice. Pendant les fêtes de la dernière Semaine-Sainte, le Saint-Père ne sortait jamais sans trouver sur sa route une foule recueillie, avide de le contempler et de protester par son empressement contre l'injustice de ses ennemis. Le bruit se répandait-il qu'il était dans

une église : à l'instant même , elle se remplissait de fidèles qui lui faisaient cortège jusqu'à son entrée au Vatican.

En juillet dernier , ayant été faire une excursion à Civita-Vecchia , port de mer le plus voisin de Rome , à l'occasion des nouvelles fortifications construites sous la direction de nos officiers , on y célébra sa visite par les fêtes les plus splendides dont on lira avec plaisir le récit que nous empruntons à une correspondance du jour :

Rome , 2 juillet.

« Mon cher ami , le jour anniversaire du couronnement du Souverain-Pontife , le général de Goyon avait exprimé à Sa Sainteté le vœu qu'elle daignât visiter les nouvelles fortifications de Civita-Vecchia , construites sous la direction du génie français et avec le concours de l'armée. Sa Sainteté ayant accueilli favorablement cette demande , le voyage avait été fixé à aujourd'hui. La société générale des chemins de fers romains avait fait pavoiser et orner la gare de Rome avec beaucoup d'élégance ; les planches qui forment cette construction provisoire avaient disparu sous les tentures de soie , et un salon bien meublé avait été improvisé dans la salle d'attente. Le

wagon destiné au Saint-Père est spacieux, il est en forme de salon avec un cabinet de repos à l'une de ses extrémités, il est précédé d'un wagon-terrasse couvert, avec lequel il communique par une passerelle bordée de balustrades en fer poli d'un beau travail. Des tentures, brodées aux armes de Pie IX, ornent les côtés de ce dernier wagon et servent d'acoudoir.

« A neuf heures, le Saint-Père arrive à la gare et reçoit les honneurs militaires de la garnison française, échelonnée sur son passage. Le comte Antonelli, le général Cordona et M. Gueyrand, administrateurs du chemin de fer, prennent place dans le wagon pontifical avec la cour, le prince Massimo, M. de Corcelles, les prélats et la suite du Pape; quelques gardes-nobles, les ingénieurs du chemin de fer et les personnes munies de lettres d'invitation, montent dans des wagons placés avant et après celui du Souverain Pontife. Une locomotive précède le convoi à huit cents mètres, pour s'assurer qu'il n'y a aucun encombrement sur la voie. Les habitants des premiers villages que l'on rencontre en sortant de Rome bordent la voie ferrée et font entendre de chaudes acclamations, auxquelles Le Saint-Père répond en leur donnant sa bénédiction.

« Arrivé à Palo, le convoi s'arrête quelques instants et le Pape reçoit les hommages du clergé de cette petite paroisse.

« La gare de Civita-Vecchia était ornée comme celle de Rome, et en outre tous les murs étaient couverts de magnifiques tapis, comme ceux dont on se sert lors du passage de la procession. Le Saint-Père est reçu à la gare par l'archevêque et le délégué. Aux félicitations que ce dernier lui adresse, il répond qu'il connaît les sentiments des habitants de la ville de Civita-Vecchia, qu'il n'a pas oublié la visite qu'ils lui ont faite à Rome et à Bologne avant que cette ville eût suivi de mauvais conseils. Ne reconnaît-on pas, à ces expressions de paternelle bonté, le Vicaire du Dieu qui pria pour ses bourreaux en mourant sur la croix ? Les sujets révoltés sont excusés ; ils ne sont pas les auteurs de la révolte ; ils ont suivi de mauvais conseils, et cela est vrai ; ils sont bien certains d'obtenir le pardon, ces hommes égarés que leur père aime encore. La parabole de l'Enfant prodigue ne leur est-elle pas applicable ? Espérons qu'ils la réaliseront en entier.

« Le gonfalonier et son conseil adressent aussi au Souverain qui entre dans la ville l'expression de leur reconnaissance pour cette visite.

« En sortant de la gare, le Saint-Père monte en voiture pour se rendre à la cathédrale ; la route, depuis la gare jusqu'à la ville, est ornée de guirlandes de buis et de fleurs, et pavoisée d'oriflammes aux couleurs pontificales ; le bataillon français en garnison à Civita-Vecchia forme la haie sur tout le parcours que doit suivre le Pape et une immense multitude accompagne le cortège des acclamations les plus vives et les plus joyeuses. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, le Souverain-Pontife se rend de pied à la cathédrale, à l'hôtel du déléгат en traversant la ville dans sa plus grande longueur, sans que la Majesté souveraine ait rien perdu de son éclat et de sa dignité. On oublie le Pontife et le Roi pour ne voir que le Père. Tous ses enfants se précipitent sous ses pas, c'est à qui baisera sa main ou recevra sa bénédiction ; s'il s'arrête, vingt personnes à la fois se prosternent pour baiser ses pieds ; dans la rue, aux fenêtres et jusque sur les toits, les mouchoirs et les chapeaux sont agités en signe d'allégresse. Des tentures placées à toutes les fenêtres et les immenses drapeaux déployés par les consulats de toutes les nations forment un ravissant spectacle. Arrivée au salon du palais, Sa Sainteté admet immédiatement tous les corps

à baiser le pied ; ce sont d'abord les officiers de l'armée française ayant à leur tête le général de Goyon, ensuite les officiers de l'armée romaine et les fonctionnaires de toutes les branches de l'administration. Le Pape écoute avec la plus gracieuse bienveillance toutes les observations, toutes les demandes qui lui sont adressées, et avec cette fine et spirituelle gaîté qui ne se trouve plus qu'ici, il donne à tous des réponses indiquant une grande connaissance des questions qui lui sont soumises ; je l'ai entendu recommander aux employés des finances une grande modération dans leurs rapports avec les contribuables, leur prescrivant d'accorder toutes les facilités possibles dans la perception des impôts. Peut-on citer un autre souverain adressant de telles recommandations ? Les conseils municipaux des communes les plus voisines de Civita-Vecchia ont aussi l'honneur d'être reçus, et il était touchant de voir ces bons habitants de la campagne s'entretenant avec le Souverain-Pontife avec autant de liberté qu'ils l'auraient fait avec leur curé, et cependant tout, dans leur maintien et leurs paroles, indiquait le profond respect pour le représentant de Dieu sur la terre ; à travers les témoignages d'une confiance toute filiale, on

apercevait toujours un profond sentiment de vénération. Il n'est pas inutile de constater ici que pendant cette longue réception de tous les fonctionnaires de la province de Civita, les seuls ecclésiastiques qui y ont figuré sont : 1° l'archevêque ; 2° le déléгат ; 3° l'aumônier de la garnison française. Ne faut-il pas reconnaître après cela que l'on a de justes motifs de demander la sécularisation des fonctions dans les Etats-Romains ? Le fait que j'affirme peut être attesté par tous les officiers français et les ingénieurs du chemin de fer qui ont assisté à cette présentation. Magistrature, commerce, finances, administration, police, tout est laïque, il n'y a pas un seul ecclésiastique excepté le déléгат.

« Le Souverain-Pontife, après cette audience d'une si longue durée, se rend sur le port et monte dans une barque pour aller visiter le phare nouvellement réparé et pourvu d'un appareil construit d'après les derniers perfectionnements. De toutes les parties du port se détachent en même temps des barques portant le drapeau pontifical ; quelques-unes sont montées par la musique de la ville qui accompagne le Souverain-Pontife avec de joyeuses fanfares. Les vaisseaux qui sont dans le port sont admirablement pavoi-

sés, et les marins montés sur les vergues font entendre tous les cris imaginables pour exprimer leur allégresse.

« Pour qui n'a jamais vu des marins régulièrement alignés sur toutes les vergues, c'est un spectacle assez difficile à comprendre; aussi, lorsqu'on les voit pour la première fois, on est saisi d'étonnement et d'admiration. Doit-on comparer l'effet qu'il produit à une immense pyramide humaine dans le genre de celles que forment trois ou quatre jongleurs, ou bien plutôt à une vaste volière remplie d'oiseaux et de fleurs représentées par les mille pavillons de toutes les couleurs attachés au cordages? je ne sais, mais c'est un ravissant coup-d'œil. Le Saint-Père, rentré à l'hôtel du déléгат, a assisté à une régatę dont les vainqueurs sont venus recevoir de ses mains le prix de leur habileté.

« Des pêcheurs ont aussi voulu offrir une nombreuse pêche au Saint-Père. Enfin, après avoir remis, sur la présentation du général de Goyon, des décorations aux officiers du génie et aux sous-officiers d'artillerie qui avaient plus spécialement pris part aux travaux des fortifications, Sa Sainteté a visité la nouvelle enceinte et les bastions qui la terminent du côté de la mer.



Depuis l'arrivée du Saint-Père jusqu'à son départ, les canons des forts et ceux des bâtiments du port ont salué sa présence par de nombreuses salves.

« L'enthousiasme de la population, qui ne s'est pas ralenti un seul instant, avait transformé la paisible cité en une bruyante capitale. On doit un juste témoignage d'éloges aux ordres donnés par le général de Goyon qui s'était rendu deux jours auparavant à Civita-Vecchia pour présider aux préparatifs militaires de la fête et à l'excellente tenue du bataillon du 40<sup>e</sup>, sous les ordres du commandant Fauchère. Le *Tibre*, petit vapeur français servant aux transports militaires de Civita à Rome, était venu s'emboîser en face de la gare pour saluer le départ du Souverain-Pontife.

« Au retour comme en allant, le convoi s'est arrêté à Palo. Le Saint-Père est descendu pour admirer la beauté des voitures et leurs dispositions, et ce n'est pas sans une vive émotion que les voyageurs de chaque compartiment ont vu le Père tendrement aimé leur rendre une visite et s'entretenir avec eux. A partir de Palo, des gardes et des ouvriers, placés à cent mètres les uns des autres, tenaient des torches allumées pour indiquer la liberté de la voie. Une foule innom-

brable attendait le Pape à la gare de Rome, où il est arrivé à huit heures et demie. Les pèlerins lyonnais avaient été admis dans l'intérieur et bordaient le quai d'arrivée : ce sont des cris français qui ont, les premiers, salué le retour du Pontife et du Roi dans la ville éternelle ; à ce signal, les plus chaudes acclamations sont parties de toute la foule qui était hors de la gare, et c'est les yeux mouillés de larmes de bonheur que le Saint-Père est monté en voiture pour se rendre au Vatican. Une triple ligne de voitures couvrait la route depuis la gare jusqu'à la porte Portésé.

« J'ai voulu vous raconter avec de nombreux détails cette magnifique journée, afin d'établir, une fois de plus, le fait que ceux-là seuls qui ne sont jamais venus à Rome peuvent encore nier, que le Pape est très-aimé de ses sujets, et que ceux-ci ne laissent échapper aucune occasion de lui témoigner leur affection et leur dévouement. »

Une circonstance récente vient de prouver que l'attachement qu'ont les Romains pour leur Pontife-Roi n'a fait qu'augmenter

Nous lisons dans le *Journal de Rome* du 28 mai :

« Le jour consacré à la mémoire du glorieux apôtre de Rome, Saint-Philippe de Néri, coïncidait, cette année, avec la fête de la très-

auguste Trinité. La chapelle Papale, qui se tient d'habitude à S. Maria in Valicella, a eu lieu hier 27 courant. Sa Sainteté s'est transportée de son Palais apostolique du Vatican dans cette église pour assister à la sainte cérémonie, et il lui a plu de faire usage du cérémonial très-noble, dit semi-public, ce qui n'avait pas eu lieu depuis les tristes événements de 1849.

« La maison pontificale et la garde suisse marchaient à pied, le porte-croix était monté sur une mule blanche, et le plus nombreux cortège suivait dans les plus splendides costumes de gala. Le Souverain-Pontife était dans le carrosse grandiose fait pour le Pape Léon XII; il avait avec lui les cardinaux Patrizi et Barberini. Sa Sainteté a été reçue à la porte par S. Em. le cardinal Digniore et par le Supérieur et les Pères de la congrégation de l'Oratoire; elle s'est rendue à la sacristie, où elle a revêtu les habits pontificaux. Puis, après s'être rendu à l'autel de Saint-Charles-Borromée, où il a adoré le Saint-Sacrement, le Saint-Père est monté sur son trône et a assisté à la messe solennelle célébrée pontificalement par S. Em. le cardinal Villecourt.

« Leurs éminences les cardinaux, les archevêques et évêques assistants au trône; S. E. le

marquis Antici-Mattée, sénateur de Rome ; la magistrature romaine, les divers collèges de prélats, etc., assistaient à l'auguste cérémonie. Le passage de Sa Sainteté, de son Palais apostolique à l'église, et son retour furent un véritable triomphe. Sur tout le trajet, les fenêtres, les balcons, les boutiques, étaient ornés de tapisseries, de tentures et de guirlandes, et tellement encombrés de monde qu'il fut fort difficile à plusieurs, même à grand prix, de se procurer une place.

« La foule accourue de tous côtés était innombrable. Malgré les ardeurs d'un soleil brûlant, elle ne put se résoudre à quitter la place avant d'avoir joui de la vue de son bien-aimé père et souverain, d'avoir été réconfortée par sa bénédiction apostolique, et d'avoir manifesté par ses cris le grand respect et l'immense affection des habitants de la ville éternelle pour celui qui est leur gloire et leur salut. Sur le passage du cortège pontifical qui s'avavançait lentement, partout on agitait les mouchoirs et des bannières blanches et jaunes, et l'air retentissait des cris enthousiastes de : *Vive le Saint-Père, vive le Pontife-Roi ! vive Rome, siège du vicaire de Jésus-Christ ! vive le Vatican ! Saint-Père, que votre bénédiction sauve Rome !* Tous ceux qui se trouvaient présents pleu-

raient de joie. Tant de démonstrations, de respect et d'amour ont comblé de joie le cœur du Saint-Père; il était heureux de voir qu'encore une fois le peuple de Rome avait, par l'éloquence sublime de ce fait, répondu dignement aux calomnies de ses ennemis et donné à tout le monde catholique une nouvelle preuve de foi, de loyauté et d'attachement à son devoir.

« Tout ce que Rome a de plus illustre dans son patriciat, de plus distingué parmi ses citoyens, s'était mêlé hier à la foule. Les nombreux étrangers qui, frappés de ce prodigieux spectacle, applaudissaient dans leur langue le Vicaire de Jésus-Christ, rendront témoignage à leurs concitoyens des sentiments et de la volonté de Rome. S'il y a des aveugles et des malveillants, tant pis pour eux. Si les méchants n'écoutent point la voix d'un peuple ferme dans sa foi, solidement attaché à son devoir, Dieu l'écouterà, lui qui, dans les merveilleux desseins de sa providence, l'a fait le gardien de la plus haute dignité qui soit sur terre et a su, pendant des siècles, en maintenir le siège dans sa patrie bien-aimée. »

Que les hommes de mal le sachent tous : ils peuvent égarer un instant les multitudes par l'appât de biens imaginaires, en flattant ses instincts

grossiers et par tous les moyens de corruption dont ils ont le merveilleux secret ; mais, soustraites à leur pernicieuse influence, comme un ressort tendu qui revient dès que l'effort cesse, elles rentrent d'elles-mêmes dans la voie du droit et de la justice. « On peut voiler la vérité, dit un historien philosophe de l'antiquité, la détruire, jamais ; tôt ou tard elle triomphe. »

!a fidélité des sujets du Saint-Père a traversé une épreuve difficile, mais décisive dans les événements dont Rome et ses environs ont été récemment le théâtre. Quel souverain voudrait tenter pour son propre compte une pareille épreuve ? On ne saurait dire ce que l'année 1867 a vu se produire d'excitations, s'ouvrir de trames ténébreuses, se répandre d'or dans l'unique but de détacher les Romains de leur Roi et Pontife. Tout ce que la Révolution a de puissance et de moyens, elle l'a employé avec une ardeur désespérée. Je ne saurais dire dans quelle circonstance, un roi dont les enisants chagrins devront le faire repentir de son alliance avec le mal en Italie, a dit cette malheureuse parole : *andremo al fondo*. Or, le voici arrivé le moment où les ennemis de la Papauté croient pouvoir aller au fond de leur œuvre inique. L'épée de la France

n'est plus à Rome, qui se trouve à peu près vide de défenseurs. Il n'y a dans ses murs qu'une poignée de volontaires désireux de s'immoler pour la défense d'un père tendrement aimé. Mais nulle part il n'y a cet appareil de forces redoutables destinées, dans les jours de crise suprême, à conjurer tout danger. Cependant, les unitaires qui brûlent d'en finir, convoquent le ban et l'arrière-ban de leurs adeptes. En quelques heures, tellement les événements se précipitent, on les voit surgir de tous les points à la fois, violer toutes les frontières et fondre comme une avalanche sur tous les points du territoire Pontifical, arborant dès leur arrivée les couleurs soi-disant Italiennes. C'est le cas ou jamais pour ces malheureuses populations, que de prétendues philanthropes représentent courbées sous un joug abrutissant, de voler aux armes et de secouer leurs chaînes, ou tout au moins d'acclamer leurs libérateurs. Mais point ! A leurs yeux, ces libérateurs sont des révoltés qu'elles subissent en les détestant du fond de leurs âmes indignées. Au lieu d'accourir à leur devant, elles fuient anxieuses et troublées. Et quand, seule d'abord, secourue ensuite par la France, l'armée Papale les taille en pièces, les refoule et les disperse, on voit la

joie briller sur tous les visages, on entend les Eglises retentir de chants d'allégresse. L'envahissement de l'Etat Pontifical aura démontré une fois de plus aux yeux du monde entier cette incontestable vérité : que les populations romaines ont le bon goût d'estimer et d'aimer le meilleur des gouvernements , le plus paternel , le plus doux et le plus éclairé de la terre. A ceux qui, au sceptre d'un père clément, préfèrent celui d'un bouillant capitaine, je livre en méditation ces paroles de Montesquieu : « Si dans un gouvernement doux le peuple est aussi soumis que dans un gouvernement sévère, le premier est préférable, puisqu'il est plus conforme à la raison, et que la sévérité est un motif étranger. »

---



## CHAPITRE IX.

**BONTÉ DE PIE IX.**

La vigne Pie.—Le jeune écolier.—L'habitant de Castel-Gandolfo.— Visite à Mgr. Bouvier.— La voiture des condamnés.— Aumône aux cholériques de Bologne.— Le frère de lait.—Le pêcheur converti.—Le mourant confessé.— Les fouilles d'Ostie.— La princesse de Prusse.— Mgr. Giraud.— Les impressions d'une mère chrétienne.— Le fagot de bois.

La bonté, dans Pie IX. nous l'avons déjà vu, revêt toutes les formes : c'est une sollicitude à pourvoir aux besoins des classes pauvres, c'est une générosité à répandre des bienfaits, c'est une clémence qui pardonne aux coupables ; c'est une douceur de paroles et de manières qui répand sur toute sa personne un charme indéfinissable. Citons encore quelques traits.

La révolution de 1848, à Rome, avait jeté sur le pavé une foule de petits malheureux, dont les parents avaient péri dans les combats livrés à l'armée française, ou avaient été obligés de s'enfuir, pour ne pas encourir la punition des vainqueurs. A la première nouvelle qu'eut le Pape du sort de ces jeunes infortunés, il se

rappela que, dans un des faubourgs de Rome, il avait une petite propriété dite *Vigna Pia*, à cause de sa proximité avec la porte de Pie. La petite propriété fut de suite affectée à la bonne œuvre : on agrandit peu à peu la modeste maison qui s'y trouvait ; aujourd'hui, grâce au Saint-Père, c'est un bel orphelinat agricole.

En 1855, je crois, dans une des audiences publiques que le Saint-Père donne tous les quinze jours, et pendant lesquelles chacun peut avoir accès auprès de lui, un jeune écolier se présenta. « Saint-Père, dit-il, j'ai su qu'il y a quelques années, vous avez bien voulu exaucer la requête d'un jeune enfant ; encouragé par cet exemple, je viens vous en faire une, moi aussi. Ma mère est une pauvre veuve et ne peut m'acheter mes livres de classe. Je voudrais cependant en avoir comme mes camarades, car je désire étudier et m'instruire. » Le Pape embrassa l'enfant, et, sans plus de difficulté, lui remit un doublon (environ 20 francs de notre monnaie) ; et ayant appris le soir, par une personne de confiance qu'il avait chargée de suivre notre écolier, qu'il s'était, en effet, rendu chez un libraire et y avait acheté les livres dont il avait parlé, le Pape lui fit envoyer dix écus, pour lui et sa pauvre mère.

Un jour, Pie IX se promenant dans la campagne, aux environs de Castel-Gandolfo, où il va passer un mois de l'été, il rencontre des paysans qui allaient à leur travail. Ces braves gens se mettent à genoux pour recevoir la bénédiction. Quand le Pontife les a bénis, il leur adresse familièrement la parole : « Vous êtes bien heureux, mes enfants, d'habiter un aussi beau pays, où l'on respire un si bon air. » — « Oh ! oui, Très-Saint-Père, répondit l'un d'eux ; mais pourquoi donc n'y venez-vous pas plus souvent ? vous seriez bien mieux chez nous. Pourquoi donc restez-vous toujours là-bas, dans votre Rome ? » Où est le prince qui échange ainsi, avec ses plus humbles sujets, de si touchants et paternels colloques ?

L'avant-veille de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, Mgr Bouvier, évêque du Mans, l'un de nos pieux prélats qui s'étaient rendus à Rome pour assister à la grande solennité, mourut après quelques jours seulement de maladie. Pie IX, ayant appris l'état désespéré du vénérable malade, voulut aller le visiter. Quelques conseillers du Saint-Père tâchaient de le détourner de cette démarche, dans la crainte disaient-ils, que l'émotion de Mgr Bouvier ne fût

trop forte. « Jamais la visite d'un père, répondit le Pape, ne fait de mal à son fils. » Et il se rendit auprès du lit du malade.

Lorsqu'il entra, l'évêque, en larmes, voulut se jeter dans ses bras ; le Pape le retint en le bénissant. Mgr Bouvier avait reçu, selon son habitude, la sainte Eucharistie, le matin même. « Ah ! s'écria-t-il, la Providence m'envoie trop de grâces : j'ai reçu mon Dieu ce matin, et je reçois mon Père ce soir. » Puis il implora les bénédictions du Saint-Pontife, pour lui et pour son diocèse, qu'il lui recommanda tout particulièrement. La conversation de Pie IX avec le saint mourant dura plus d'un quart d'heure ; elle fut si paternelle et si touchante, que Mgr Bouvier disait ensuite à ceux qui vinrent auprès de lui : « Jamais mon père lui-même ne m'a parlé, ne m'a consolé, ne m'a serré sur son cœur avec autant de sollicitude et d'affection ! »

Un soir d'été, il y a trois ou quatre ans, le souverain Pontife, en se promenant, rencontra, près de la porte de Cavaleggieri, à Rome, un transport de condamnés que l'on conduisait aux bagnes de Civita-Vecchia. Ils étaient garottés et entassés sur des voitures étroites, de manière qu'ils devaient nécessairement souffrir beaucoup. Le Pape en fut

visiblement ému, et se tournant vers l'un des ecclésiastiques qui l'accompagnaient, il poussa cette exclamation : « Comment ! c'est ainsi que l'on transporte les prisonniers ! » Le lendemain, ce même ecclésiastique reçut de Pie IX l'ordre de faire construire, pour le transport des détenus, des voitures cellulaires à l'instar de celles dont on se sert en France.

Lorsque le choléra sévissait à Bologne il y a quelques années, une feuille publique écrivait ces lignes : « Notre Saint-Père le Pape ne borne pas à Rome les œuvres de sa charité inépuisable et de sa souveraine munificence ; mais, désireux de porter secours à tous ceux qui souffrent, il étend ses largesses à toutes les parties de ses États. Quoique ses ressources soient loin d'être abondantes, il vient d'envoyer à Mgr l'évêque d'Epiphania, vicaire capitulaire de Bologne, mille scudi pour être distribués aux familles de la ville qui ont été le plus éprouvées par le fléau. » — Quelques semaines auparavant, le Saint-Père avait affecté une somme annuelle au développement des établissements fondés à Bagnorea, pour les pauvres vieillards et pour l'éducation des jeunes filles.

Dans le courant du mois de juillet ou d'août 1846, lorsque Pie IX habitait encore le Quirinal,

un paysan se présenta à la porte du palais, et demanda avec la plus vive instance à voir le Pape. On lui répondit que cela était impossible ; que le Pape ne recevait personne en ce moment, qu'il ferait bien de renoncer à son projet.

« Point du tout, répondit le bonhomme ; je veux voir le Pape et je veux lui parler, et, s'il faut attendre jusqu'à demain, je coucherai plutôt devant la porte. »

Le Pape ayant été informé de l'arrivée de cet homme et de sa résolution, ordonna de l'introduire. Quel ne fut pas son étonnement, quand il reconnut son frère de lait ! Il l'accueillit avec amitié, et après lui avoir demandé des nouvelles de sa mère nourrice et de son village, le Saint-Père, craignant qu'il ne fût dans le besoin, le questionna sur le motif de sa visite.

« Saint-Père, dit le villageois, je ne manque de rien, et je suis venu pour avoir le plaisir de vous voir et pour veiller sur les jours de votre Sainteté. »

— « Mais, mon fils, lui répondit Pie IX en souriant, j'ai déjà bien assez de gardiens. »

— « Alors, répliqua le paysan, donnez-moi quelque emploi : car je veux être à votre service et avoir la consolation de vous voir. »

Le pape lui fit donner un emploi. — Notre homme n'y fut que quelques jours.

« Je ne puis vous voir dans l'emploi qui m'est échu, » vint-il dire au Pape : et il manifesta en même temps le désir de travailler dans les jardins :

« Car, ajoutait-il, j'espère là, au moins, avoir la facilité de vous voir tous les jours. »

Il va sans dire que le Pape accéda à un désir aussi affectueux et si fidèle, et qu'il lui fit donner l'emploi sollicité.

Le trait suivant a eu lieu en 1857, lors du voyage de Pie IX dans Bologne et dans les Marches.

Un homme aborde le Pape : ses vêtements en haillons, ses traits durs, son regard sauvage, tout en lui trahit un héros de grandes routes, un de ces malfaiteurs qui jettent l'effroi dans les contrées qu'ils traversent. Pie IX impose un moment silence aux acclamations qui éclatent autour de lui. — Il regarde avec bonté l'inconnu. « Que voulez-vous de moi, mon fils ? » lui dit-il. « Je suis un grand pécheur, lui répondit celui-ci ; je ne suis veau qu'attiré par la curiosité. Votre regard, en tombant sur moi, a réveillé tout-à-coup le repentir dans mon cœur ; Saint-Père, je veux me confesser à vous ; vous êtes le seul prêtre assez puis-

sant pour absoudre d'aussi grandes fautes. » Pie IX abrège sa marche, il se hâte : car il s'agit d'un grand acte à faire, d'un pécheur à sauver. Arrivé à l'église voisine, le Saint-Père reçoit la confession de l'inconnu ; il l'exhorte, il l'encourage, il le bénit, l'absout avec cette plénitude de pouvoir dont il est dépositaire, et, achevant par l'onction de sa parole ce que la grâce d'en haut a commencé, il a le bonheur de rendre à la société un homme converti à ses lois en même temps qu'à celles de Dieu.

Écoutons un soldat raconter une visite de Pie IX, aux cholériques.

« Je tombai malade à mon tour, et j'en bénis Dieu ; car cette attaque de choléra, qui ne fut ni bien grave ni bien longue, me valut d'assister à la visite que le Pape daigna faire en personne à l'hôpital militaire. J'étais déjà presque rétabli et je ne gardais même plus le lit. L'aumônier allait de salle en salle, portant des secours aux plus malades, quand tout à coup on vint l'avertir que le Saint-Père arrivait.

« Ne pouvant en croire ses oreilles, il sort en courant, descend à la hâte avec l'officier d'administration, et rencontre au bas de l'escalier le bon, le Saint-Pape Pie IX, le Souverain-Pontife qui



venait seul, suivi de Mgr. de Mérode, consoler et bénir ses chers enfants de l'armée française !

« Vous jugez de son saisissement et de sa joie. La nouvelle vole avec la rapidité de l'éclair, et en un instant toutes les salles, tous les malades en sont instruits.

« Le Pape vient nous voir ! — Il arrive ; l'aumônier est allé le recevoir. — Il adore en ce moment le Saint-Sacrement dans la chapelle. — J'entends des pas, il approche ! il approche !.. Le voilà qui entre, c'est lui, c'est bien lui ! je le reconnais ! — Qu'il est bon ! je n'espérais plus le revoir ; après avoir reçu sa bénédiction, je mourrai plus content.

« Telles étaient les paroles et mille autres, qui s'échangeaient entre les infirmiers et les malades, tandis que le Saint-Père approchait.

« J'étais accouru à la porte de la première salle avec les comptables, les employés de l'hôpital et les infirmiers. Le Pape entra, et nous reçûmes tous à genoux sa bénédiction. Puis il s'approcha des malades et s'arrêta successivement à chaque lit, touchant les pauvres cholériques, les bénissant, leur adressant des paroles de consolation et d'amour avec une véritable bonté, et leur

distribuant de sa main des médailles de la Sainte Vierge qu'il avait apportées à cette intention.

« A l'approche du Souverain-Pontife, les malades, les moribonds eux-mêmes se soulevaient sur leur couche, ôtaient leur bonnet d'une main tremblante et courbaient leur tête sous la bénédiction du vicair de Jésus-Christ. Spectacle singulièrement touchant, que celui de ces chers et bons soldats, sur le point de mourir, dans un hôpital, loin de leur mère et de la France, contemplant avec amour le père de tous les fidèles, recueillant ses paroles avec une joie toute céleste; tandis que de grosses larmes coulaient de leurs yeux presque éteints, sur leur visage blenâtre et décharné!

« Après avoir parcouru toutes les salles et béni tous les malades l'un après l'autre, le Pape, comme un bon père, qui n'oublie aucun de ses enfants, voulut bénir aussi les infirmiers et les employés de l'hôpital. Il les encouragea à servir avec amour Notre Seigneur souffrant dans les malades, et, comme souvenir de sa visite, il donna à chacun d'eux un crucifix en bois d'ébène et en argent.

« Au moment où il allait se retirer, un infirmier, vieux Breton, connu de tous les troupiers

sous le nom de Père *la Goutte*, à cause de son amour excessif pour la boisson, sortit des rangs, fit quelques pas en avant ; et, s'arrêtant devant le Saint-Père, porta la main à son front, toussa, rougit, se gratta l'oreille, comme s'il cherchait dans sa tête une phrase qui ne voulait pas sortir, et finit par dire en s'arrêtant à chaque mot :

« Pardon, mon Pape... Mais.... C'est que j'aurais quelque chose... à vous demander. »

— « Et qu'est-ce donc, mon ami ? » répondit Pie IX avec bonté.

— C'est que... je voudrais avoir un crucifix. »

— « Mais je viens de vous en donner un, » reprit le Saint-Père souriant, et indiquant du regard à l'infirmier le crucifix qu'il tenait encore à la main.

— « Pardon, excuse, mon Pape, répliqua le père la Goutte, mais c'est que, voyez-vous, celui-ci est pour moi, et je voudrais bien en avoir un autre pour ma mère, une brave femme et une franche catholique, je vous en réponds, et qui le mérite mieux que moi. »

Le Pape se retourna vers Mgr. de Mérode, choisit un crucifix plus grand et plus beau que les autres, et, le donnant à l'infirmier, lui dit avec un accent tout paternel :

— « Tenez, mon ami, voici un crucifix pour vous. Vous enverrez le premier pour votre bonne mère, et vous garderez celui-ci en souvenir de moi. »

— « Merci bien, mon Pape ! » répliqua le soldat tout ému ; et, essuyant ses yeux, il baisa la main du Saint-Père, qui donna à tous les assistants une dernière bénédiction, et se retira emportant avec lui tous nos cœurs (1). »

Dans le courant de 1855 ou de 1856, un jeune soldat, qui apparemment n'était pas beaucoup au courant des formalités et du cérémonial à remplir pour être reçu chez le Pape se présenta au Vatican, disant qu'il avait une affaire importante à communiquer à Pie IX. Le Pape était occupé : cependant, à force d'instance et de supplications, le jeune soldat obtint la faveur qu'il sollicitait.

« Qu'avez-vous donc à me confier, mon ami ? » lui demanda Pie IX avec bonté.

— « Mon Pape, je vais vous satisfaire, répondit le soldat, d'un air assez gauche et en faisant un grand salut militaire. Hier, j'ai reçu une lettre du pays, voyez-vous : il y a là, au pays, un camarade qui a eu l'honneur d'être reçu par vous. Il

(1) Mémoire d'un troupier, par M. de Ségur.

a même une médaille que vous lui avez donnée, et tous les huit jours, il réunit les gens du village pour leur parler de Rome, de Saint-Pierre, des catacombes, et surtout du Saint-Père. Il intéresse tant tout le monde, que le curé prétend qu'il vaut un prédicateur. Eh bien ! mon Pape, tout le village a voulu avoir une messe dite à son intention, et par vous. Tiens, m'a-t-on dit dans la lettre : tu iras trouver le Pape, tu lui demanderas une messe ; mais surtout tu le paieras bien... Voici 40 sous, mon Pape. »

Et, en disant ces mots, le soldat tirait une majestueuse pièce de 2 francs, qu'il déposait solennellement sur la table du Souverain-Pontife.

Le Saint-Père, à ce mot, ne put s'empêcher de sourire, et, tout ému de la naïveté du bon soldat : « Mon ami, dit-il, reprenez vos deux francs, et gardez-les pour vous ; je vous les donne. Recevez, en outre, ce chapelet. Demain, je dirai la messe pour votre village, et je serai son aumonier. Vous y viendrez vous-même ; je vous attends. »

Le soldat sortit tout fier et tout heureux de son ambassade ; et il va sans dire que, le lendemain, il se garda bien de manquer au rendez-vous indiqué par le vicaire de Jésus-Christ.

Dans une récente visite à l'hôpital du Saint-Esprit *in Sessia*, Pie IX, après s'être approché du lit des plus souffrants et leur avoir donné des paroles de consolation et d'encouragement, allait se retirer. Tout à coup, un des malades, lui tendant les bras, l'a conjuré de venir plus particulièrement à son secours et de vouloir bien entendre sa confession. L'auguste Pontife s'est rendu aussitôt au désir de ce pauvre infirme ; et, ordonnant aux personnes qui l'entouraient de s'éloigner, il a fait l'office de confesseur pour cette humble mais confiante brebis. Or, il faut dire que le pénitent qui a sollicité cette faveur du Saint-Père, a acquis une malheureuse célébrité dans les temps de la révolte romaine. — Pie IX le savait bien : n'est-ce pas ce qui fait le charme de cet acte de sublime charité et de ce souverain pardon accordé (1) ?

Le savant archéologue qui est chargé des fouilles d'Ostie alla dernièrement trouver le Pape pour lui demander des fonds. « Je n'en ai pas pour le superflu, a répondu le Saint-Père ; songez que je vis d'aumônes » — « Hélas ! Très-Saint-Père, que je suis fâché d'augmenter vos chagrins en vous tourmentant de mes réclamations ! » — « Ah !

(1) L'abbé Dumax, récits anecdot.

oui, dit le Pape, j'ai bien des peines, mais si vous connaissiez toutes mes consolations ! Vous voyez cet immense panier, devinez ce que c'est... C'est l'offrande d'une partie considérable du clergé piémontais : ils sont pauvres, ils n'ont rien à donner, eh bien ! ils ont fait vœu de ne plus porter de boucles d'argent à leurs souliers, et ils me les ont envoyées. »

Et le Pape ouvrit le panier, et l'on vit des milliers de ces boucles, dont plusieurs paires dataient de deux cents ans et avaient été conservées dans les familles.

Le savant avouait qu'il avait pleuré, et les larmes roulaient de nouveau dans ses yeux en nous parlant. Il ajoutait : « Si vous saviez quel saint est ce Pape ; quelle nature angélique ! Il ne reçoit que pour donner. Dernièrement, j'ai trouvé à Ostie une charmante petite statue d'argent, je la lui porte. Au bout de quelques jours, je lui trouve l'air un peu embarrassé. — Hélas ! dit-il, j'ai donné la statue au prince de Prusse : je n'ai pu m'en empêcher. — Saint-Père, vous avez eu tort, c'était trop beau pour être donné ; je vous apporte un autre trouvaille, un collier d'or trouvé au même endroit. — Eh bien, dit le Pape, portez-le de suite au musée, car demain

je dois voir telle princesse, et je suis bien sûr que je le lui donnerais (1). »

La jeune princesse de Prusse visitant Saint-Pierre, en compagnie de son père, fit la rencontre du souverain Pontife, qui leur adressa quelques paroles. La princesse, quoique protestante, était ravie d'admiration. On avait servi une collation, et on l'engageait à se mettre à table : « Oh ! non, répondit-elle, mon cœur est plein ; je suis rassasiée du bonheur d'avoir vu et entendu Pie IX. »

Voici dans quels termes un de nos évêques de France fait connaître l'impression que lui fit éprouver sa première visite au Pape.

« Nous avons vu, mes chers frères, le très-aimé Pie IX, Pie IX le Grand, plus grand que toute louange, le plus généreux de tous les princes, le plus pieux de tous les Pontifes ; parmi tous les monuments de Rome le plus digne d'être contemplé !... celui que le peuple romain bénit, que toute l'Italie regarde, que toute l'Europe admire.

« Comment vous exprimer les émotions de cette première entrevue, dans laquelle, tremblant de crainte et de respect, nous nous sommes trouvé en présence de la charité et de la douceur du

(1) Gazette de France. 12 mai 1861.



Sauveur même ? Dans ses yeux quelle expression de bonté ! quelle tendresse dans sa parole, quelle sereine majesté dans sa physionomie ! Imaginez-vous une de ces figures angéliques de Bruno et de Bernard, dans lesquelles le pinceau le plus délicat s'est plu à répandre toutes les grâces d'une vertu céleste. — Ah ! si ceux qui ne l'aiment pas pouvaient le voir comme nous l'avons vu !...

« En contemplant le calme de son front, quoiqu'il soit entouré de si grands soucis, la confiance de son regard, quand il le fixe sur l'image du divin Crucifié qu'il a toujours devant lui ; cette bénignité, cette mansuétude répandue sur ses lèvres : non, il n'y a pas d'esprit si rebelle qui ne soit prêt à confesser la foi, il n'y a pas de genou qui ne fléchisse, il n'y a pas de langue qui ne s'écrie : Saint Père, vous êtes vraiment le Vicaire du fils de Dieu (1). »

Écoutons maintenant une mère chrétienne, madame Fisher, de New-York, racontant le bonheur qu'elle a eu de voir ses enfants faire leur première communion, de la main même du Saint-Père.

(1) Mgr Giraud, Discours à l'occasion de son retour de Rome, 3 novembre 1847.

« Ma chère Madame Lévêque,

« Certainement, si vous aviez prévu la consolation que je devais goûter à Rome, vous n'auriez pas essayé de me dissuader de faire le voyage. Je puis dire, qu'au moins cette fois, je suis contente de n'avoir pas suivi vos conseils. Je n'ai jamais osé vous dire le projet que je formais, dans mon cœur, en venant à Rome, avec mes deux chères enfants : celui de leur faire faire leur première communion de la main du Saint-Père. Je ne confiai mon dessein qu'à la Très-Sainte Vierge et à mon bon saint Joseph ; Marie et Joséphine sont leurs enfants, vous le savez, chère amie, avant d'être les miens ; vous verrez si mon espérance a été trompée. En arrivant à Rome, je demandai si le Saint-Père ne disait pas la messe, dans quelque église, où les dames pouvaient recevoir la sainte communion. On me répondit que, dans quelques jours, sa Sainteté devait célébrer dans l'église de Sainte-Agnès. Je fus introduite auprès du cardinal de Reisac à qui je fis part de mon désir. Il me répondit que cela ne souffrirait aucune difficulté, qu'il prenait tout sur lui. Il prit nos noms et nous indiqua ce qu'il fallait faire pour préparer les enfants à la grande

cérémonie. Je lui fis part de mes craintes au sujet de l'âge de Joséphine, qui n'a que 8 ans, comme vous le savez. Après un bon examen, il me tranquillisa complètement. Je me rendis de là au S.-Cœur, ma ressource ordinaire, et où j'avais déjà été reçue avec toute la bonté de nos mères.

« Madame de Fontbelle m'offrit de faire faire à mes enfants une petite retraite, car, je craignais beaucoup qu'elles ne fussent pas assez préparées. Cependant, j'avais au fond de mon cœur, la conviction que jamais leurs cœurs ne seraient plus purs et mieux disposés. Leur désir était si grand de s'unir à N. S., que j'étais entraînée malgré moi ; vous ne me blâmeriez pas si vous les aviez vues. Elles étaient si impressionnées de la solennité de cet acte, que leur père en était touché jusqu'aux larmes. Je les préparai moi-même à leur confession générale, et laissez-moi vous dire, à vous qui aimez tant mes enfants avec moi, la plus grande consolation d'une mère chrétienne : c'est que je crois que mes enfants ont présenté à N. S. une âme toute pure, et exempte de toute faute grave. La veille, le temps était affreux, on disait que le Saint-Père ne pourrait pas aller à Sainte-Agnès ; nos prières redoublèrent pour obtenir le beau temps, elles furent encore exaucées.

« Lorsque nous arrivâmes, nous trouvâmes une telle foule, outre les cent élèves de la Propagande, qu'il paraissait presque impossible d'approcher de l'autel. Mes enfants étaient habillées tout-à-fait en premières communiantes, ce qui tranchait un peu avec les toilettes d'étiquette toutes noires. Au moment où nous croyions qu'il nous serait impossible de percer la foule, Monseigneur Bedini nous aperçut. (Il faut dire que Monseigneur Bedini, pendant sa nonciature aux Etats-Unis, avait été poursuivi et persécuté par les protestants, et que c'était la famille de Madame Fisher qui l'avait sauvé, en mettant à sa disposition une très-belle campagne, avec les domestiques, les chevaux, voitures, etc.) Son Eminence envoya un camérier qui nous plaça, tout auprès de l'autel, en face du Saint-Père, les enfants au milieu et M. Fisher et moi de chaque côté. Comment pourrais-je vous dire les sentiments de mon âme, chère amie, lorsque je vis notre bon Maître, porté par son Vicaire sur la terre, descendre dans l'âme de mes enfants, et ensuite venir à mon mari et à moi. Je me trouvais dédommée de tout ce que j'avais souffert pour ces êtres chéris. Après la Messe, le Saint-Père en entendit une autre, tous ceux qui étaient présents en firent autant.

Après cette seconde messe, le Saint-Père, les cardinaux, et les dignitaires sortirent; nous nous préparions à en faire autant, lorsque Monseigneur Bacon, évêque américain, vint nous dire : « Le Saint-Père demande les enfants. » Je les donnais presque malgré moi, lorsque Monseigneur, les prenant par la main, nous dit : « Vous êtes aussi attendus par sa Sainteté. »

« On nous fit entrer dans un appartement où était le Saint-Père, assis à table. En nous voyant, le Saint-Père s'écria : « Ah ! voici l'évêque de Portland avec ses deux anges américains. » La vue du Saint-Père, si vénérable, me fit fondre en larmes ; je n'y voyais plus ; mais lorsque je pus distinguer les objets, quel coup-d'œil !..... Mes deux chères enfants assises de chaque côté du Saint-Père, qui les servait et leur faisait même manger des bonbons, des gâteaux et des fruits... Je suis bien loin de croire mes enfants jolies, quoique une mère voie toujours ses enfants en beau, mais je vous avoue que, dans ce moment, elles étaient ravissantes avec leur toilette blanche si fraîche et leur grande simplicité.... Elle avaient l'air de deux anges protecteurs, auprès du Saint-Père. Puissent-elles l'être, en effet, et éloigner, de cette tête bénie, tout malheur dans ces jours si

mauvais. Les personnes présentes étaient impressionnées de ce spectacle, et plusieurs demandaient qu'on fît venir un photographe pour reproduire cette scène.

« Mon tour devait venir. Le Saint-Père demanda où était la *madre* ; je vins me jeter à ses pieds. Sa Sainteté me demanda où j'avais été élevée ainsi que mes enfants ; le nom du Sacré-Cœur le fit sourire. Elle parla avec bonheur du bien qu'il fait, et mettant les deux mains sur la tête de mes enfants, elle s'écria : « O enfants, et petits enfants du S. C. et vrais enfants de l'Église !... » J'en profitai pour lui faire bénir tout ce que j'ai de plus cher au monde avec ma famille, notre vénérée mère générale, du S. C. et vous bien entendu en particulier. M. Fisher vint aussi se prosterner et recueillir sa part d'encourageantes et de flatteuses paroles du Saint-Père. O quel jour ! quel jour ! pourrai-je jamais l'oublier !

« Dans l'après midi, nous eûmes une audience du Saint-Père qui avait demandé les Américains. Mgr. Bacon présenta à Sa Sainteté les dons réunis de ces derniers par les mains de mes deux petits anges qui se tenaient à côté de Mgr pendant qu'il lisait le discours au Saint-Père. Lorsqu'elles le présentèrent au Saint-Père au nom de mes com-

patriotes, Sa Sainteté y répondit de la manière la plus touchante, en disant que les dernières croix avaient été mêlées de tant de consolations qu'on ne saurait dire lesquelles des deux étaient les plus nombreuses.

« S'adressant alors à mes chères enfants, le Saint-Père leur dit de ne jamais oublier ce jour, de garder toujours la blancheur de leur âme lavée dans le sang de l'agneau. « Et, ajouta-t-il, vous y êtes obligées, car vous êtes les brebis que j'ai nourries du pain céleste et même du pain matériel..... »

« Je suis sûr que vous êtes étonnée de toutes ces grâces pour votre pauvre Dizzie, chère madame Lévêque; je le suis moi-même et je me demande ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il soit si bon pour moi. Je dois tout cela au S. C. et à mon bon ami saint Joseph que j'aime tant..... Je ne vous parlerai pas des cérémonies de la semaine sainte; nous avons assisté à toutes, ce sera pour le retour. Hier nous avons reçu Mgr Bedini et le cardinal Antonelli qui a été excellent comme à notre dernier voyage. Il nous a donné à chacun un magnifique rosaire de la part du Saint-Père. Il nous a dit que le Saint-Père nous donnerait une audience particulière lundi prochain.

« J'allai le soir même de ce beau jour présenter mes enfants au S. C. Nous allâmes nous prosterner au pied de *Mater admirabilis* et la remercier des grâces du jour. Là, une autre fête de famille bien touchante nous attendait. Nous fûmes présentées par M<sup>me</sup> de Fontbelle à la mère supérieure qui nous conduisit elle-même à la chapelle où tout était préparé pour la rénovation des vœux du baptême, la consécration à la sainte Vierge ; après quoi on chanta un joli cantique, le *Magnificat* ; tout cela avec un air de famille qui allait au cœur.

« Ainsi, vous voyez, chère madame Lévêque, c'est le S. C. qui commence et qui finit pour nous toutes les joies et toutes les fêtes. Rendez-en grâce pour nous à Notre Mère Vénérée et dites-lui bien, je vous prie, que je ne partirai pas pour la belle Amérique sans avoir encore sa bénédiction pour nous tous ses enfants bien dévoués.

« Votre enfant ,

« E. FISCHER. »

Rome, ce 20 avril 1860.

Nous tenons d'un témoin oculaire l'anecdote suivante où se peignent d'une manière charmante le bon cœur et la gracieuse simplicité de Pie IX.



Le Pape est venu mardi, à midi, faire sa promenade comme d'habitude. Je me trouvais sur son passage. Descendu de voiture, il marcha à pied et rencontra un petit paysan qui portait un fagot de bois sec recueilli dans le bois voisin : « Je veux croire que tu ne l'as pas volé, lui dit le Pape ; ce serait un vilain péché. — Oh ! non, Saint-Père. — Et qu'en veux-tu donc faire ? — Le porter chez nous pour cuire la *polenta*. — N'aimerais-tu pas mieux le vendre ? — Pourquoi pas, si vous le voulez ? — Tiens, prends donc cela. » Et Pie IX lui donna une pièce d'argent. Le jeune homme la regarda : « Je n'ai pas de quoi vous rendre, Saint-Père. — Peu importe, garde la pièce. » Tout l'entourage riait de bon cœur de ce charmant dialogue, et Sa Sainteté continua son chemin. « Holà ! Santo-Padre, cria l'enfant, où faut-il que je porte le fagot ? — Garde, garde-le pour faire cuire la *polenta*, et souviens-toi d'être toujours un bon chrétien »

## CHAPITRE X.

**FERMETÉ DE PIE IX.**

Cris révolutionnaires.—Réponse à la Consulte d'état.— Refus de déclarer la guerre à l'Autriche.— Protestation contre l'acte du Triumvirat.— Refus de subir toute contrainte morale.— Sur qui il a mis sa confiance. — Le rocher. — Le petit Mortara.

A cette inépuisable bonté, Pie IX sait unir une fermeté remarquable.

En 1848, au moment de donner la bénédiction solennelle, *urbi et orbi*, il entendit quelques voix dans la foule : « Plus de prêtres aux affaires. » « Je ne puis, je ne dois, je ne veux entendre ces cris, » reprit aussitôt le Pontife, et il ne bénit la foule que lorsqu'elle eut juré obéissance et fidélité à l'Eglise et à son chef visible.

Pie IX, avait déjà accordé la liberté de la presse, la représentation nationale, la garde civique, la sécularisation des ministères, la responsabilité des agents de l'autorité, et le Conseil d'Etat demandait encore davantage. « Donner » davantage, reprit le Pape, ce serait au détriment » de ma souveraineté Pontificale; or, sachez que

» je ne la réduirai pas de la pointe d'une ai-  
 » guille. Tel que j'ai reçu le dépôt sacré de mon  
 » prédécesseur, tel je le transmettrai à ceux qui  
 » me succéderont. »

Au mois d'avril 1848, on voulait forcer Pie IX à déclarer sans raison la guerre à l'Autriche. « Nous avons cru, dit-il dans le consistoire du 29 avril, qu'il était de notre devoir de protester formellement et hautement, dans cette solennelle assemblée, contre une telle résolution, contraire à nos pensées, attendu que, malgré notre indignité, nous tenons sur la terre la place de Celui qui est l'auteur de la paix, l'ami de la charité, et que, fidèle aux divines obligations de notre suprême apostolat, nous embrassons tous les pays, tous les peuples, toutes les nations dans un égal sentiment de paternel amour. »

Six mois plus tard, le Quirinal était assiégé et l'émeute triomphante envoyait au Pape une députation pour lui communiquer la liste des ministres qu'elle voulait et le prier de l'approuver.

Pie IX, au lieu d'approuver ce qu'on lui présentait, protesta contre la violence qu'on lui faisait devant les ambassadeurs. « Messieurs, dit-il, je suis ici prisonnier. A cette heure où

» je suis privé de tout appui et de toutes forces,  
 » ma conduite n'aura qu'un but : éviter à tout  
 » prix qu'une seule goutte de sang fraternel ne  
 » soit inutilement versée pour ma cause. Mais  
 » je veux en même temps que l'Europe entière  
 » sache que je ne prends, même de nom, au-  
 » cune part au gouvernement, et que je pré-  
 » tends y rester absolument étranger. J'ai dé-  
 » fendu qu'on abusât de mon nom, j'ai ordonné  
 » qu'on n'eût plus même recours aux formules  
 » ordinaires. »

Au mois de janvier 1849, il fulmina l'excommunication contre tous ceux qui se rendraient coupables de quelques attentats contre le pouvoir temporel du Pape; il termine son encyclique par ces paroles :

» Nous nous déclarons de nouveau tout prêt,  
 » avec l'aide de Dieu, à boire jusqu'à la lie,  
 » pour la défense et la gloire de l'Eglise catho-  
 » lique, le calice des persécutions que Jésus-  
 » Christ lui-même a voulu boire le premier pour  
 » le salut de cette Eglise. »

Rome délivrée par l'armée française, Pie IX se préparait à rentrer dans sa capitale, lorsqu'on lui communiqua une lettre, dans laquelle le président de la république voulait lui imposer une

espèce de programme de gouvernement. « Non, je n'accepte pas, dit le Pape, et plutôt que de subir aucune contrainte morale, je suis prêt à me rendre en Amérique où j'ai déjà porté mes pas. »

Un illustre orateur faisait allusion à cette fermeté lorsque, du haut de la tribune de l'Assemblée législative, il s'écriait :

« Sachez-le, Messieurs, sachez-le : c'est la faiblesse même du Siège pontifical qui fait sa force insurmontable contre vous. Ah ! oui, il n'y a pas dans l'histoire du monde un plus grand spectacle et plus consolant que les embarras de la force aux prises avec la faiblesse. Permettez-moi une comparaison familière : quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément ; elle dit : — Frappez, et vous vous déshonorerez, et vous ne me vaincrez pas. — Eh bien ! l'Eglise n'est pas une femme ; c'est bien plus qu'une femme, c'est une mère ! (1) »

Bien avant que les révolutions avec leurs chocs terribles l'eussent révélée invincible, on avait pu admirer la fermeté de Pie IX à l'occasion de la trop célèbre affaire Mortara, dont la presse irrè-

(1) Montalembert, 1849.

ligieuse a si souvent enflé hypocritement ses chalumeaux plaintifs. Un juif de Bologne avait à son service une servante chrétienne. Or, il arrive qu'un jour, le jeune enfant qu'elle soignait tomba dangereusement malade. L'excellente fille songe aussitôt à ouvrir le ciel à cet ami qui lui est cher : elle baptise l'enfant qui recouvra, bientôt, la plénitude de la santé. Pie IX s'émut du sort de ce jeune chrétien. Il jugea de son devoir de le soustraire au danger de l'apostasie dans le sein de sa famille, et, estimant la paternité divine supérieure dans ses droits à la paternité humaine, il confia l'enfant à de bons religieux qui l'environnent de tous les soins physiques et moraux. Sous leur tutelle, le petit Mortara a grandi dans la science et la vertu, peu sensible à la fausse pitié de ceux qui veulent voir en lui une victime de l'intolérance. Il vit heureux, dans le sein de l'Eglise, comblé de ses bienfaits, content de sa sollicitude.

Voici comment M. Veuillot rend compte de l'incident qui lui fit voir à Rome le jeune Mortara :

« J'étais avant-hier dans la basilique vaticane, auprès de la chaire de Saint-Pierre, avec ma sœur. Un très digne et très aimable prélat français,

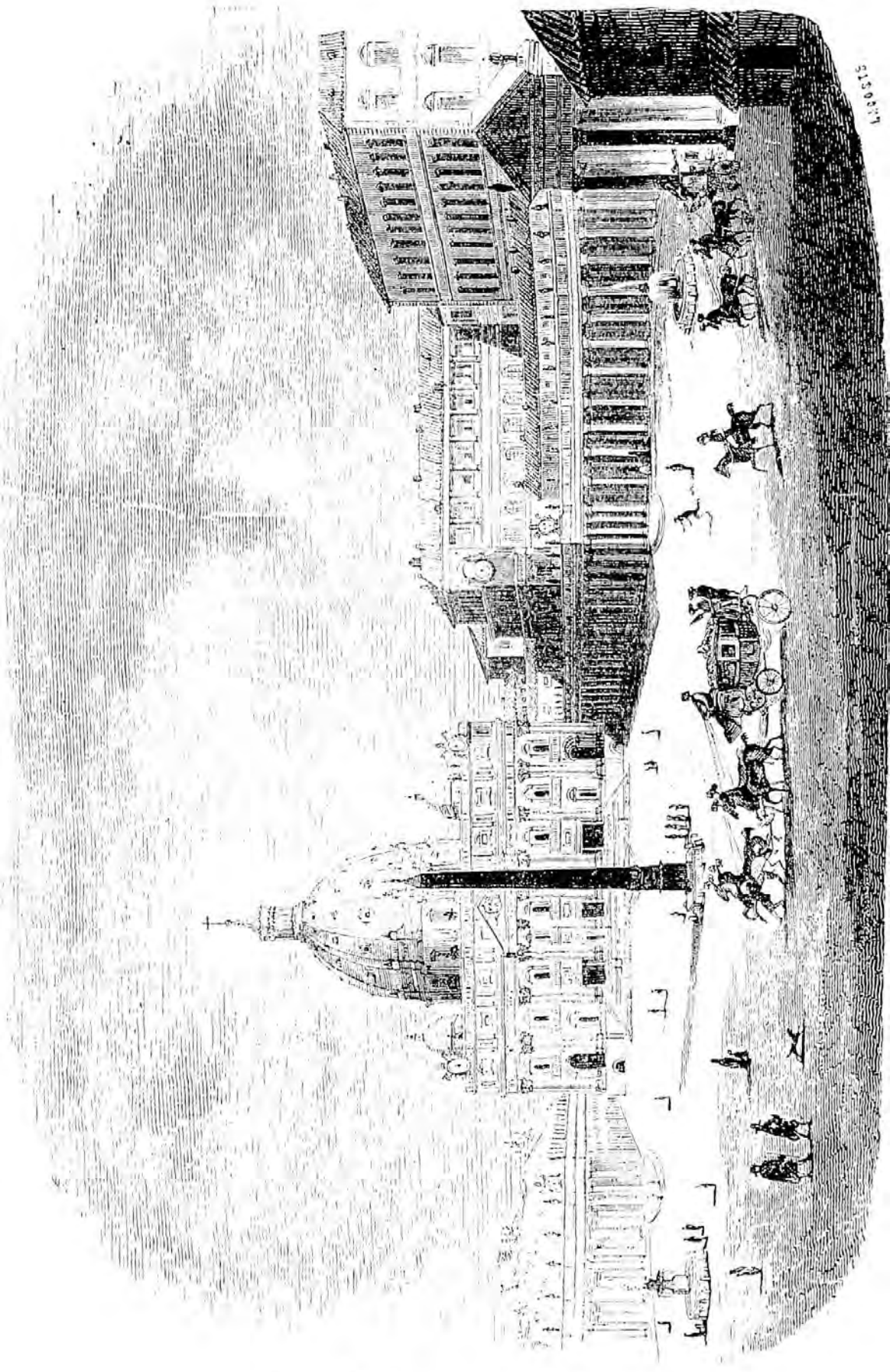
Mgr. Bastide, nous expliquait les beautés sacrées de ce lieu, lorsque nous vîmes arriver un religieux blanc conduisant une bande d'écoliers vêtus, suivant l'usage romain, du même habit que leur maître. Sous la gravité de ce costume, ces visages d'enfants ne paraissaient que plus frais et plus éveillés. Mgr. Bastide en attrapa un par le menton, de très-petite taille mais robuste, et qui le regardait avec de grands yeux intelligents et étonnés : « Voilà, me dit-il, ce fameux person- » nage qui a tant occupé l'Europe et nous. Je vous » présente le petit Mortara. » En même temps, Mgr. Bastide me nomma au religieux, qui était l'un des supérieurs de la congrégation des clercs réguliers, nommés vulgairement, à Rome, Rochettini parce qu'ils portent habituellement le Rochet. C'est une congrégation enseignante et très-considerée.

» Je m'étais proposé toujours, depuis mon arrivée, de voir ce célèbre petit Mortara. Je fus enchanté de le rencontrer au pied de la chaire de Saint-Pierre. Sur l'ordre de son supérieur, il me baisa la main. Quel spectacle pour M. Plée, du *Siècle*, s'il avait pu le voir ! J'embrassai moi-même de très-bon cœur l'écolier des Rochettini, et ma sœur en fit autant.

» Il est bien portant : il a la figure ouverte et spirituelle et les plus beaux yeux du monde. Il répond sans embarras, comme un enfant bien élevé, aux questions qu'on lui fait. Il écrit déjà gentiment ; il est le plus fort de son âge et de sa classe sur le catéchisme.

» Je l'ai revu ce matin dans la prison : c'est le beau couvent de San-Pietro-in-Vincoli, que nous autres jésuites sans entrailles, oserions nommer un collège. Les Rochettini gardent et desservent cette admirable Eglise de Saint-Pierre-ès-Liens, où les curieux vont admirer le Moïse de Michel-Ange, où les chrétiens vont vénérer les reliques des Machabées, déposées sous l'autel, et les chaînes que le premier Pape a portées dans une prison d'un autre genre. Après que j'eus baisé ces chaînes plus illustres que toutes les couronnes, je demandai à voir l'innocente victime de la tyrannie pontificale. On l'alla chercher, et j'attendis dans le cloître intérieur. Ce cloître est vaste, orné de marbre, de peintures et d'eaux jaillissantes ; le soleil y descend et joue sur tout cela. Voilà donc où ce pauvre enfant est condamné à prendre ses récréations, quand ses professeurs ne le mènent pas en promenade, à Saint-Pierre, au Colisée, à Saint-Paul-hors-les-Murs, à Saint-Jean-de-Latran et autres endroits.





513031

PLACE SAINT-PIERRE



» Je n'eus pas le temps de m'apitoyer ; le martyr arriva. Je lui trouvai la même mine franche et éveillée, les mêmes grands yeux intelligents. Il me dit qu'il aimait bien son père et sa mère, qu'il irait demeurer avec eux quand il serait grand et instruit, pour leur parler du Saint-Père, du bon Dieu, et de Maria Sanctissima. Après quelques entretiens de ce genre, il me baisa de nouveau la main, je l'embrassai encore, et il partit en gambadant pour rentrer dans sa classe. Il n'a pas l'air de sentir toute l'horreur de son sort : mais c'est là, dirait M. Plée, le comble de l'horreur. »

Il n'y a pas de pays au monde où les juifs aient moins à souffrir qu'à Rome. Obéissant là, comme partout ailleurs, à cet esprit d'exclusivisme et de séparation qui les distingue, ils se confinèrent dans un endroit spécial nommé le Gheto. Si ce quartier a été sale et dégoûtant, si encore aujourd'hui il manque de salubrité, ce n'est pas certes par la faute des souverains Pontifes. L'histoire atteste que, tandis qu'ils avaient partout à souffrir de l'intolérance des peuples, les juifs vivaient à Rome heureux et tranquilles, efficacement protégés dans leurs biens, leurs personnes et leurs croyances. Au reste, on ne sau-

rait les accuser d'ingratitude envers la Papauté; car Rome est pour eux un lieu de prédilection. Les aveugles et les injustes, ce sont nos modernes philosophes toujours en quête de nouvelles attaques contre l'Église et qui, à propos d'un grand bienfait, ont distillé contre son auteur leur haine invétérée. Nous les avons vu s'évertuer à la menace, à l'insulte; mais elles sont venues se briser aux pieds de Pie IX comme se brisent contre les rochers les flots de la mer courroucée.

Pie IX n'a pas fléchi sous le poids de sa double croix et il a fait preuve d'une fermeté toute apostolique. Quand de faux témoins sont venus déposer leurs mensonges à la face de celui qui est sur la terre le représentant de la vérité, le Pontife-Roi, que Bossuet appelle le chef de la parole et de la conduite, a élevé la voix et adressé à l'univers chrétien cette admirable encyclique du 19 janvier 1860, dans laquelle, au milieu des angoisses dont il est accablé, le Vicaire de Jésus-Christ affirme et proclame son droit et sa volonté de ne pas se rendre au conseil qu'on lui donnait de renoncer à la possession d'une partie de ce patrimoine de Saint Pierre, qui appartient aux catholiques de tous les pays et de tous les temps; il repousse le honteux mar-

ché qu'on lui propose; il se déclare lié par ses serments, lié par l'intérêt spirituel de la grande famille catholique, qui proteste et résiste avec lui. Enfin, après avoir formellement réclamé contre la doctrine qui érigerait en droit le fait accompli, il en appelle solennellement au jugement de Jésus-Christ qu'il représente, et il termine ainsi : « Appuyé du secours de Celui qui a » dit : *Vous serez opprimés dans le monde, mais ayez* » *confiance, j'ai vaincu le monde* (Jean XVI, 33), » et : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution* » *pour la justice* (Matth., v. 10). Nous sommes » prêts à suivre les traces illustres de nos prédé- » cesseurs, à mettre en pratique leurs exemples, » à souffrir les épreuves les plus dures et les plus » amères, à donner même notre vie, avant que » d'abandonner en aucune sorte la cause de » Dieu, de l'Eglise et de la justice. »

Au plus fort de ce déchaînement du mal contre lui, Pie IX n'a cessé de montrer une confiance invincible dans les promesses du divin Fondateur de l'Eglise. Il dit un jour à M. de Grammont, ambassadeur de France, en lui montrant le crucifix d'ivoire placé sur sa table de travail : « *Je ne compte que sur Celui-là.* »

Pendant l'affaire du jeune Mortara, il disait à

un prêtre français : Beaucoup d'hommes bien intentionnés, mais *gens de petite foi*, m'ont écrit pour me consoler ; ils me disaient que je devais être bien effrayé et bien malheureux. » Puis, il ajouta, avec un doux sourire : *Ipse vero dormiebat* (pour lui il dormait). Le Pape se comparait à son divin Maître paisiblement endormi au milieu de la tempête qui agitait la barque des apôtres.

Il y a un an, le célèbre statuaire Tenerani modelait sur la terre glaise la tête du saint-Père, qui posait devant lui. Comme le statuaire admirait les belles et riches proportions du front de Pie IX, le Pape, prenant un ébauchoir, se mit à écrire au dos de son buste ces paroles d'Ézéchiel : « *Ecce dedi frontem tuam duriores frontibus eorum.* Voilà que j'ai rendu ton front plus dur que leur front. »

En janvier 1860, il disait à la députation des ordres monastiques de Rome : « La vague frappe bien le rocher ; mais lorsque le rocher est solide, la vague qui s'élançait à son sommet retombe en écume à ses pieds, et n'a d'autre effet que de le polir et de le rendre plus blanc et plus pur (1). »

Ces paroles de Pie IX s'appliquaient à lui-même. En vain a-t-on employé tous les moyens

(1) Edm. Lafont. *La voie douloureuse du Pape*, 281.

que l'esprit du mal peut suggérer, on n'a rien pu en arracher contre les intérêts de l'Eglise.

En 1849, on lui demandait des concessions que désavouait sa conscience, il répond par un refus énergique qu'il motive en ses termes :

« Les devoirs de notre charge réclament que,  
» pour protéger l'autorité temporelle du Siège  
» Apostolique, nous défendons de tous nos ef-  
» forts les droits et les possessions de la sainte  
» Eglise romaine, et la liberté de ce Siège qui  
» est inséparable de la liberté et des intérêts de  
» toute l'Eglise. Et les hommes qui, applaudis-  
» sant à ce décret spoliateur, affirment tant d'er-  
» reurs et d'absurdités, ignorent ou feignent  
» d'ignorer que ce fut par un dessein singulier  
» de la Providence divine que, dans le partage  
» de l'empire romain en plusieurs royaumes et  
» en diverses puissances, le Pontife de Rome,  
» auquel Notre-Seigneur Jésus-Christ a confié le  
» gouvernement et la conduite de toute l'Eglise,  
» eut un pouvoir temporel, afin sans doute que,  
» pour gouverner l'Eglise et protéger son unité,  
» il pût jouir de cette plénitude d'autorité néces-  
» saire à l'accomplissement de son ministère  
» apostolique. Tous savent, en effet, que les  
» peuples fidèles, les nations, les royaumes n'au-

» raient jamais une pleine confiance, une entière  
 » obéissance envers le Pontife romain, s'ils le  
 » voyaient soumis à la domination d'un prince  
 » ou d'un gouvernement étranger, et privé de  
 » sa liberté. »

Plus tard, on revient à la charge et on insiste plus fortement pour lui faire abandonner une partie des États de l'Église ; il répond par l'encyclique du 19 janvier, où nous lisons ces pages :

« Nous ne pouvons pas abdiquer notre droit de  
 » souveraineté sur les susdites provinces de notre  
 » domination pontificale, sans violer les serments  
 » solennels qui nous lient, sans exciter des plain-  
 » tes et des soulèvements dans le reste de nos  
 » états, sans faire tort à tous les catholiques,  
 » enfin sans affaiblir le droit non-seulement des  
 » princes de l'Italie, qui ont été dépouillés in-  
 » justement de leurs domaines, mais encore de  
 » tous les princes de l'univers chrétien, qui ne  
 » pourront voir avec indifférence l'introduction  
 » de certains principes très-pernicieux (1). »

Et lorsque, malgré ses protestations, le sacrilège sera consommé, il fulminera l'excommunication majeure contre tous ceux qui l'auront commise ou qui y auront coopéré.

(1) Encyclique 19 janvier 1860.



» Lié par le devoir de notre charge aposto-  
» lique et par un serment solennel, nous devons  
» veiller avec la plus grande vigilance à la con-  
» servation de la Religion, garder complètement  
» intacts les droits et les possessions de l'Eglise  
» romaine, maintenir et préserver de toute at-  
» teinte la liberté de ce saint Siége à laquelle  
» tient le bien de l'Eglise universelle, et par con-  
» séquent défendre la souveraineté que la divine  
» Providence a donnée aux Pontifes romains,  
» pour qu'ils puissent exercer librement dans  
» tout l'univers leur charge sacrée, afin de trans-  
» mettre dans toute son intégrité cette même  
» souveraineté à leurs successeurs. Nous ne pou-  
» vions donc ne pas condamner et flétrir éner-  
» giquement les entreprises et les efforts iniques  
» et impies des sujets en révolte, en leur résis-  
» tant de toute notre puissance. » (*Cons.* du  
» 20 juin). ... Nous déclarons que les auteurs de  
» ces faits accomplis, et ceux qui y ont adhéré  
» ou consenti, ont encouru les censures ecclé-  
» siastiques et les peines infligées par les sacrés  
» Canons. » (*Cons.* du 26 septembre).

Les méchants attendaient de voir la bonté de Pie IX dégénérer en faiblesse. « Vaines espérances ! Dieu, qui connaissait les temps, a placé

sur le Siège de Saint Pierre un homme sur lequel les fidèles peuvent se reposer avec la confiance la plus absolue. On parle de l'ostentation de la cour de Rome (1), il y a un Pape qui vit modestement au milieu d'un petit nombre de prélats. Et c'est ce Pape qui est invincible, parce que la prière qu'il adresse chaque jour à Dieu avec ferveur, sa conscience qu'il conserve toujours pure, la foi vive qui le guide incessamment au milieu des tempêtes, le soutiennent et lui donnent la force de rejeter avec horreur toute proposition de déshonneur et de parjure (2).

---

## CHAPITRE XI.

Défenseurs de Pie IX. Le général de Lamoricière. Le général de Pimodan. — Lettres de Volontaires Pontificaux.

Le saint Siège, jusqu'à ces derniers temps, n'avait pas cru à la nécessité d'une armée nombreuse. Il croyait ses petits Etats mieux défendus

(1) Ce que l'on appelle officiellement cour Pontificale ne concerne que le cérémonial et l'étiquette et ne s'occupe ni de la politique, ni du gouvernement de l'Eglise.

(2) *Rome et ses Ennemis*, par Mgr Nardi, traduit de l'italien par A. Chaurand, p. 14.

par le droit des gens, la foi des traités, la justice et le respect des gouvernements, que par la force des baïonnettes. Le peuple, soumis à la paternelle domination des Papes, vaquait librement à ses travaux à l'ombre d'une paix jamais troublée. C'était, pour nous servir d'une expression devenu tristement célèbre, un oasis où chacun suivait librement la carrière de ses goûts et de ses aptitudes. Pas plus que dans d'autres pays glorieux de leur civilisation en beaucoup de points vicieuse, on y était ignorant du vrai progrès et des conquêtes de la science moderne. Une petite armée recrutée sans conscription forcée suffisait à maintenir l'ordre à l'intérieur. Mais, quand l'Italie fut toute en feu et que la révolution, à la solde d'une puissance ambitieuse, eut commencé sa carrière de violence et de spoliations, il devenait nécessaire au souverain Pontife de confier la sûreté de de ses possessions, déjà amoindries de Bologne et des Légations, en des mains fermes et habiles. Il y avait quelque part, en exil, un grand capitaine qui aimait d'un même amour la foi et la liberté ; c'est à lui que s'adressa l'appel de Pie IX, porté par un jeune prélat autrefois compagnon d'armes de Lamoricière, (1) en Afrique. Consul-

(1) Voyez à la fin du volume l'appendice A. note biographique

tant sa noble épouse avant de prendre la résolution qui l'a rendu plus illustre que toutes ses victoires. « Partez, lui fut-il répondu, votre père vous appelle, Dieu protégera votre personne, votre femme et vos enfants (1). »

Quelques jours après, le journal de Rome publiait cet ordre du jour :

« Soldats ! Sa Sainteté le Pape IX, ayant daigné  
 » m'appeler à l'honneur de vous commander  
 » pour défendre ses droits méconnus et menacés,  
 » je n'ai point hésité à reprendre mon épée. Aux  
 » accents de la grande voix qui naguère, du haut  
 » du Vatican, faisait connaître au monde le dan-  
 » ger du patrimoine de St-Pierre, les catholiques  
 » se sont émus et leur émotion s'est bientôt répan-  
 » due sur tous les points de la terre.

» C'est que le christianisme n'est pas seulement  
 » la religion du monde civilisé ; il est le principe

du général de Lamoricière, et l'appendice B., note biographique du général de Pomidan.

(1) Quelques mois plus tard, Mme de Lamoricière allait voir le Général à Rome, où le Pape lui réservait un accueil qui sera le plus agréable souvenir de sa vie. A la suite d'une longue audience, le Saint-Père voulut l'accompagner lui-même dans les galeries du Vatican, pour lui en faire admirer les beautés artistiques. Parvenus devant un des sièges qui bordent les salles. « Veuillez vous reposer là, dit-il avec bonté, j'y faisais asseoir une princesse, il y a peu de jours. »

» et la vie même de la civilisation ; c'est que le  
 » Pape, c'est la clef de voûte du christianisme.  
 » Et toutes les nations chrétiennes semblent avoir  
 » aujourd'hui la conscience de ces grandes vérités  
 » qui sont notre foi.

» La révolution, comme autrefois l'islalisme,  
 » menace aujourd'hui l'Europe ; et aujourd'hui,  
 » comme autrefois, la cause du Pape est celle de  
 » la civilisation et de la liberté du monde.

» Soldats ! ayez confiance et croyez que Dieu  
 » soutiendra notre courage à la hauteur de la  
 » cause dont il confie la défense à nos armes. »

» *Le général commandant en chef,*

» DE LAMORICIÈRE. »

La France de 1860, s'est montrée la France des croisades et de Saint Louis. Aux mâles accents que nous venons d'entendre s'est levée une pleïade de jeunes gens qui seront l'immortel honneur de ce siècle. Nous ne croyons pouvoir les mieux faire connaître qu'en citant quelques-unes de leurs lettres à la suite de la bataille de Castelfidardo. On les lira avec un douloureux respect, comme nos pères lisaient les *actes des martyrs*.

« Iesi, le 22 septembre 1860.

» Ma chère maman ,

» Je profite de la permission donnée d'écrire ce que nous voulons, pour vous renseigner sur cette bataille si glorieuse pour nous. Je vous prierai d'envoyer ces détails à M. Müller pour les faire paraître dans l'*Indépendant*. Je le dois bien à la mémoire de mes camarades morts en si grand nombre, et morts si glorieusement que nous aurions tous désiré leur place !

» Nous étions 249 hommes valides au bataillon, campés près de Lorette ; les Piémontais, au nombre d'environ 40,000 étaient à trois milles de nous. Nous barrions la route d'Ancône. Le général de Pimodan, mal renseigné, ne croyait avoir affaire qu'à 7 ou 8,000 hommes. La veille, au soir, le commandant de Becdclièvre nous dit : « Mes chers amis, j'ai toujours été franc avec vous, je vous annonce ce que beaucoup n'oseraient vous dire : demain nous aurons une matinée chaude, réglez vos papiers pour l'éternité, comme je l'ai fait moi-même. »

» Le lendemain, vers dix heures, nous arrivions en présence de l'ennemi. Nous passons, sous son feu, une rivière où nous étions dans

l'eau à mi-jambes, mais une fois la rivière passée, il y avait un talus derrière lequel les Italiens (pontificaux) se sont cachés; nous l'avons tous franchi par dessus leurs dos, en leur criant : « *Lâches !* » et nous avons avancé sous le feu sans tirer. Nous nous emparons, au pas de course, d'une colline où étaient les bersaglieri piémontais qui ne tiraient pas un coup, mais ce n'était qu'un guet-à-pens; pendant le trajet, les lâches Italiens (pontificaux) ayant perdu la tête, tiraient sur nous. Là, nos lieutenants de Goesbriant et de Parcevaux sont blessés; on les mène dans la maison avec un capitaine ennemi que M. de Charette avait fait prisonnier. J'en repars avec quelques-uns de mes camarades, et je reçois une balle dans le pied, ce qui ne m'empêche pas de faire une charge à la baïonnette, où je reçois un coup à la main. Je perce aussitôt celui qui me l'avait donné; le général de Pimodan est au même instant blessé grièvement au ventre. Le commandant nous fait entrer une vingtaine dans la maison où étaient nos malades et nous dit de la défendre jusqu'à la mort.

» Tresvaux venait d'être blessé à la jambe; il est maintenant à l'ambulance.

» Je ne sais ce qui s'est passé ailleurs; ce qu'il

y a de sûr, c'est que nos bataillons ont fléchi une demi-heure après, et nous avons encore résisté deux heures aux ennemis qui nous cernaient et se battaient bravement. Nous n'avons cédé qu'à l'incendie qui nous environnait, et encore, sans nos blessés que nous voulions sauver, nous nous serions tous fait tuer plutôt que de nous rendre.

» Depuis, nous sommes toujours en marche pour Alexandrie, mais notre bataillon est détruit ! Je n'ai pu rien savoir ni sur la Villebrune, ni sur Lapene, ni sur le Gonidec, ni sur Fernand de Ferron. On dit que B. n'est qu'un peu blessé. Tresvaux est parfaitement soigné. Les Piémontais sont aussi bons pour nous qu'ils ont été braves pendant le combat. Je ne sais ce qu'est devenu M. D'Audier ; j'ai combattu quelque temps près de sa batterie ; je lui ai même donné une poignée de main, à laquelle il a répondu en me disant : « Courage, faites votre devoir ! » Je lui ai dit simplement : « Lieutenant, soyez-en sûr. » D'après ce qu'on m'a dit, je sais qu'il n'est pas tué. Il a été admirable. Les artilleurs l'avaient abandonné, et il est resté presque seul à charger son canon tant qu'il a eu des munitions, après quoi il est parti. Il m'est impossible de vous retracer tous les actes de dévouement : le petit de La Carte s'est jeté



deux fois devant Charette qui allait être blessé, et deux fois il a été blessé pour lui...

» Le soir, de Sabran, qui a été pris depuis, a rencontré le commandant de Becdelièvre qui se tenait la tête dans ses mains en pleurant, et disait : « Pauvre bataillon ! Bataillon de héros ! Quelle belle conduite ! » Le général de Lamoricière est parvenu à Ancône avec M. de Lorgeril. . . .

» Mon pauvre frère regrettera bien de ne pas avoir été à la journée de Lorette, le 18 septembre.

» Un chef italien était resté couché pendant la bataille derrière un tas de paille. Le feu s'y trouvant mis par hasard, quand il s'est senti chauffé, il s'est enfui à toutes jambes. Nous l'avons épargné en disant : il ne vaut pas une balle. Ce qui est à noter, c'est le sang-froid qui n'a quitté aucun des Franco-Belges pendant tout le combat. On riait comme au coin du feu. . . .

» Priez, et faites prier pour le Saint-Père et pour moi. Adieu. . . .

» MAURICE DU BOURG. »

« Pesaro, le 25 septembre.

» Notre petit bataillon, fort d'environ 300

hommes (1) a eu l'honneur de trouver sur le champ de bataille une destruction presque complète. Nous nous sommes enfermés une vingtaine dans une ferme située sur un petit mamelon qui était le reste d'une position que nous avions enlevée aux Piémontais ; nous nous y sommes barricadés avec quatre de nos officiers blessés que nous y avons déposés, et nous avons résisté pendant près de deux heures aux bataillons ennemis ; nous ne nous sommes rendus que quand nous y avons été forcés par les flammes. Nous

(1) On s'est étonné de ce petit nombre, et les ennemis de l'Eglise ont voulu même en conclure que la cause du Pape n'inspirait pas aux catholiques un intérêt aussi général qu'on voulait le faire croire. La réponse est facile. Les volontaires pontificaux, au mois de septembre 1860, étaient peu nombreux, parce que le gouvernement avait entravé les engagements ; parce qu'une partie de la presse, même religieuse, n'approuvait pas, à cette époque, la formation de ce corps ; parce que, à Rome même, on ne se croyait pas si près du danger. Qui aurait jamais pu prévoir les trahisons qui se préparaient ! Du reste le corps de volontaires s'augmentait tous les jours, et c'est un des motifs qui ont fait prendre, aux ennemis du Pape, la résolution de l'attaquer et de le détruire, avant qu'il fût plus redoutable. Et puis, il faut bien le dire, les émissaires de Garibaldi disaient à ceux qu'ils enrôlaient : « Vous tuerez, vous pillerez, vous vous enrichirez. » Les volontaires du Pape n'avaient, eux, à attendre que des privations et des sacrifices. J'ai été témoin d'un de ses engagements : « Venez, disait Henry de Cathelineau à Félix de Montravel, je vous promets beaucoup de peines, quarante centimes par jour et la probabilité d'être tué dans trois mois. » Et le jeune de Montravel acceptait, et il ne mettait d'autres conditions à son engagement que celle de prendre part au premier combat, où il devait tomber glorieusement.

étions encore cinq qui n'étions pas blessés ; La Vieuville et moi étions de ce nombre...

» A. DE COUÉSSIN. »

« Foligno, 25 septembre.

» Ma chère maman ,

» Nous avons été battus , malgré une résistance de cinq heures où notre bataillon a été décimé. On peut dire bienheureux ceux qui ont échappé à la mort : c'est un prodige ! Chacun de nous a fait son devoir en brave et généreux soldat. Nous avons attaqué une position formidable défendue par 18,000 Piémontais, et nous étions 6,000 hommes à peine.

» Nous avons d'abord eu l'avantage à force de perte et de dévouement ; puis les chasseurs italiens, dits Papalins, ont tourné le dos à l'ennemi et nous ont adressé leur feu par derrière. De plus, l'artillerie, presque entièrement italienne, a refusé de tirer et a pris sa course à toute bride aux premiers coup de feu. Sur deux batteries dont elle se composait, trois pièces seules, dont deux commandées par un lieutenant d'artillerie, M. D'Audier, nous ont secondés vigoureusement ; puis, à très peu d'instant de là, les trois pièces sont restées désemparées de leurs canonniers, et

le lieutenant, seul à une pièce, s'est vu forcé de la charger et de tirer lui-même plusieurs fois de suite.

» Sur deux régiments suisses qui faisaient partie de la colonne, trois ou quatre compagnies seules ont fait feu, et le reste a tourné casaque. Sur un bataillon de carabiniers, des compagnies entières ont également refusé de marcher. Au premier coup de canon, les deux escadrons de dragons qui formaient la cavalerie ont fait demi tour et ont décampé à toute bride ; l'escadron de chevaux-légers les a suivis. Les quarante guides sont seuls restés en ligne pendant toute l'action, sous un feu effroyable de canons rayés dont les projectiles rasaient à chaque instant la tête et les flancs de leurs chevaux ; ils y sont demeurés sans broncher et ont été admirables.

» Revenons à notre infanterie : lorsque le commandant a vu notre bataillon décimé et réduit presque à l'impuissance, il a commandé la retraite, toujours bien entendu sous un feu de mousqueterie tel que tous nos vieux soldats disaient en avoir rarement vu de semblable. Les Autrichiens sont arrivés, mais lentement et un peu trop tard ; ils ont soutenu le feu pendant une heure encore, et devant le nombre, il a fallu

de nouveau se retirer. Je suis resté avec eux jusqu'à la fin, bien que notre bataillon eût déjà repris la route de Lorette, et j'ai eu l'honneur d'être embrassé sous le feu ennemi et devant tout le bataillon autrichien par leur commandant, vieux et brave soldat. Je ne vous dit pas ceci pour me vanter, ma chère maman ; seulement vous serez bien aise de savoir que j'ai figuré honorablement dans les rangs de nos braves tirailleurs franco-belges. A la suite de cette bataille désastreuse, nous nous sommes retirés sur Lorette, et nous avons pu là suivre les mouvements de l'armée piémontaise, qui de tous côtés s'est mise en marche pour investir Lorette.

» Dans la journée, une nouvelle division a débarqué à Porto-Recanati, à cinq milles de Lorette, et le lendemain l'effectif de cette armée s'est trouvé porté à 60,000 hommes, pour réduire une place ouverte défendue par 5,000 hommes tout au plus. De notre colonne, sur 6,000 que nous étions le matin, 4,000 refusaient de se défendre et menaçaient de tirer sur ceux qui prétendaient les contraindre à la résistance.

» Ce n'est que le lendemain, à deux heures de l'après-midi, que nous avons songé à capituler en face de toutes les défections dont je vous ai déjà

parlé. Nous avons obtenu de n'être pas prisonniers et d'avoir les honneurs de la guerre, c'est-à-dire que nous avons défilé devant l'armée piémontaise qui nous a *présenté les armes*, puis nous avons formé les faisceaux, et nous nous sommes trouvés, sans armes, à leur discrétion. Depuis ce moment, nous sommes en marche, sous escorte piémontaise, pour nous rendre à Livourne et nous embarquer pour la France.

» J'espère vous embrasser sous peu de jours, mais croyez bien que si j'ai l'honneur de vous revoir sain et sauf, ce n'a pas été faute d'avoir fait mon devoir ni d'avoir bravement vu le feu. J'y allais avec confiance, j'étais bien préparé; de plus, le Pape nous avait expédié préalablement une bulle accordant une indulgence plénière à l'article de la mort pour ceux qui, avant de rendre le dernier soupir, même n'étant pas confessés, prononceraient de cœur les noms de Jésus, Marie, Joseph.

» J. DE VILLEBRUNE. »

« Osimo, 21 septembre.

» Les Bretons ont noblement payé leur tribut. De Couëssin, de la Vieuville (de Rennes) sont prisonniers; je ne les crois pas blessés. Le Camus,

de Gimgamp, n'a rien; Lanascol a trois balles dans la même jambe, mais j'espère qu'il s'en tirera sans amputation; Jolys (de Rennes), sergent dans ma compagnie, a quatre balles et pas une blessure grave. Querré (de Plouvern) a une balle dans la cuisse; je ne crois pas qu'il y ait de danger. Quant à Rohou, tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas venu aux ambulances piémontaises. De Chalus a deux balles dans les jambes. Mon ami Cavailhès, qui portait le fanon, a deux coups de baïonnette dans la poitrine, il en reviendra probablement; Goësbriand m'a remplacé quand je suis tombé, et trois minutes après une balle le frappait au front, mais grâce à sa tête bretonne il en sera quitte pour une magnifique balafre.

» Pour moi, je ne le serai pas sitôt. La balle m'a frappé à la poitrine, et est sortie par le côté droit; ma blessure est très-grave, mais aujourd'hui, me trouvant beaucoup mieux, je crois pouvoir en réchapper. Du reste, en allant au combat, je demandais à Dieu de faire mon devoir et de bien mourir. Depuis ma blessure, je ne crains pas plus la mort que le 18 je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurais peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour

gagner le ciel. Si je meurs ici, j'espère mourir gaîment. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi des éclats de rire. On me retire l'encre et la plume. Adieu et, j'espère, au revoir.

» Si la volonté de Dieu était de me rappeler à lui, ma dernière pensée serait pour vous.

» P. DE PARCEVAUX. »

« Castelfidardo, 20 septembre.

» Ma bonne mère,

» Je m'empresse de vous donner de mes nouvelles, car vous saurez probablement sans tarder le combat passablement acharné que nous avons livré près de Lorette. Je n'ai pas le droit de vous en donner des détails, parce que je suis prisonnier. Ma blessure à la tête n'est presque rien. La balle m'a entamé un peu le front, mais l'os n'a presque pas souffert, et dans quinze jours j'espère être parfaitement guéri.

» Paul de Parcevaux a reçu une balle dans le ventre ; on l'a retirée depuis deux jours ; il va beaucoup mieux. Dans ce moment, il dort très-bien. Nous sommes traités avec tous les égards possibles, et MM. les officiers viennent à chaque instant nous demander de nos nouvelles et nous



apporter des cigares. Le jeune de Moncuit, l'un de nos compatriotes, a reçu une balle dans le bras ; ce sera peu de chose, je crois. Le jeune Tresvaux, qui s'est battu comme un lion, se porte bien et se trouve prisonnier. Je ne puis vous donner des nouvelles des autres que vous connaissez, ne les ayant pas vus depuis que j'ai été blessé.

» GOESBRIAND. »

« Ma chère mère,

» Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas bonnes, cependant ne vous inquiétez pas. Athanase a reçu deux blessures, qui heureusement sont très-légères. Pour moi, je n'ai rien du tout, et c'est bien une protection de Dieu et de la sainte Vierge, car il est étonnant que nous en soyons revenus. Je crois que nous recommencerons bientôt. Du reste, je suis prêt à mourir, de sorte que je ne crains pas ; ainsi ne vous inquiétez pas trop.

» Nous sommes à Lorette : je prie Notre-Dame de nous protéger. Je crois que c'est à elle que nous devons d'être en vie. »

» ALAIN DE CHARETTE. »

« Mon cher papa ,

» Il n'y a que ma main qui me refuse le service pour quelques jours ; voilà pourquoi je prie un de mes amis de me prêter la sienne. Nous avons rencontré l'ennemi sous Lorette, nous l'avons attaqué sans connaître sa position et son chiffre, et, après une lutte acharnée, nous avons dû céder au nombre ! Notre brave bataillon a attaqué et résisté vigoureusement. Rendons grâce à Dieu, mon cher papa, et ne murmurons pas. Je suis encore des plus heureux. Je supporte bien ma blessure (la main traversée par une balle), qui m'a fait tomber au pouvoir de l'ennemi ; conduits d'abord à Castelfidardo, nous sommes depuis hier au soir, 19, à Osimo, où nous sommes bien.

» La bataille a eu lieu le 18, à huit heures du matin. A une heure tout était fini. Nos ennemis même ont loué notre attaque et notre défense, et ils ajoutent qu'ils ont payé cher la victoire. Nous leur aurions tué 500 hommes.

» Rassurez maman, mon cher papa, et recevez tous les deux l'assurance de mes sentiments les plus tendres et les plus respectueux.

» Votre fils ,

« THIBAUT DE ROHAN CHABOT. »

« Osimo, le 20 septembre 1860. »

*A Monsieur le comte de Rohan Chabot, à La Forest-sur-Sèvre.*

« Monsieur le comte ,

» J'ai prêté à une main faible une tête bien faible (1) ; mais je saurai encore trouver des forces pour vous dire : Soyez fier de votre fils ! son courage du champ de bataille se continue ici, et il a subi hier, sans un murmure et une plainte, l'extraction de sa balle, qu'il sera bien heureux de vous offrir. Sa blessure n'est qu'honorable et n'offre pas le moindre danger. Que madame sa mère se rassure ; j'étais déjà l'ami de votre fils, et il a toujours été auprès de moi, je resterai toujours auprès de lui ; du reste, nous sommes bien ici, et nous sommes tous dévoués les uns aux autres.

» Je suis de tout cœur à votre jeune héros ; monsieur le comte, permettez-moi de me dire :

» A vous avec respect,

» FRÉDÉRIC DE SAINT-SERNIN.

» Hôpital d'Osimo. »

(1) Celui qui écrivait avec tant de zèle et de dévouement avait reçu une balle à la tête, et s'était distingué parmi les plus braves.

« Jesi, le 20 septembre 1860.

» Très-chers parents,

» Il y a deux jours, au pied du sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette, nous avons rencontré une armée piémontaise formant un effectif de 45 à 50 mille hommes. A la première vue, les commandements ont été promptement faits, et déjà nous avons traversé une rivière pour commencer la fusillade sur l'autre rive... Notre colonne était d'environ 6 à 7 mille hommes ; le choc fut terrible. Les régiments italiens nous trahissent et les régiments étrangers, formés en grande partie de Suisses, furent consternés et restèrent l'arme au bras.

» Notre noble et incomparable bataillon, aidé pendant quelques temps d'un bataillon de carabiniers suisses, osa seul, seul se montrer en face d'une armée si formidable. Pendant près de cinq heures, nous préférâmes nous faire écharper et écraser que de renoncer à la lutte et à notre drapeau... Nous ne cédâmes qu'aux flammes, au canon et à la mitraille. L'ennemi nous a mis 500 hommes hors de combat. Je ne vous parle pas des pertes des Piémontais, vous devinez pourquoi.

» Presque tous nos braves et héroïques petits

compagnons sont morts ou blessés. Les quelques autres épargnés par les millions de projectiles, sont captifs du Piémont. Je suis du nombre. Nous sommes actuellement en route pour Alexandrie.

» Je m'arrête ici, car ma nature se révoltant pourrait m'inspirer des expressions compromettantes... Tout est perdu fors l'honneur.

» Mes chers parents, nous nous sommes bravement et noblement conduits. Nous avons proposé notre vie... Dieu n'a pas voulu tout accepter. En attendant, nous continuons le sacrifice ; et si l'on nous crache au visage, nous penserons à notre DIVIN MAÎTRE... De plus, nous avons l'espoir d'embrasser nos familles au bout d'un certain temps. Ne m'écrivez pas, peut-être bientôt je serai au milieu de vous.

» Priez Dieu pour moi. Je ne vous oublie pas. Faites part de ma lettre à mes amis et connaissances. Je vous embrasse tous et je pense à vous dans mon esclavage.

» PAUL SAUCET. »

« Ricanati, septembre.

. . . . .

» Nous allons nous revoir, je l'espère, mon cher ami ; mais j'ai le cœur bien triste. Nous

avons été écrasés ; notre armée est détruite, et si je t'écris aujourd'hui, c'est par miracle. Mes pauvres guides et moi sommes restés trois quarts d'heure sous le feu de six pièces d'artillerie qui mitraillaient tout autour de nous. De Montmarin, de France et de Pas sont tombés à mes côtés. Les Franco-Belges, auprès desquels nous étions le jour de la bataille, n'existent plus que de nom. Ils ont été à peu près tous tués ou blessés. L'ennemi nous rend pleine justice ; cependant n'étant que sept mille contre trente-cinq mille, nous devions succomber.

» Nous sommes tous ici, attendant de pouvoir rentrer dans nos foyers . . . . .  
 . . . . . Je puis le dire sans orgueil, les Franco-Belges et les guides se sont conduits, dans cette affaire, en braves Français. Les Allemands ont aussi fait leur devoir jusqu'au bout, et cependant nous allons tous reparaître en vaincus, après avoir bien défendu l'honneur national. »

« Ma chère tante,

» Vous avez appris sans doute le résultat de la bataille que nous avons livrée l'autre jour, 18 septembre, près de la ville de Lorette. Après avoir chargé bravement et emporté à deux reprises une

maison dans laquelle se trouvait embusqué l'ennemi, j'ai reçu un coup de feu qui m'a cassé la cuisse droite et logé deux balles dans les chairs. On m'assure que j'en reviendrai, mais ce sera bien long; heureux donc si j'en suis quitte pour boîter! nous jouerons plus souvent au trictrac ensemble. Excusez mon griffonnage et la brièveté de ma lettre, embrassez tous ceux que j'aime, et soyez assurée, ma chère tante, de l'affection que vous porte votre neveu.

» P. DE CHALUS.

» Je suis aussi bien que ma position peut le permettre, ainsi ne vous tourmentez pas. — Écrivez-moi, s'il vous plaît, à l'hôpital de la ville d'Osimo.

» Tous ceux de mon bataillon qui n'ont pas été tués ou blessés, ont été fait prisonniers. Le général de Pimodan a succombé le lendemain de la bataille, à sept heures.

» Osimo, 23 septembre 1860. »

La lettre suivante, écrite par un volontaire, contient les détails suivants sur l'affaire de Pérouse :

« Les troupes de Lamoricière, dussent-elles succomber jusqu'au dernier homme, conserve-

ront, aux jours de l'histoire, l'honneur de n'avoir point désespéré et d'avoir sacrifié un sang généreux par excellence à une cause juste, s'il en fût jamais, et de n'avoir cédé que devant le nombre ; ils étaient 1,600 hommes à Pérouse, 25,000 piémontais les y ont attaqués ; le combat a été acharné. Eugène de Maistre — que l'on a dit à tort avoir été tué ce jour-là — écrit à son père que Lamoricière l'avait nommé adjudant commandant de place à Pérouse. Voilà cinq ou six ans qu'il sert dans l'armée pontificale, où il est capitaine. Il a été chargé de la défense d'un fort qui s'est trouvé le plus exposé de la ville au feu des Piémontais ; il avait avec lui 150 italiens, 150 allemands et 150 irlandais : ils ont résisté sept heures et ont fait une capitulation fort honorable dans ces circonstances, gardant leurs armes et devant être conduits à la frontière des États sardes, d'où ils pourront regagner leurs foyers. Rien de mieux, ils ont cédé devant le nombre : ils étaient un contre douze ; deux heures après on les a jetés en prison dans les casemates, puis envoyés à Livourne, après leur avoir enlevé argent, effets de prix, s'ils en avaient, etc. A Livourne, fourrés dans les cachots d'où l'on promet de les embarquer pour Gênes ; et pendant ce temps, non-seulement les popula-



tions, mais les soldats piémontais et leurs officiers — les preux du roi galantuomo — les accablent d'injures, de brutalités et de coups. Voilà comment les régénérateurs entendent l'honneur militaire, et traitent un ennemi vaincu, à qui le sort des armes a été contraire !... »

« Mon cher ami,

» Nous sommes arrivés quarante de Terni à Rome, après nous être battus pendant trois jours de suite comme des lions... Nous étions douze mille contre 50,000 Piémontais, c'était une vraie boucherie ; sur 400 hommes de notre bataillon, la moitié est hors de combat.

» On dit que mon cousin Athanase de Charette est blessé ; nous l'avons quitté pour aller sur la frontière napolitaine. Depuis vingt-un jours, je n'ai eu pour lit que la terre ; malgré cela, je me porte bien et suis plein de courage...

» *Vive Pie IX!*...

» Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que toute la famille.

» Ton cousin et ami,

» Lodoïs DE SAPINEAUD. »

« Le jour de la bataille, nous avons combattu

côte à côte avec Léopold, désirant tous les deux pouvoir être aussi réunis dans le séjour des bienheureux. Il paraît qu'il était plus digne que moi du martyre, que sa vie entière de complaisance et de charité pour ses camarades lui avait si bien mérité; il y a obtenu cette grâce que je n'ai pu avoir. Je l'ai vu tomber près de moi, frappé d'une balle à la tête; je l'ai relevé, mais il était déjà avec les anges. J'ai embrassé pour la dernière fois son pauvre corps tout sanglant, et j'ai été obligé de le laisser pour continuer à me battre. »

» N. DU BOURG. »

« Madame,

» Je viens remplir près de vous un devoir que la qualité d'ami et de frère d'armes m'impose. Ce devoir me serait pénible, si je n'avais à m'adresser à des parents chrétiens et catholiques; car je viens remuer une plaie saignante encore; je viens vous parler de votre Alfège, que la mort est venue visiter sur le champ d'honneur, combattant pour la plus noble des causes, offrant à Dieu son sang pour soutenir les droits de notre père commun.

» Après avoir versé quelques larmes sur ce fils que vous deviez tant aimer, après avoir payé le

tribut que la nature réclame toujours si impérieusement, moi qui ai couru les mêmes dangers pour la même cause, moi, son ami, je viens vous dire : Parents chrétiens, consolez-vous, car vous avez un martyr dans le Ciel. Il est heureux maintenant, bien heureux. Il jouit de ce bonheur que nous devons tous envier et que par ses prières il nous aidera à acquérir. Il n'a fait que nous précéder de quelques heures dans cette éternité qui devient, un peu plus tôt, un peu plus tard, le terme de notre vie d'exil.

» Oh ! je l'ai bien envié ce bonheur que Dieu ne m'a pas jugé digne de goûter encore ! Je n'ai fait que perdre quelques gouttes du sang que je brûle de répandre tout entier pour la gloire de Dieu et de la sainte Eglise représentée par le successeur de Pierre, qu'on veut dépouiller indignement de sa divine royauté.

» J'ai cru devoir vous adresser ces quelques lignes : je sentais le besoin de vous dire combien il avait été beau sur le champ de bataille. Toujours au premier rang, il animait par son ardente intrépidité ceux qui l'entouraient. L'ennemi avait été repoussé deux fois au-delà de la petite maison qui a continué à être le centre des opérations. C'est en faisant la troisième charge à

la baïonnette, c'est-à-dire au plus fort de l'action, qu'il reçut la balle, un peu au-dessous de la poitrine. Ses souffrances ne furent pas longues : il n'eut que le temps de me faire connaître sa dernière pensée, qui fut toute pour Dieu et sa famille.

« Au revoir, ami, me dit-il en me serrant la main. Dis à mes parents que je meurs en bon chrétien, que j'offre ma mort à Dieu pour le triomphe de la vérité sur la terre. »

» Et son âme s'envola chercher la récompense qu'il méritait.

» Veuillez, parents d'un ami que j'ai beaucoup aimé, recevoir l'hommage de mon respectueux dévouement. Je prie pour vous : en retour, une petite prière pour moi, afin que je puisse bientôt aller me remettre sous la bannière du Saint-Père.

» Adolphe B... »

« Rome, 3 novembre.

» Chers Parents,

» Je vous envoie un petit bonjour par un des nôtres qui part immédiatement. Je me porte bien, je suis entièrement rétabli, animé toujours

d'un zèle de plus en plus ardent pour la cause que je défends. Je croyais que l'on n'avait plus besoin de nous ; je me trompais. On se prépare activement à prendre une revanche éclatante. Les choses semblent s'embrouiller de plus en plus. Nous resterons donc à Rome pour entourer le Saint-Père, et lui faire un rempart de nos corps.

» Vous comprenez, mes chers parents, que ma place est à côté de mes camarades, sur les marches du Vatican, où nous mourrons tous, si Dieu le veut. Ne vous lassez de prier pour nous, et surtout pour notre Père commun.

» Adieu mes chers parents, je vous embrasse de tout cœur, ainsi que mes frères et sœurs. *Je ne puis vous en dire davantage.*

» Je me recommande toujours à vos bonnes prières. Que Dieu sauve le Saint-Père. Pour nous, tous nous mourrons sur les marches du Vatican, et les brigands passeront sur notre corps avant d'arriver à lui. Adieu.

» Dominique BONNEFOY. »

Les parents de Monsieur Bonnefoy avaient reçu de leur fils, quelques jours avant la bataille de Castelfidardo, la lettre suivante :

« Rome, 16 août 1860.

» Grâce à Dieu, je me porte bien, quoique nous ayons eu ces jours-ci une rude besogne. En face de l'ennemi, et nous attendant, par conséquent, tous les jours à faire le coup de feu, nous sommes, je vous l'assure, tous très-contents, très-heureux et surtout très-gais. C'est tout naturel; car enfin, il ne nous arrivera que ce que Dieu voudra. Elisa me recommande de m'approcher des sacrements, je l'en remercie; mais je lui dirai que pour nous, pauvres soldats, venus pour défendre l'Eglise, notre sainte mère, aujourd'hui bien portants, demain peut-être étendus sans vie sur le champ de bataille, il faudrait que nous fussions bien fous ou bien ennemis de nous mêmes, pour nous priver d'un si grand bonheur. Aussi, nous ne savons plus ce que c'est que d'offenser Dieu, nous causons simplement avec notre confesseur qui nous donne l'absolution, et nous envoie de là au festin des anges. Nous espérons que Dieu nous fera la grâce de mourir sur le champ de bataille; aussi, quand nous pensons au bonheur que nous aurions d'être auprès de lui, nous nous mettons, comme des enfants, à nous disputer les premières places. C'est moi, dit l'un, qui dois mourir le premier.

— Non, dit un autre, c'est moi, puisque je suis plus ancien. — Laissez-moi donc passer le premier, reprend un troisième, je suis faible et simple soldat et vous pouvez rendre plus de services que moi. — Mais non, ajoute un autre, ne suis-je pas le plus inutile, laissez-moi donc donner ma vie pour la plus belle des causes. Et la dispute continue ainsi sur mille tons différents. Un jour, au plus fort de notre discussion, M. de Guinaumont, notre commandant, vint à nous, nous imposa silence et nous dit : « Messieurs, plus de disputes, nous mourrons tous ensemble. »

L'histoire de l'Église aura bien peu de pages plus émouvantes et plus belles que celles où seront racontés les événements que ces dernières années ont vu s'accomplir. Quelle lutte mémorable que celle où le droit, la justice, la vérité, ont eu à soutenir dans leur représentant le plus auguste ? Il s'est formé la coalition d'impiété la plus formidable qu'on ait, peut-être, vue depuis les origines du Christianisme. Les rois lui ont prêté leurs soldats et leurs trésors, la politique des cours l'a servi et protégée de ses faux principes, inventés exprès pour elle, et une nuée de sophistes a mis à son service tout un arsenal d'insinua-

tions perfides et de calomnies démodées mais savamment rajeunies. Il n'a pas tenu aux pervers que la nuit du mal ne devînt profonde et que l'humanité privée de la lumière et ayant perdu sa voie, ne fût s'abîmer dans la barbarie de la force brutale. C'est à propos qu'une poignée de héros ont fait de leurs poitrines un rempart vivant pour la justice et répandu leur sang en protestation contre l'iniquité.

Heureuses les causes qui ont de tels défenseurs ! Succombant devant la force, elles restent debout devant l'opinion et dans la conscience des peuples. Champs de Lorrette, collines de Castelfidardo ! votre nom passera à la postérité, illustré par les martyrs de la nouvelle légion Thébaine, et le sang dont vous êtes abreuvés sera le germe fécond des triomphes que l'avenir réserve à l'Église et à la Papauté.

## CHAPITRE XII.

Faits surnaturels : Prédiction. — Guérison de la princesse Odescalchi, d'une religieuse, d'un anglais, d'un italien, d'une sœur de Digne. — Conversion d'un garibaldien.

La vie de Pie IX est pleine de faits surprenants



qui attestent de la part de Dieu une prédilection particulière pour son saint Pontife. Je ne sais ce qu'une froide critique pensera de la plupart, mais, ce qu'il y a de certain dès à présent, c'est que toutes les âmes pieuses les liront avec le plus grand plaisir pour l'édification de leur âme.

Il n'entre pas dans nos vues de les rapporter tous, nous choisirons les principaux, ceux dont l'authenticité est hors de doute.

M. l'abbé Ricard raconte dans la notice qu'il a publiée de la vie d'Anna-Maria Taïgi, une prophétie que fit cette sainte religieuse de l'ordre de la Trinité touchant le futur Pape qui, après Grégoire XVI, devait gouverner l'Eglise et recueillir tant de gloire dans tant de malheur.

« Elle fit connaître au prêtre dont l'auteur de sa vie tient ce récit ce que les impies devaient opérer à Rome, comme par malheur nous l'avons vu se réaliser. Elle lui indiqua alors ce que devait souffrir le conducteur de la barque de Pierre. Elle annonça que le futur Pontife était en ce temps un simple prêtre, alors hors de l'Etat, dans des contrées fort lointaines.

» Anna-Maria décrivit le futur Pontife. Elle dit qu'il serait élu d'une manière extraordinaire, qu'il ferait des réformes, et que, si les hommes

en étaient reconnaissants, le Seigneur les comble-  
rait de bénédictions.

» Elle dit que ce Pontife, choisi suivant le cœur de Dieu, serait assisté par lui de lumières toutes spéciales, que son nom serait divulgué dans tout le monde et applaudi par les peuples. « Elle dit qu'il était le Pontife saint destiné à soutenir la tempête déchaînée contre la barque de Saint Pierre ; que le bras de Dieu le soutiendrait et le défendrait contre les impies, qui seraient humiliés et confondus. A la fin, il aura *le don des miracles*. Enfin, ajouta-t-elle, après de douloureuses vicissitudes, l'Eglise obtiendra un si éclatant triomphe, que les peuples en seront dans la stupéfaction. »

Ce don des miracles prédit par la Sainte Religieuse s'est révélé bien des fois dans la vie de Pie IX.

Dieu s'est plu, dans beaucoup de circonstances, à récompenser la foi profonde et l'amour ardent de son représentant sur la terre en accordant à son intercession des faveurs signalées.

La guérison de la Princesse Sophie Odescalchi nous en fournit un bel exemple.

Polonaise d'origine, Italienne par son mariage, cette princesse souffrait depuis longtemps d'un

cancer dont aucun remède n'arrêtait les ravages. Doublement dévouée à Pie IX comme Roi et Pontife, elle affirmait son amour par le sacrifice à chaque occasion qui lui était offerte. Le denier de Saint Pierre n'avait pas de plus fervente zélatrice, elle était de tout point digne de la faveur dont nous laisserons le récit à une lettre écrite de Gratz. « Depuis huit ou dix mois, elle était alitée, en proie aux atroces douleurs du cancer. Depuis vingt-six jours, elle ne pouvait presque plus rien avaler. Ayant reçu l'Extrême-Onction, elle fut recommandée aux prières de Pie IX. Le Pape lui envoya sa bénédiction. Soudain la malade demande un peu de nourriture, se lève et va, au milieu d'une foule étonnée, rendre grâces à Dieu dans une église éloignée où l'on célébrait un tri-  
duo à son intention.

» Ensuite, avec son mari et ses deux fils, elle monte au Vatican pour témoigner au successeur de Pierre l'effusion de sa reconnaissance. Si la convalescence est toujours un bonheur, combien plus quand elle est une grâce miraculeuse ! Je n'essayerai pas de vous peindre les transports de joie du prince Livio Odescalchi et de ses enfants, ni l'étonnement du médecin ; mais je vous dirai que le Pape a, par cette guérison miraculeuse,

fait un grand nombre d'heureux, à commencer par les amis de la famille et les pauvres de Rome. Le prince a des amis à Vienne, ayant servi dans la diplomatie ; il a un frère et des neveux en Hongrie. La princesse, par sa mère, appartient à la famille des comtes Potocki, la plus nombreuse et l'une des plus illustres en Pologne et très connue à l'étranger ! C'est toute une tribu, un clan aristocratique.

» En présence de ces témoins innombrables, venir nier la guérison miraculeuse de la princesse Odescalchi, c'est s'exposer à la risée de l'Europe. Quand Dieu veut qu'un prodige soit incontestable, il sait bien s'y prendre. »

Le fait suivant a été publié dans son temps par un journal de Rome, et, comme il est rapporté par un témoin oculaire sans qu'il ait excité aucune réclamation, on peut le tenir pour certain.

En voici la communication, telle qu'elle fut transmise au journal.

« Gubbio, le 6 mai 1865.

» Monsieur l'Abbé,

» Permettez à votre très humble serviteur de vous communiquer le récit vraiment miraculeux qui vient de se passer dans notre localité. Peut-être

vous paraîtra-t-il digne de contribuer en quelque façon, à l'édification des pieux lecteurs de votre estimable journal.

» La sœur Marie-Célestine Mischianti fut admise en 1857, et à l'âge de vingt-neuf ans, comme religieuse professe dans notre monastère de Saint-Antoine de Padoue.

» A cette époque, elle fut atteinte d'une maladie jugée mortelle, qu'elle supporta avec la plus admirable patience. Mais Dieu, qui aime à éprouver, pour leur plus grand bien, la vertu de ses véritables serviteurs, ajouta à cette première affliction un mal plus grave encore.

» Il envoya à la sœur Marie-Célestine une terrible maladie de la moelle épinière.

» Il me serait impossible de décrire toutes les souffrances si aiguës, tous les évanouissements si nombreux, toutes les convulsions si douloureuses qui affligèrent la pieuse professe à partir de ce jour.

» Une maigreur extrême s'empara de tout le côté droit de son corps. A le voir, on eût dit un affreux squelette recouvert seulement de la peau.

» Pendant quatre années notre pauvre sœur fut incapable de remplir le moindre office; c'était avec la plus grande peine qu'elle pouvait, à l'aide

d'un bâton et d'une religieuse, se transporter d'un endroit à un autre.

» Toutefois, une épreuve plus pénible encore lui était réservée par le Seigneur.

» Marie-Célestine devint tout-à-coup incapable de se servir de ses membres et de faire le moindre pas.

» Elle se vit réduite à la triste nécessité de garder continuellement le lit, ou tout au plus de rester assise, dans l'immobilité la plus complète, sur une chaise, où une sœur la transportait sur ses bras. La plus grande joie qu'on pouvait lui causer, c'était de la porter quelquefois dehors.

» Mais voilà déjà plus d'un an écoulé depuis que l'infortunée sœur est condamnée à se voir privée même de ce léger adoucissement à ses maux

» Le moindre mouvement, la secousse la plus légère, lui causent des douleurs insupportables, des défaillances extrêmes et d'horribles convulsions.

» Cependant, durant le long cours de la maladie, on n'avait cessé de faire appel à toutes les ressources de la médecine ; mais tous les remèdes avaient été inutiles.

» Vint enfin le triste jour où les médecins les plus expérimentés crurent devoir faire à la ma-

lade le pénible aveu qu'il était inutile de la tourmenter davantage ; la médecine s'avouait incapable de la guérir.

» Après une année de cet abandon complet de tout traitement, un jour une bonne sœur engagea vivement notre malade à placer toute sa confiance dans les moyens surnaturels.

» Cette religieuse avait entendu parler souvent des guérisons obtenues par la bénédiction du Souverain Pontife Pie IX, et elle avait le bonheur d'avoir en sa possession un béret qui, ayant appartenu au Pape, avait été usé par lui.

» Elle exhorta vivement Marie-Célestine à faire un triduum de prières à Marie immaculée pour la conjurer de lui obtenir de Dieu sa guérison par les vertus et par les mérites du glorieux Pontife qui a défini le dogme de son immaculée conception, source aujourd'hui pour elle de si grands honneurs.

» Le conseil était bon, il fut suivi.

» Le deuxième jour d'avril, notre malade commença son triduum après en avoir obtenu l'approbation et le consentement de son confesseur.

» Le premier et le second jour, loin d'apporter une amélioration dans l'état de la fervante Marie-Célestine furent, au contraire, marqués par une

nouvelle aggravation de souffrances Dieu, je crois, voulait mettre sa foi à l'épreuve.

» Mais la malade, au lieu de perdre confiance et courage, pria avec plus d'ardeur encore la Vierge immaculée d'accueillir favorablement sa demande.

» Bien lui en prit; au troisième jour, elle se lève seule, sans secours aucun, du siège ou elle était assise, se met à marcher avec la plus grande facilité, à aller et venir dans sa cellule, sans ressentir la moindre douleur, la moindre fatigue. D'une maladie si ancienne et si désespérée, il ne restait plus à l'heureuse sœur qu'une espèce d'engourdissement et une légère faiblesse dans l'épine dorsale.

» Maric-Célestine, poussée par l'ardent désir de la gloire de Dieu et de Marie, et de la plus grande exaltation du Souverain Pontife, voulut obtenir sa guérison tout entière.

» Elle garda donc le plus grand silence sur la grâce signalée qu'elle venait de recevoir, et continua, les jours suivants, à prier avec plus de ferveur encore.

» Le huitième jour, c'était le dimanche des Rameaux, elle eut le bonheur de voir tous ses vœux accomplis. Dieu lui avait accordé sa gué-



raison complète, non seulement comme si elle n'eût jamais été malade, mais encore comme si elle eût été toujours remplie de la grande vigueur et de la plus grande force. Toujours en bonne et robuste santé, Marie-Célestine put apparaître, comme un vrai miracle, au milieu de la Communauté stupéfaite et criant au prodige, assister à tous les exercices communs, se livrer à toutes les œuvres domestiques à l'égal des autres sœurs. Trois jours après, elle avait ourdi toute seule quarante mètres de toile.

» Tous ses os se couvrirent bientôt d'une chair nouvelle, à l'exception de quelques-uns qui sont restés comme le témoignage destiné à attester une maladie aussi grave que celle endurée pendant sept années par Marie-Célestine.

» Celui qui voit aujourd'hui cette sœur jouir d'une santé si entière et si infatigable, croit difficilement qu'elle ait pu endurer de si cruelles et de si longues souffrances. »

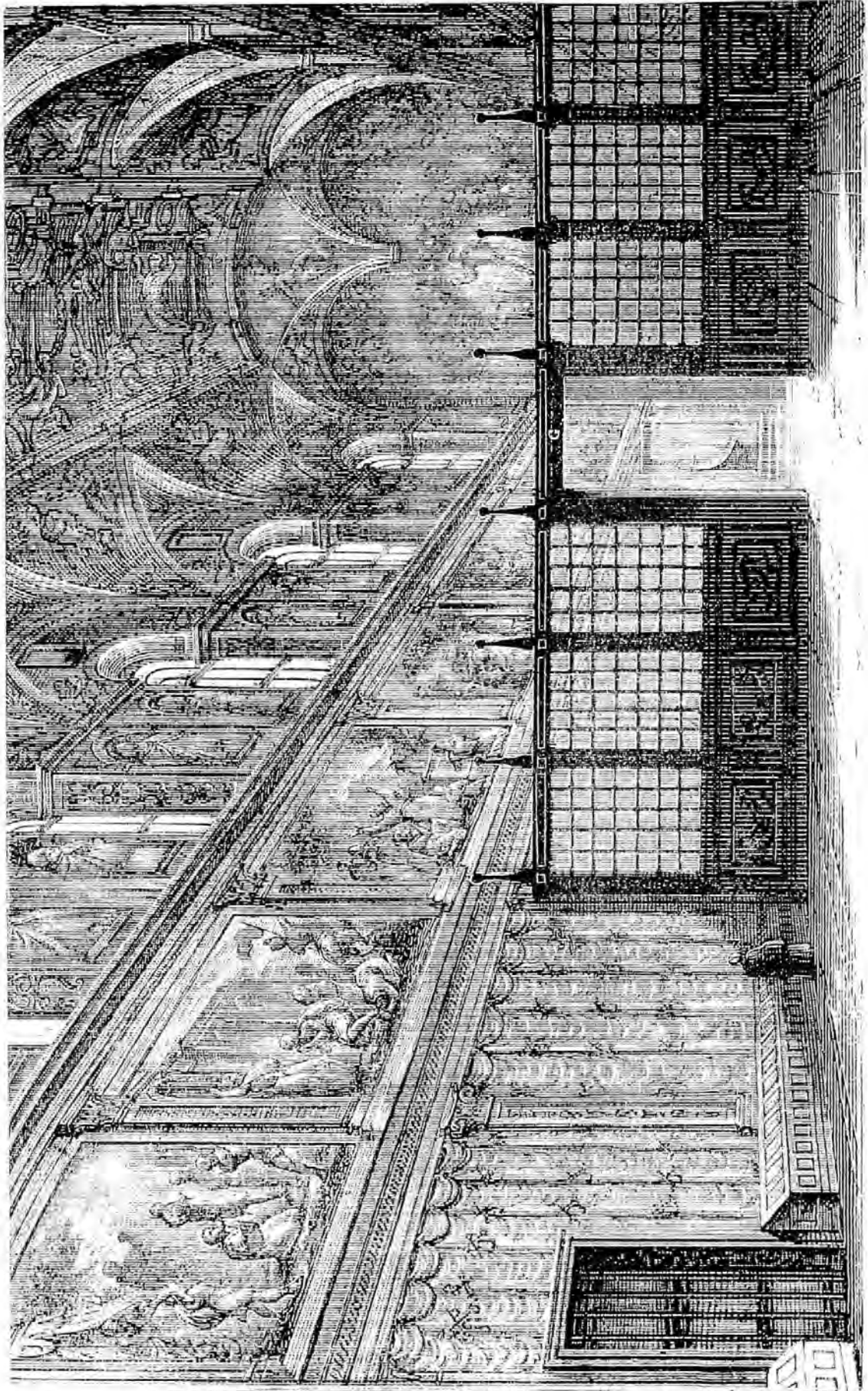
L'Angleterre, l'ancienne île des Saints, semble depuis plusieurs années se réveiller de son long sommeil dans les bras de l'erreur pour revenir à son ancienne foi. Le mouvement de retour vers le catholicisme s'y étend chaque jour davantage. Les conversions y deviennent de plus en plus

nombreuses et ceux qui ont eu le bonheur de retrouver la vérité professent à l'égard du Pape les sentiments les plus dévoués et les plus tendres de la piété filiale. Le fait suivant, arrivé à Londres, est raconté dans les termes suivants par M<sup>me</sup> de la Barre-Bordenham, dans une lettre envoyée à Rome au R. P. de Villefort.

« Je dois commencer ma lettre en vous faisant part d'une grâce insigne obtenue de Dieu par la faveur de notre bien-aimé Saint Père Pie IX.

» Dans les premiers jours de janvier, mon beau-père tomba malade, ou plutôt fut saisi d'un de ces affaiblissements dont à l'âge de quatre-vingts ans on ne se relève plus. Il fit sa confession générale, reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Au dire de deux médecins et de quatre prêtres, y compris notre évêque accouru dans cette occasion, le moribond touchait à sa fin. Il fit ses adieux au monde, et, dans la nuit du 19 janvier il fut si mal, que les médecins s'attendaient à chaque instant à le voir rendre le dernier soupir. Les extrémités dans son corps étaient déjà glacées par le froid de la mort.

» Le R. P. prieur des bénédictins suggérait à l'agonisant de touchantes oraisons jaculatoires, quand Charles, mon mari, s'est levé pour aller



CHAPELLE SIXTINE



chercher un portrait de Pie IX avec son autographe lithographié seulement et quelques gouttes d'eau de la prison Mamertine, qu'il avait souvent donné au malade durant la semaine de son soudain et par trop visible acheminement vers la tombe.

» En apportant le portrait du Saint Père, Charles s'écrie dans l'anti-chambre où nous étions tous réunis : J'ai une telle foi dans Pie IX, que si mon père, après s'être uni aux prières de ce saint Pontife, se lève et marche, je n'en serai nullement étonné. Un des médecins, entendant ces paroles, et quoique d'ailleurs très-bon catholique, me dit : « Je crois que l'inquiétude qu'éprouve » votre mari à cause du triste état de son père » bouleverse son esprit ; car il ne s'agit pas ici » d'une maladie ordinaire, mais de l'épuisement » de la vie causé par l'extrême vieillesse. »

» Eh bien ! c'est la foi qui a eu encore raison devant Dieu, en plein dix-neuvième siècle, justement appelé le siècle du matérialisme, si on ne devait pas le nommer le siècle de Pie IX.

» A peine Charles a-t-il mis le portrait du Pape sur la poitrine et sur les lèvres de son père, qui ne pouvait plus avaler même de l'eau, à peine a-t-il terminé à son intention un acte foi aux préroga-

tives du vicaire de Jésus-Christ, et en promettant de vivre et de mourir, s'il le faut, à son service, qu'aussitôt le moribond s'endormit d'un sommeil qui semblait être le dernier. Quelques heures après, à la grande surprise de tout le monde, excepté celle de Charles, il se réveille, demande à manger et dévore deux ailes de poulet, et comme il en réclamait une troisième, le domestique lui répondit : Monsieur, il n'y en a que deux dans la bête.

» Après avoir fait un bon repas, mon beau-père se leva et marcha sans difficulté.

» Le voilà donc rétabli parfaitement, malgré ses quatre-vingts ans, se portant beaucoup mieux qu'autrefois. Charles n'avait demandé pour son père qu'un peu de répit, afin qu'il pût se bien préparer à paraître devant Dieu, et voilà que Notre Seigneur, voulant manifester la Sainteté de son vicaire, lui a rendu la santé. »

La vie du Souverain Pontife a une foule de traits qui reportent involontairement l'esprit aux récits de l'Évangile touchant la vie de Notre Sauveur. Un jour, c'est une pauvre femme, mère de deux enfants dont elle est l'unique soutien, qui fend la foule et arrive haletante de fatigue et de douleur, aux pieds de Sa Sainteté

pour lui demander le rétablissement d'une santé depuis longtemps usée par la maladie et qui s'en retourna consolée, fortifiée, remplie d'espérance. Une autre fois, ce sont deux jeunes filles protestantes qui lui demandent, les larmes aux yeux, d'interposer sa parole pour obtenir de leur mère l'autorisation d'abjurer l'erreur. Et, cette parole tombant de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ est, en effet, toute puissante sur le cœur de la mère qui se hâte de souscrire au désir de ses enfants.

D'autres fois, enfin, sa bénédiction que le télégraphe porte au loin, émeut le Ciel et en fait descendre les faveurs les plus signalées, comme dans l'exemple suivant que nous citons textuellement.

« Jean Albanèse Arcuri fut, le 12 décembre, pris de vomissements de sang. La continuité de cette maladie le réduisit à l'extrémité, et tout espoir de guérison se trouva perdu. Au bout de trois jours, il demande les secours de la religion. Je lui donnai le pain de vie, qu'il reçut avec dévotion. Carmello, mon frère, qui est chanoine, se mit à lui lire les actes d'action de grâce. Quand il fut arrivé à la prière pour le Souverain Pontife, le malade l'interrompit, et, dans un élan de confiance, il s'adressa au Saint Père :

« Bienheureux Père, je me suis toujours souvenu de vous dans mes faibles prières. Vous avez obtenu de Dieu de nombreuses grâces pour les pauvres malades; obtenez-en une autre pour ma guérison. » Il voulut qu'on lui présentât un portrait du Pape, qu'il baisa plusieurs fois dévotement, et il demandait avec confiance à recevoir sa bénédiction. Sa famille, assise auprès de son lit, accueillit ce vœu, et on eut recours au télégraphique. Six heures après vint la réponse. « Le Saint-Père accorde volontiers sa bénédiction apostolique demandée au malade Jean Albanèse. — Cardinal Antonelli. » Pendant que le Pape envoyait sa bénédiction, les vomissements cessèrent et maintenant il est complètement remis.

» Radicena, 11 janvier 1866.

» François-Saverio-Albanèse

» CHAPELAIN. »

La relation suivante sera un fruit du crû pour nos lecteurs et à ce titre excitera un intérêt particulier. Depuis les malheurs de l'Eglise, à l'exemple de tous les couvents de la France, celui des Sœurs de la Doctrine Chrétienne de Digne a tenu à honneur de faire parvenir à Pie IX l'assurance de son dévouement absolu, son affection filiale.



La récompense ne s'est pas fait longtemps attendre comme on va le voir.

« Digne, le 12 août 1866.

» Mon révérend père ,

» Avant de vous envoyer la relation de la guérison merveilleuse qui a fait une si grande sensation dans notre ville , j'ai voulu prendre des informations bien sûres.

» Voici les renseignements très-authentiques que j'ai recueillis moi-même dans la communauté où la guérison a eu lieu :

» La sœur Alix S\*\*\* jeune novice des Sœurs de la Doctrine Chrétienne, était depuis six mois au pensionnat de la Sainte-Enfance, atteinte d'une maladie très-grave de la moelle épinière, que les médecins les plus habiles du pays regardaient comme mortelle. En vain avait-on employé pour la soulager toutes les ressources de l'art et les soins les plus affectueux de la charité chrétienne, rien n'améliorait son triste sort. Par suite de douleurs très-vives qu'éprouvait cette jeune malade, son pauvre corps était ployé en deux, de manière que sa tête touchait à ses genoux. Pour prendre quelque liquide afin de se soutenir, elle était obligée de se servir d'un chalumeau. De plus, cette infortunée avait un bras et une jambe telle-

ment paralysés qu'elle n'éprouvait aucune sensation quand on y enfonçait des épingles. Toutes les douleurs semblaient s'être donné rendez-vous dans ce corps si frêle, si chétif. Point de repos ni le jour ni la nuit, presque pas de nourriture; le peu de bouillon qu'elle prenait avec une peine extrême ne demeurait que quelques secondes dans son estomac entièrement délabré. Aussi tous les médecins étaient unanimes pour dire qu'elle était perdue sans ressource.

» Mais Dieu avait ses desseins, il n'avait permis à tant d'infirmités d'affliger sa fidèle servante que pour proclamer plus haut la sainteté du glorieux Pontife qui donne au monde, sur la chaire de Saint Pierre, l'exemple de toutes les vertus.

» Voici comment Dieu arriva à l'exécution de ses volontés : un jour, la mère supérieure visitant sa chère malade, afin de l'encourager au milieu de ses cruelles épreuves, eut cette sainte inspiration : Pie IX est un des Pontifes qui ont le plus glorifié la Mère de Jésus; en définissant comme dogme de foi l'immaculée Conception de Marie, il a eu l'insigne honneur d'attacher le plus beau fleuron au diadème de la reine du Ciel. Marie de son côté, doit tenir certainement à glorifier devant les hommes son fidèle serviteur.

» Vivement impressionnée par ces pensées, la digne supérieure adresse à la pauvre malade ces paroles : « Ma chère enfant, croyez-vous que » Marie est assez bonne et assez puissante pour » glorifier le Saint Père qui l'a tant exaltée ? Si » je vous donnais un morceau de la soutane de » Pie IX?... — Un morceau de la soutane de » Pie IX ! s'écria la malade avec transport. Oh ! » oui ! ma mère, donnez-le moi, donnez-le moi, » je vous en prie. »

» En possession de ce précieux objet, la jeune malade ne cessait de le baiser, elle l'estimait plus qu'un trésor ; le jour, la nuit, à chaque instant, elle le portait avec respect à ses lèvres, et souvent on l'entendait répéter avec une touchante confiance : Pie IX, oui, Pie IX sera mon salut. Son ange gardien lui révélera mes souffrances, et je recevrai la première la bénédiction apostolique qu'on lui a demandée pour notre congrégation.

» Ces paroles prophétiques, scrupuleusement recueillies, furent rapportées à l'évêché et on attendit leur accomplissement.

» A dater de ce jour, on commença une neuvaine à Marie immaculée en union aux prières de Pie IX. Le premier jour, la malade fut très-mal ; le lendemain elle était à toute extrémité. Les plus

habiles médecins de notre ville, réunis en consultation, furent unanimes pour déclarer qu'il n'y avait plus aucun espoir de la sauver, et qu'il fallait songer à un cercueil.

» Mais ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu. Quand la science eut dit son dernier mot, la prière n'en devint que plus fervente et plus remplie de confiance. La malade se contentait de répéter avec un sourire céleste : Le moment n'est pas encore venu, mais ne craignez rien, le Saint Père, j'en suis sûre, me guérira.

» Effectivement, le quatrième jour de la neuvaine, la foi vive de la jeune novice recevait sa récompense : elle était guérie, complètement guérie. C'était pendant la nuit, tout le monde reposait dans le couvent; la malade seule ne dormait point, toujours elle tenait sur ses lèvres le fragment de la soutane du Pape. Tout à coup elle sent ses membres paralysés devenus souples et déliés comme s'ils n'avaient jamais été malades. Plaine de joie et de reconnaissance, elle s'écria : « Béni soit Dieu ! je suis guérie ! je suis guérie ! » Et sans hésiter elle saute en bas de son lit pour s'habiller. La sœur chargée de la servir, éveillée en sursaut, crut d'abord qu'elle rêvait; mais ce n'était point une illusion, le miracle était écla-

tant : ce qu'elle voyait n'était point un fantôme, mais bien l'heureuse novice parfaitement guérie. Elle ne voulut pas attendre au matin pour informer sa bonne supérieure de la faveur qu'elle avait reçue. Ce fut pour la maîtresse des novices une surprise et une joie impossibles à décrire.

» La sœur Alix désirait passer la nuit en actions de grâces au pied de l'autel ; mais la supérieure ne voulut pas le lui permettre. « Allez » vous reposer, lui dit-elle, et tâchez de dormir. » Dormir après un tel prodige, ce n'était pas facile ; cependant elle obéit et tâcha de tenir les yeux fermés pendant la nuit. Mais à peine cinq heures du matin eurent-elles sonné, qu'elle s'empresse de se lever pour se rendre à l'oraison avec toute la communauté. Qui pourrait dire la joie et l'étonnement de ses compagnes en la voyant tantôt debout, tantôt à genoux, parfaitement guérie, sans aucune trace des graves infirmités qui, la veille encore, en faisaient comme un cadavre inerte ? Son corps avait repris sa première forme ; elle chantait d'une voix sonore et vibrante comme si elle n'avait jamais été malade ; sa figure fraîche et vermeille dénotait un état parfait de santé. « Jamais, me dit-elle, je n'avais senti en moi le » bien-être que j'éprouve. »

» Depuis sa guérison, sans aucune convalescence, elle suit en tout et partout les exercices de la communauté.

» Le médecin qui la soignait ne pouvait pas en croire à ses yeux en la voyant dans un tel état de santé, et plusieurs fois il lui a dit : « Ce ne sont pas mes remèdes qui vous ont guéri, ma sœur ; il y a une autre cause. »

» Mgr. l'évêque de Digne m'a prié de vous faire remarquer, mon révérend père, que c'est le quatrième jour de la neuvaine, le jour même où Pie IX envoyait sa bénédiction à ces bonnes religieuses, que la pauvre malade a été guérie.

» Dieu a donc voulu glorifier encore une fois le Pontife qui occupe la chaire de Saint Pierre, et qui a rendu tant d'hommages à Marie.

» Cette guérison miraculeuse a fait la plus vive sensation dans notre ville ; nous avons vu des hommes peu suspects de bigotisme pleurer à la vue de ce prodige.

» Agréez, etc.

» MOULIN S. N.,

» Directeur au petit séminaire. »

Ces pages s'allongeraient indéfiniment si nous voulions rapporter tout ce qui serait dégagé de surnaturel à travers les événements de ces der-

nières années dans la vie du grand Pape qui gouverne l'Eglise. — Nous devons nous imposer une mesure, et terminer ce chapitre par un fait récent extrait du journal l'*Univers*. — Dieu est admirable dans ses saints : *Deus mirabilis in sanctis suis*. Il se plaît à semer sous leurs pas les plus éclatantes merveilles pour apprendre aux hommes que les luttes d'ici-bas souffertes pour le droit et la justice ont leur retentissement dans le Ciel, — alors même qu'il y semble indifférent, et n'y intervient qu'à son heure, souvent la dernière.

Après le combat de Montana, on se hâta de recueillir les morts et les blessés qui étaient restés sur le champ de bataille, afin d'enterrer les uns et de secourir les autres. On se figure sans peine quel dut être l'encombrement de tous les hôpitaux de Rome. Amis et ennemis du Saint-Père, tous étaient l'objet des soins les plus dévoués et les plus tendres ; et toutes les classes de la société, hommes et femmes, religieux et laïques, rivalisaient d'ardeur au chevet des malades. Pie IX, que la générosité du cœur conduit partout où il y a des douleurs à soulager, se hâta de visiter les blessés, aussi bien les Garibaldiens que ceux de sa fidèle et héroïque armée. Combien de ces pauvres victimes de l'entraînement des partis furent

touchés de sa grâce et de sa bonté ! Combien ouvrirent leur âme au repentir à la vue de tant de mansuétude et de pardon ! Cependant, il y en eut parmi le nombre que la vue du Saint-Père rendit plus exaspérés et plus coupables. Un Garibaldien, à son approche, détourna la tête et refusa constamment le ministère d'un prêtre. Son impiété obstinée remplit de douleur le cœur d'une noble femme de la religieuse Belgique, accourue là de son propre pays pour exercer son zèle dans le soin des blessés. Vaines furent ses remontrances maternelles et douces. Cependant, l'état du Garibaldien grièvement blessé allait en empirant et faisait prévoir une issue fatale. Une inspiration lui vient, c'est d'aller trouver le Pape, de lui exposer la situation du malade et de lui demander une fervente prière avant qu'il meure. Après l'avoir écoutée : Oui, prions, dit le Saint-Père ; et se recueillant aussitôt, il adresse au Ciel une fervente prière dont l'effet ne se fit pas longtemps attendre. A son retour à l'hôpital M<sup>me</sup> de Limingue trouva le blessé disposé à recevoir un prêtre : il se confessa et mourut en Chrétien.



## CHAPITRE XIII.

Denier de Saint Pierre. — Souscription pour le Pape. — Le *Courrier Français*. — Mentana.

Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. Cette parole, si souvent vérifiée dans les premiers siècles de l'Eglise, lorsque les chrétiens étaient victimes des plus cruelles persécutions, s'est vérifiée une fois de plus sous les yeux de la génération actuelle. Le sang répandu à Castelfidardo n'a point été stérile. En trempant ses racines, il a grossi le tronc de l'arbre catholique ; il en a élevé, étendu les rameaux : il lui a communiqué une sève abondante et nouvelle qui s'est, bientôt, changée en fleurs et en fruits. En effet, il ne s'est pas écoulé un seul jour depuis cette bataille mémorable, où, nouveaux Macchabées, une poignée de héros se fit tuer en combattant contre nos modernes envahisseurs, sans inscrire un nouveau triomphe dans les annales de l'Eglise. Depuis lors, son étendard a marché de conquêtes en conquêtes, il est devenu pour les peuples alarmés le signe de l'espérance et du salut. Le nombre des indifférents aux malheurs et aux tristesses de

notre vénéré Pontife a été diminuant sans cesse ; aujourd'hui, presque tous se tournent vers lui comme vers le plus ferme appui du droit, comme vers la pierre angulaire de l'édifice social.

Le bien naît du mal sous l'action souvent invisible, mais toujours réelle de la Providence dans la marche des choses humaines. Dieu se plaît à signaler sa puissance en faisant, de la perversité des uns naître le salut des autres. Castelfidardo en est un exemple frappant. La force y vainquit le droit, mais la défaite du droit fut pour lui un éclatant triomphe.

Les Marches et l'Ombrie perdus, il ne restait au Pape que Rome et son territoire, juste ce qu'il fallait pour lui créer une opulente misère, au sein de laquelle ses ennemis comptaient bien qu'il mourrait sans tarder. Faux calcul bien vite déjoué par la foi ! A cette époque naquit l'œuvre du dernier de Saint Pierre ; œuvre charmante qui unit les siècles chrétiens par leurs extrémités et semble nous ramener à ces temps orageux et bénis où la foi ne vivait que de dévouement dans le cœur du fidèle : œuvre admirable qui unit les enfants au Père et le Père aux enfants par des rapports nouveaux et incessants, de manière à resserrer les liens de la grande famille chrétienne.

Nous sommes à la fin de l'année 1864. Le temps est particulièrement froid ; les rues de la cité sont couvertes d'une épaisse couche de neige dont le vent soulève la partie supérieure et en remplit l'atmosphère. C'est avec peine qu'un groupe silencieux de personnages qui paraissent porter le poids d'une grave et féconde pensée peut reconnaître sa voie à l'aide de la lumière vacillante des becs de gaz. Après avoir longé le quai de l'Archevêché et remonté la Saône l'espace de quelques centaines de pas, nous les voyons gravir la rude montée qui conduit à la maison des Carmes.

Nous distinguons dans l'assemblée deux prêtres dont l'un est le père Herman et l'autre M. l'abbé Constant, du diocèse de Viviers; plusieurs laïques, entr'autres : M. Prosper Dugas, qui fait le plus noble usage d'une grande fortune, dont l'un des fils est zouave pontifical et l'autre ecclésiastique à Rome ; l'avocat Chaurand, dont tout Lyon connaît le zèle catholique; M. Desgeorges, type véritable du négociant honnête homme et qui semble être là pour représenter ce haut commerce Lyonnais dont la réputation de probité est européenne et l'esprit religieux la plus chère tradition.

La discussion s'engage sur le but et l'objet de la réunion. Plusieurs orateurs font successivement le récit des faits douloureux qui viennent

de consterner tous les cœurs catholiques. La Révolution s'est emparée, par la violence et au mépris des droits les plus sacrés, des Etats du Saint-Père à qui il ne reste plus que la ville Eternelle et sa banlieue. La plupart de ses défenseurs sont égorgés, et si, de tous les points de la chrétienté, il ne s'élève une protestation énergique et prompte, suivie d'abondants secours, la tempête ira croissant sans que nul puisse prévoir où elle s'arrêtera dans la série des malheurs dont elle remplira le monde. Deux forces sont en présence, chacune avec un programme nettement formulé; d'un côté, la Révolution qui veut chasser de Rome le vicaire de Jésus-Christ; de l'autre, l'Eglise gardienne vigilante du dépôt sacré de la foi et des mœurs, autorité infailible et sainte dont la mission est d'enseigner aux hommes à bien vivre pour ensuite bien mourir. Entre ces deux puissances, pas de pacte ni de transaction possible. Or, les gouvernements étant, pour le moment, assez peu clairvoyants de leurs vrais intérêts pour se désintéresser de la lutte, c'est un devoir pour tous les catholiques de descendre dans l'arène, de combattre avec courage, d'aider le Souverain-Pontife par tous les moyens légitimes. Parmi ces moyens, le plus urgent comme le plus efficace consiste

dans la création et l'organisation d'une œuvre qui fournisse au Pape de quoi organiser une petite armée pour sa défense et faire face aux besoins journaliers de son gouvernement. Ainsi se trouvait fondée l'œuvre du denier de Saint-Pierre qui était si bien dans l'esprit de la situation qu'en peu de temps elle fonctionnait dans toute la France et l'Europe catholique. Dès son origine, elle eut la gloire de la persécution, et, comme toutes les grandes et belles choses, elle en reçut la consécration. Comme elle était dans la pensée de tous avant de naître, ses développements furent si rapides qu'un Ministre crut devoir signaler son zèle en ordonnant sa dissolution. Mais que peuvent les hommes contre les œuvres de Dieu ! L'œuvre a si bien grandi et prospéré qu'aujourd'hui elle est partout et que, dernièrement un homme politique, connu par ses sentiments irréligieux, a pu dire, non sans une vive amertume, que les finances pontificales n'avaient jamais été dans un état si prospère que depuis que le Pape est dépouillé de ses Etats.

Mais, ce qui doit exciter l'amour des catholiques pour cette œuvre admirable, c'est précisément le caractère qui la rend plus particulièrement odieuse aux ennemis de la Papauté : elle est non

pas seulement une force financière, mais avant tout et surtout une force morale d'un effet immense, une protestation énergique de la conscience catholique indignée, une revendication de son indépendance et de ses droits dans l'indépendance et les droits de son vénéré chef.

Les signes d'abaissement dans les esprits et les caractères, manquent si peu de nos jours, que les moins chagrins de nos écrivains à la mode parlent souvent de dégénérescence, d'abâtardissement. Ils ont raison. Jamais on ne vit le culte de la matière, la recherche du sensualisme poussés à un si haut degré, et ce mal qui existe peut bien être la cause des malheurs qui nous frappent. Car, Dieu a fait les nations guérissables; il les frappe dans sa colère afin qu'elle reviennent de l'erreur et se convertissent. Le réveil est proche, nous en saluons avec joie les signes avant-coureurs dans les innombrables témoignages de dévouement que reçoit la Papauté persécutée, dans la victoire éclatante qu'elle vient de remporter sur ses ennemis confondus et humiliés.

En octobre 1867, le camp tout entier des ennemis de l'Eglise frémit et s'agite. Le moment depuis longtemps préparé dans l'ombre et le silence des conspirations est enfin arrivé. L'ermite

de Caprera, comme le lion du désert, sort de son antre pour aller au carnage. Les bandes s'organisent; un gouvernement qui, depuis longtemps, n'a plus de honte parce qu'il n'a plus d'honneur, les protège, les fournit d'armes, de vivres, d'argent et de moyens de transport. Cela ne l'empêche pas de les désavouer devant la diplomatie qui n'y est pas trompée. Aussitôt, en faveur du Pape et pour qu'il puisse appeler et organiser une armée de défenseurs, s'ouvre une souscription dans les colonnes des journaux religieux de Paris et de la province. Jamais l'élan ne fut plus spontané, plus général, plus unanime. On a pu voir défilier dans ces listes tout ce que la France compte de plus glorieux et de plus honnête parmi ses enfants.

Un seul journal, l'*Univers*, a pu verser près d'un million dans le trésor Pontifical, et, il a été suivi de près par l'*Union* et plusieurs autres feuilles publiques. On ne lira pas sans attendrissement la lettre suivante qui restera comme le diapason du dévouement de la France catholique dans cette circonstance :

Monsieur le rédacteur,

Je vous envoie 111 fr. 25 c. pour l'armée de

Notre très Saint-Père. C'est tout l'argent que je possède en ce monde; j'ai vidé toutes mes poches; ce sont toutes les économies que j'ai faites depuis dix ans que je suis dans le ministère paroissial. Je les destinai à m'acheter quelques mètres de toile dont j'ai besoin; mais j'irai encore avec le linge usé. Je possède encore onze petites cuillères, cadeau de mariage de deux camarades d'enfance, médiocrement riches, mais ayant bon cœur; je vous les envoie pour le même but.

Je suis honteux de n'offrir que le peu que je possède, lorsque d'autres offrent leur sang avec un élan de foi qui me ferait avoir des regrets, si je ne savais que chaque jour je puis verser pour la même cause le sang généreux du Calvaire.

Si j'étais le maître, il me semble que j'aurais l'audace de vendre jusqu'aux vases sacrés de l'Eglise pour secourir Notre-Seigneur Jésus-Christ, vivant, souffrant et glorifiant son Eglise en la personne de cet illustre pauvre, la seule gloire qu'offre en ce moment la terre. Il est vrai que cette gloire suffit à elle seule pour remplir le monde et bien des années de la postérité.

Oh! que je suis heureux d'avoir la bonne fortune de donner quelque chose à Jésus-Christ



mon maître, qui depuis dix ans se donne chaque jour à moi. Ah! si les âmes s'éclairant de la foi savaient quelle bonne occasion leur est offerte!...

*Si scires donum Dei.*

Je vous prie très-instamment, et pour plusieurs motifs graves, de taire et d'oublier mon nom et celui de ma paroisse.

(*Univers.*)

UN PRÊTRE BRETON.

Mais en même temps, le parti de la révolution avait aussi sa souscription ouverte dans le *Courrier Français*, un de ses tenants les plus autorisés. Il s'agissait, avait dit son rédacteur, de relever le gant et de montrer aux catholiques qu'ils n'ont pas seuls le privilège des sublimes dévoûments. Hélas! on resta sourd à l'appel et le journal quitte pour la honte de sa tentative avortée. Ne désespérons pas de notre chère patrie; si grandes qu'aient été ses fautes et ses défaillances, elle restera la Fille aînée de l'Église, le bras de Dieu dans les événements humains. Le sang de ses enfants généreusement versé à Lorette et à Mentana, ses trésors prodigués au chef de l'Église, sa foi et ses œuvres, lui vaudront de la part de Dieu la conservation de cette glorieuse prééminence sur les autres nations qu'elle possède depuis des siècles.

Entre la souscription de la France catholique et Mentana, il nous paraît qu'il y a une corrélation intime. N'est-ce pas, en effet, à la pression toute puissante exercée sur le gouvernement par une démonstration peut-être unique dans l'histoire par sa spontanéité aussi bien que par son universalité, que nous devons d'avoir vu nos soldats courir à Rome soutenir le droit, venger l'honneur et la vertu. Des bandes armées venues de tous les coins de l'Italie, avec la connivence ouverte de son gouvernement, fondent autour de Rome comme autrefois leurs devanciers, les Barbares. Elles se font d'heure en heure et plus nombreuses et plus pressantes. La petite troupe du Pape ne suffit plus à la garde des postes qui lui sont confiés; cependant, chaque jour voit un nouveau fait d'armes s'accomplir et signaler l'héroïque valeur de nos modernes croisés. A Nerola, Monte-Libretti, Monte-Rotondo et dans beaucoup d'autres endroits, on se dispute le terrain avec un indomptable acharnement. Partout, la victoire reste fidèle au droit; mais, tandis que l'armée des envahisseurs se reforme à chaque instant par de nouvelles recrues, l'armée Pontificale diminue de nombre et se voit contrainte d'opérer sa concentration dans les murs de Rome. Mais,

Rome elle-même est infestée de sicaires qui, par le poison, la mine et le poignard la couvrent de sang et de ruines. Cependant, la France fidèle à sa mission dix fois séculaire de soutien de la Papauté, a entendu ses cris de détresse. Ses légions accourent, et à leur vue, les hordes d'envahisseurs hésitent et s'arrêtent. La honte les empêche de reculer sans tenter encore la fortune des armes ; ils acceptent donc la bataille qui est pour eux une grande défaite et pour l'Eglise un grand triomphe.

Et maintenant, ô bandes sacrilèges ! rugissez de colère et plaignez votre impuissance ! Le drapeau de la France flotte au château Saint-Ange, et, son épée, pareille à celle que tenait l'archange à la porte du Paradis terrestre, préservera Rome de vos criminelles atteintes.

---

## CHAPITRE XIV.

Justification du pouvoir temporel du Pape, en forme de cathéchisme.

Avant de spolier la victime on a voulu la calomnier. Comme Pape, Pie IX, est un saint, dit-on ;

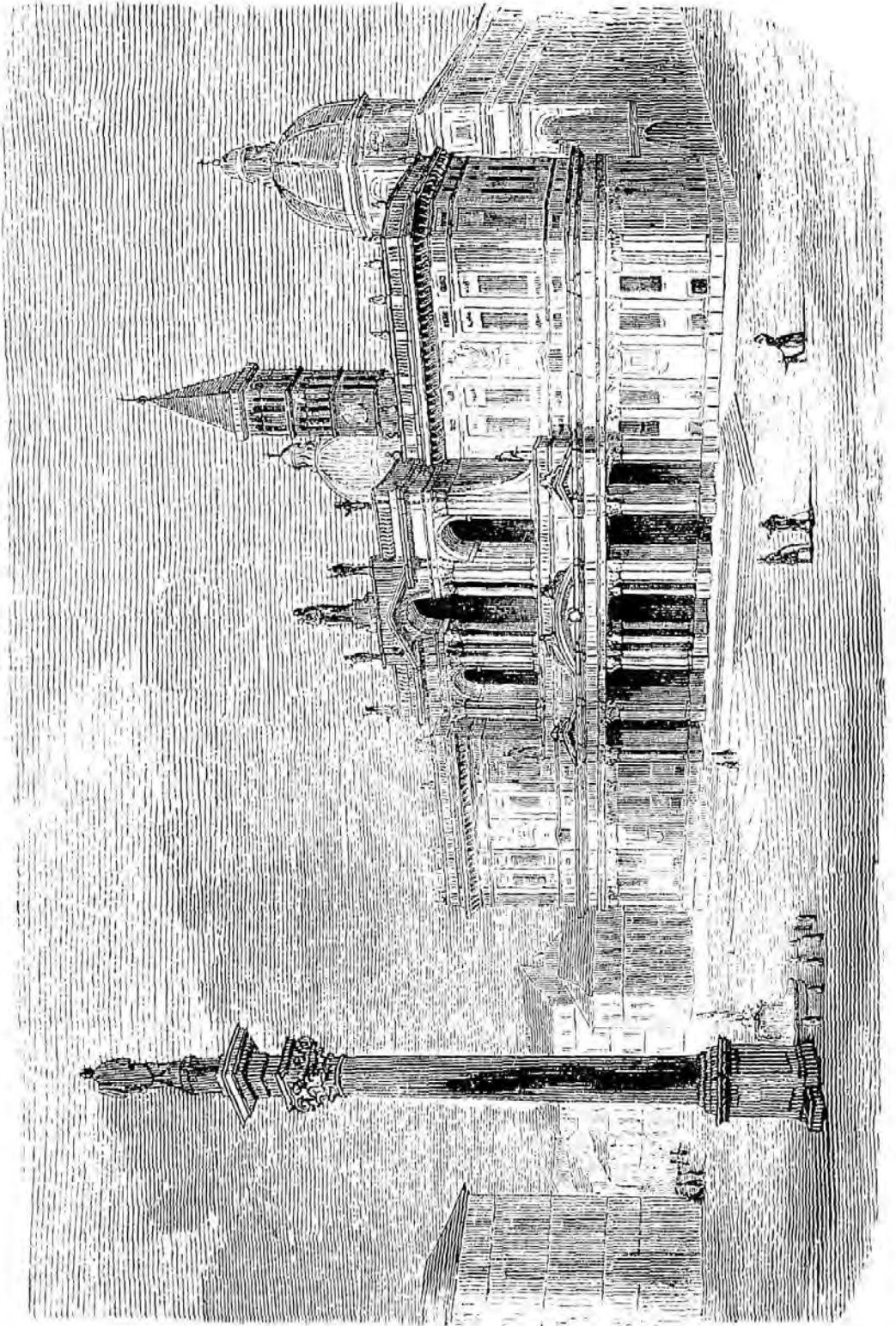
mais comme roi, nous déplorons son titre et nous blâmons son administration. Et ce langage hypocrite a fait une foule de dupes. Voici comme l'auteur de l'opuscule intitulé le *Pape et ses droits*, montre l'injustice des reproches adressés au Pape en tant que souverain temporel.

*Comment le Pape gouverne-t-il ses États ?*

En bon roi et en bon père.

*On dit qu'il écrase ses sujets d'impôts ?*

C'est une insigne calomnie. La moyenne du budget des recettes, depuis dix ans, a été de trente millions : ce qui donne environ neuf francs d'impôt par chaque habitant. Les Piémontais, qui ne sont pas plus riches que les Romains, donnent près du triple : vingt-six francs par tête. L'accroissement des impôts dans les États du Pape, depuis quelques années, a été occasionné par les désastreuses conséquences de la révolution de 1848. Ils seront diminués dès que la tranquillité publique sera rétablie. En attendant, le Souverain-Pontife donne l'exemple des plus sévères économies : ses dépenses personnelles, en 1858, ne se sont élevées qu'à la somme dix-huit mille francs, la moitié à peine de ce que s'est octroyé le commissaire du Piémont en arrivant dans les Romagnes.



ÉGLISE SAINTE-MARIE MAJEURE



*On dit que le Pape ne confie les fonctions publiques qu'à des ecclésiastiques ?*

C'est encore complètement faux. Le nombre des fonctionnaires publics, d'après les calculs de M. de Reyneval, ambassadeur de France à Rome, s'élevait en 1852, dans tous les Etats du Pape, à 6978 : sur ce nombre, 6854 sont laïques, 124 seulement sont ecclésiastiques. Les fonctionnaires de plusieurs ministères, tels que ceux de la guerre et de la police, sont tous laïques. Le ministère des finances a 2017 employés laïques et cinq ecclésiastiques ; celui du commerce et des travaux publics a trois ecclésiastiques sur 140 laïques.

*On dit que, dans les Etats du Pape, il n'y a ni Conseils municipaux, ni Chambres, ni Codes, ni tribunaux ?*

Ce reproche n'est pas plus fondé que les précédents. Dans toute l'étendue des Etats du Pape, sont établis et fonctionnent :

*Des Conseils municipaux.* « Les communes sont divisées en cinq classes, suivant la population. La première comprend celles au dessus de 20,000 habitants ; la seconde, celles de 10 à 20,000, la troisième, celles de 5 à 10,000 ; la quatrième, celles de 1000 à 5000 ; la cinquième, celles de 1000 et au dessous. Chaque commune possède un

Conseil municipal, dont font partie deux ecclésiastiques. Les communes de quatrième et de cinquième ordre n'ont qu'un seul député ecclésiastique. Au dessus du Conseil s'élève la magistrature communale, qui administre les affaires communales. Elle est formée de conseillers et d'un président qui prennent le titre *d'anciens*. Le président seul prend le titre de *gonfalonier*, excepté à Rome et à Bologne où il porte le nom de sénateur. Le Pape nomme les Présidents et les magistrats et se réserve la surveillance de leurs actes. Les conseillers municipaux tiennent leur pouvoir de l'élection; leur nombre est de 36 dans les chefs-lieux de province, et de 10 dans les autres communes. Les électeurs ont divisés en trois catégories: 1° les propriétaires fonciers et les plus imposés; 2° les capitalistes engagés dans des entreprises d'agriculture, d'art et de commerce, les grands fermiers, et les chefs de manufactures; 3° les professeurs de sciences et d'arts libéraux, domiciliés dans les communes. »

*Des préfets ou gouverneurs des provinces.* « Sous le rapport administratif, le pays est divisé en quatre légations, outre la capitale. Un cardinal, avec le titre de légat du Saint-Siège, est à la tête de chaque légation. Les provinces sont administrées



par un délégué nommé par le Pape, et assisté d'un Conseil de quatre conseillers également désignés par le Chef de l'Eglise. »

« Un Conseil d'Etat, composé de neuf conseillers ordinaires et de six extraordinaires, sous la présidence du cardinal-secrétaire d'Etat, s'occupe des questions gouvernementales, administratives et contentieuses. Les membres qui composent ce Conseil n'ont pas voix délibérative dans les assemblées. Une Consulte des finances est chargée d'examiner et de vérifier le budget des recettes et des dépenses, de formuler des avis sur la création et l'extinction des dettes et des impôts, sur les concessions de fermes et la révision des tarifs, sur les encouragements à donner à l'agriculture, à l'industrie, au commerce, et aussi sur les traités de commerce en tant qu'ils touchent aux questions financières. Cette Consulte peut être dissoute par le Pape. Il nomme lui-même une partie des membres qui la composent, et les autres sont également nommés par lui sur une liste formée par les Conseils provinciaux. Pour figurer sur cette liste, il faut être âgé de trente ans, avoir surtout une bonne conduite politique et religieuse, et posséder une propriété immobilière de dix mille écus ou un capital de douze mille. »

*Des ministres d'Etat.* « L'administration publique des Etats romains est divisée en cinq ministères : l'intérieur, la grâce et la justice, la guerre, les finances, et le commerce qui comprend aussi l'agriculture, l'industrie, les beaux-arts et les travaux publics.

« Les relations politiques du Saint-Siège avec les gouvernements étrangers font partie des attributions du cardinal-secrétaire d'Etat, qui est investi du haut privilège d'être représentant du pouvoir législatif du Saint-Père, et son organe pour la promulgation des lois : c'est lui qui valide les lois par sa signature. Il est le président du Conseil des ministres. »

*Un corps de lois et des tribunaux.* Les lois en usage sont le Droit romain et le Code Justinien, expliqués et complétés par le Droit canonique. Les lois sur les privilèges et les hypothèques sont empruntés à nos codes. L'administration de la justice est confiée à neuf espèces de tribunaux. Les tribunaux civils sont établis dans chaque chef-lieu de province; les tribunaux de commerce le sont dans sept principales villes. Il existe deux tribunaux d'appel, l'un à Bologne, l'autre à Macerata. Le tribunal de la Rote, qui, entre autres attributions, a celle d'interpréter les décrets pon-

tificaux, siége à Rome, de même que les tribunaux suprêmes de signatures ou de cassation (1). »

*Enfin, on dit que la civilisation est moins avancée dans les Etats pontificaux que dans la plupart des contrées de l'Europe, en Angleterre par exemple.*

Qu'on en juge par la simple comparaison des statistiques suivantes, publiées par des écrivains protestants (2) :

A Rome, il y a actuellement 4166 prêtres ou religieux qui se consacrent à l'enseignement. Les enfants du peuple, sans exception, fréquentent les écoles. Pas un n'en sort sans savoir son catéchisme, ce résumé de la plus sublime philosophie, ce code complet de morale. Tous reçoivent des leçons de lecture et d'écriture ; tous peuvent être admis à suivre les cours d'instruction secondaire qui ont lieu dans les nombreux collèges de Rome.

Londres, dix fois plus peuplée que Rome, ne comptait, en 1851, que 3000 instituteurs. D'après le rapport de Moseley, inspecteur de la reine, un enfant seulement sur 39 fréquente les écoles. Sur 3000 enfants pris au hasard sur le gros de la po-

(1) Extrait du *Grand Dictionnaire de Géogr. anc. et mod.*, par Bescherelle aîné, art. *Etats de l'Eglise*.

(2) Voyez *Rome et Londres*, par l'abbé Margotti, député au Parlement sarde.

pulation, et examinés par le chapelain Clay, 1588 ne savaient pas un mot de prière, ignoraient jusqu'au nom du souverain régnant, et ne connaissaient pas même le mois de l'année.

A Rome, il y a 2012 indigents ou mendiants : c'est 1 sur 80 habitants. Londres a officiellement 1 pauvre sur 8 habitants, en réalité, dit Robert Palsley, 1 sur 4.

A Rome, il y a 19 hôpitaux pouvant recevoir 4530 pauvres ou malades : c'est une place sur 35 habitants.

Les 64 hôpitaux de Londres n'ont que 6446 lit : 1 sur 400 habitants.

En 1866, le nombre de personnes arrêtées pour crime dans la seule ville de Londres s'est élevé à 632,060, ce qui donne un coupable sur 30 habitants. A Rome, le chiffre des arrestations n'a pas atteint 300, soit environ 1 coupable sur 700 personnes.

A Londres, il y a 80,000 prostituées régulièrement inscrites. C'était une ignominie à peu près inconnue à Rome avant la révolution de 1849, dit le docteur Félix Jacquot, médecin de l'armée française.

A Londres, la police a arrêté, dans une seule année, pour délits d'ivresse, 18,268 hommes et

11,611 femmes. Tous les voyageurs sont d'accord pour dire que l'ivrognerie est un vice très-rare parmi les Romains.

A Londres, on tolère des écoles où l'on enseigne publiquement l'art de voler et de mendier; des compagnies de commerce formées pour fabriquer et exporter des idoles à l'usage des païens, des marchés où l'on vend journellement des enfants et quelquefois des femmes. Toutes ces horreurs sont inconnues à Rome.

Nous pourrions pousser cette comparaison plus loin; en voilà assez pour montrer que si l'Angleterre l'emporte sur les Etats du Pape sous le rapport de l'industrie et du commerce, elle leur est infiniment inférieure sous le rapport de l'instruction, de la morale et du bien-être du peuple.

*Pourquoi donc les Romagnes se sont-elles révoltées ?*

Les Romagnes n'ont jamais cessé d'être fidèles à leur souverain légitime, lorsqu'elles ont été libres de toute influence étrangère. Ce sont des pays voisins, et notamment le Piémont, qui ont organisé l'insurrection dans ces provinces, en y envoyant des hommes, des armes et des munitions. Loin de prendre part à cette révolte, l'immense majorité des Romagnols a protesté contre elle en

refusant de la sanctionner par ses suffrages aux dernières élections. Sur près de 40,000 citoyens qui avaient le droit d'exprimer leurs votes, 6,000 seulement ont voté pour l'annexion au Piémont, et encore, dans ce nombre, compte-t-on les réfugiés étrangers et les indigènes qui, dévoués au Pape, ont voté contre lui, effrayés par les menaces des commissaires piémontais.

*Mais c'est plusieurs fois que des révoltes ont eu lieu dans les Etats du Pape ?*

Et l'on s'étonne qu'elles n'aient pas été plus fréquentes quand on considère que, depuis le commencement de ce siècle surtout, les ennemis de l'Eglise ont pris le pouvoir temporel du Saint-Siège pour point de mire de leurs attaques, et que l'armée chargée de le défendre ne s'élevait pas à 20,000 hommes ; les Papes ayant préféré jusqu'ici, en cas de révolution, faire un appel aux nations catholiques plutôt que d'imposer à leurs sujets les grands frais qu'occasionne l'entretien d'une armée permanente. Au reste, est-ce donc seulement dans les Etats de l'Eglise que l'ordre public est quelquefois troublé ? Qu'on se rappelle combien de révolutions politiques sont arrivées en France, seulement depuis 60 ans.

Qu'on chasse ces révolutionnaires accourus de

tous les points de l'Europe, qu'on renvoie les Piémontais chez eux, et tout rentrera bientôt dans l'ordre.

*A quel titre le Pape possède-t-il ses Etats ?*

Jamais possession ne fut basée sur des titres plus légitimes. Elle a pour elle, tout à la fois, les donations régulières des souverains, le consentement des peuples, le mérite des services rendus, la stipulation des traités, et la prescription des siècles.

*Quel sont les souverains qui ont donné à l'Eglise le domaine temporel qu'elle possède aujourd'hui ?*

Les voici : la France est fière de pouvoir en revendiquer trois :

En 315, l'Empereur Constantin donne le palais de Latran au Pape Sylvestre.

En 755, Pépin-le-Bref remet dans la possession d'Etienne II l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, dont les Lombards s'étaient emparés. En 774, Charlemagne confirme la donation de son père et y ajoute le Pérugin et Spolette; et, quelques années après, Louis-le-Pieux la ville de Rome et ses dépendances. En 1058, Henri III, empereur d'Allemagne, fait don à Léon IX du duché de Bénévent. Enfin, en 1077, la comtesse

Mathilde donne au Saint-Siège le territoire désigné sous le nom de patrimoine Saint-Pierre.

Toutes ces donations furent faites aux applaudissements des peuples, et leur légitimité a été solennellement reconnue par plusieurs traités, entre autres par ceux de 1801 et de 1815. Si, à la suite de divers événements, quelques provinces de ce territoire ont été quelquefois soustraites à l'obéissance du Pape, elles ont toujours fini par y revenir; et ces violations de fait n'ont fait que confirmer l'inviolabilité de droit d'un territoire dont la possession est aujourd'hui dix fois séculaire.

Nous savons, disait Bossuet, après les conciles de Reims, de Rouen, d'Alby, de Bourges, de Bordeaux, de Lyon « nous savons que les Pontifes romains possèdent aussi légitimement que qui que ce soit sur la terre des biens, des droits et une souveraineté. Nous savons de plus que ces possessions, en tant que dédiées à Dieu, sont sacrées, et qu'on ne peut, sans commettre un sacrilège, les envahir. Le Siège apostolique possède la souveraineté de la ville de Rome et de ses États, afin qu'il puisse exercer sa puissance spirituelle dans tout l'univers plus librement, en sécurité et en paix. Nous en félicitons non-seulement le



Siège apostolique, mais encore toute l'Eglise universelle, et nous souhaitons de toute l'ardeur de nos vœux que ce principat sacré demeure à jamais sain et sauf en toute manière. » (V. *Expos. des principes de droit canon*, par le cardinal Gousset, 648).

Grégoire XVI, dans son encyclique, appelle subversif de tout ordre et plein de dangers pour la Religion le sentiment de ceux qui soutiennent qu'il faut séparer le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. Nous avons cité plus haut les paroles de Pie IX qui le réprouvent formellement.

*Quels sont les services rendus par les Papes, comme souverains, à l'Italie en général et à leurs sujets en particulier ?*

Les Papes ont conservé à l'Italie son unité religieuse, sa liberté, sa nationalité; les Papes ont fait de l'Italie la patrie des lettres, des sciences et des beaux-arts. Ce sont les Papes qui, à diverses reprises, ont sauvé Rome de la fureur des Huns, des Vandales et des Turcs. Ce sont eux qui ont lutté pendant six cents ans contre les empereurs d'Allemagne, dont l'ambition voulait faire de l'Italie une province de leur empire.

Ce sont eux qui ont établi à profusion dans toute l'Italie des écoles, des collèges, des musées,

des hôpitaux, des établissements d'utilité publique de toute nature. Ce sont les Papes, enfin, qui ont donné à leurs sujets la constitution la plus libérale du moyen-âge. (Voyez les constitutions Égidiennes). L'occupation du territoire par les troupes étrangères au commencement de ce siècle, les troubles qui en ont été la suite, l'esprit de licence et de révolution qui règne partout, ont forcé les Papes, comme les autres souverains, à concentrer le pouvoir entre leurs mains; mais qu'il arrive des temps tranquilles, et l'on verra Pie IX inaugurer de nouveau le régime des libertés provinciales et des franchises municipales, le seul peut-être qui convienne au peuple italien.

*Pourquoi la Providence a-t-elle voulu que le Chef de la chrétienté fût souverain du pays qu'il habite?*

Afin qu'il pût veiller à la conservation de la foi et des mœurs, condamner les erreurs, correspondre avec toutes les églises du monde, évoquer les causes majeures à son tribunal, promulguer ses décisions, en un mot, exercer toutes les fonctions de son sublime ministère avec une complète indépendance et la plus entière liberté.

*Si le Pape n'avait point d'Etat à gouverner, il aurait moins de soucis?*

Il en aurait beaucoup plus, puisqu'il serait

moins libre, moins indépendant, moins considéré; puisqu'il manquerait de ressources nécessaires pour soutenir les œuvres catholiques, et pourvoir à l'entretien de la Propagande, du Sacré-Collège et des nombreuses Congrégations qui l'assistent dans le gouvernement général de l'Eglise.

*Les nations catholiques s'imposeraient un tribut pour fournir à ses besoins ?*

Ce moyen ferait du Pape un fonctionnaire salarié. Il manquerait de dignité, de plus il n'est pas praticable. Les revenus du Souverain-Pontife ne doivent pas être à la discrétion de divers gouvernements, qui pourraient devenir pauvres, mal intentionnés, ennemis, persécuteurs, et, comme tels, refuser de tenir leurs engagements. L'expérience a d'ailleurs démontré combien sont précaires et incertains les moyens de subsistance de cette nature. Lorsque les besoins sont certains, il ne faut pas des revenus problématiques.

*Dans la primitive Eglise, les Papes n'avaient pas de possession temporelle ?*

L'Eglise a toujours eu le droit de posséder, mais elle l'a exercé selon les temps, les lieux et les circonstances. Elle n'a jamais rien volé à personne, et elle a attendu patiemment qu'on lui

donnât tout ce qui pourrait faciliter sa mission sur la terre. Pendant trois cents ans elle n'a eu besoin que de la force et de la patience ; les temps ont changé ensuite, et elle a su user heureusement et habilement des moyens que la Providence a mis entre ses mains pour étendre et affermir sur les âmes l'empire de la vérité.

*Mais Jésus-Christ a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ? »*

Certainement , le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, il est du Ciel et il y tend, mais en passant par ce monde ; et c'est pendant son passage qu'il a besoin d'églises pour exercer son culte, de maisons pour loger ses ministres, de territoire libre pour élever le tribunal suprême auquel ressortissent toutes les causes spirituelles, et garder les archives générales du Christianisme ; c'est pendant son passage qu'il a besoin d'être gouverné par un chef qui n'appartienne à personne et ne relève que de Dieu seul.

*Faut-il que cette souveraineté temporelle soit très-étendue ?*

S'il n'est pas nécessaire que le Pape soit souverain d'un grand royaume, il est du moins très-important que cet Etat ait une étendue suffisante pour qu'il puisse être libre et que tous

les catholiques sachent qu'il l'est réellement. Or, une expérience de mille ans l'a démontré; les libéralités de Pépin, de Charlemagne, de Henri III, et de la comtesse Mathilde, ont résolu ce problème très-heureusement. Il n'est pas jusqu'à la configuration actuelle du patrimoine apostolique que nous verrions modifier avec peine. Cette irrégularité a ses avantages : peu de surface, beaucoup de frontières; des ports sur les deux mers qui baignent l'Italie, la Méditerranée et l'Adriatique : ne sont-ce pas là des conditions favorables pour un pays qui appartient à tous les catholiques, et où il importe de pouvoir aborder facilement de tous les côtés ?

*Ne suffirait-il pas que le pouvoir temporel du Pape s'étendît sur la ville de Rome seulement ?*

Non. Vouloir le restreindre ainsi, c'est vouloir le détruire : « Rome périrait bientôt privée de ses provinces, » a dit Napoléon I<sup>er</sup>. (Corresp. t. II, l. 1497.) Et restât-elle debout et fidèle, elle ne pourrait seule offrir des garanties suffisantes d'indépendance à la puissance spirituelle de son souverain. Les États voisins pourraient trop facilement intervenir dans les déterminations du Pontife, empêcher la promulgation de ses bulles, intercepter sa correspondance, gêner et

même interrompre entièrement ses rapports avec les catholiques.

Les seules nécessités économiques suffisent pour prouver aux plus aveugles, l'impossibilité d'isoler Rome de ses provinces, si l'on veut laisser au Souverain-Pontife une pleine indépendance dans l'exercice de ses fonctions.

« Une capitale importante comme Rome, ayant 200,000 habitants et une population flottante de plus de 40,000 étrangers, ne saurait vivre et exister dans des conditions normales, sans un territoire d'une certaine étendue. Or, le territoire romain, restreint à ses limites actuelles, ne s'étend pas au-delà de 12 à 15 milles, de 10 milles même en certains endroits, du côté de la Sabine. La campagne qui entoure la ville de Rome ne saurait suffire à son alimentation. C'est de la Sabine et de l'Ombrie qui y touche que la population de Rome tire ses grains, ses fruits et sa viande.

« Cela constaté, que le gouvernement piémontais, pour une raison quelconque dont il ne devra compte à personne, pour un motif hostile ou devant une disette intérieure, vienne à prohiber, du côté de la frontière romaine, l'exportation des grains ou des bestiaux, que deviendra

Rome, et comment pourra-t-elle pourvoir à son alimentation ? Que seulement le Piémont vienne à frapper d'un droit élevé tout ce qui passera la frontière, et alors quel sera le sort de la population romaine, obligée de se soumettre à toutes les exigences d'un voisin peu bienveillant, ou bien de faire venir de loin, à grands frais, les choses les plus indispensables à la vie ?

« Rome ne saurait donc subsister sans un territoire raisonnable, et celui qui lui reste aujourd'hui est insuffisant pour son existence matérielle.

« D'un autre côté, où trouverait-on, géographiquement parlant, une situation semblable à celle qui serait faite à Rome. Au nord, elle trouve le Piémont dans la Toscane, à l'Est, elle le rencontre dans la Sabine et l'Ombrie, au Midi, elle le trouve dans le royaume de Naples. Ainsi, de tous les côtés, elle se sent pressée et serrée de près, par une seule et même puissance, par un voisin dont la bienveillance, on l'avouera, n'est pas extrême, qui lui a ravi la majeure partie de son territoire et qui aspire, d'une ardeur fort peu dissimulée, après le moment où il pourra lui enlever violemment le reste. Croit-on que la bonne harmonie soit longtemps possible dans de semblables conditions ?

« Que l'on réfléchisse ensuite à la situation de Rome forcément obligée de demander sa nourriture de tous les jours au Piémont, de ne pouvoir établir de relations territoriales avec les autres puissances que suivant le bon plaisir du gouvernement italien; obligé de subir toutes ses exigences, de se plier à tous ces caprices, de tout recevoir ou de tout accepter de ses mains, sous peine de se voir interdire toutes transactions commerciales par la voie de terre, de se voir même refuser les denrées de première nécessité, et de se trouver sous le coup d'un blocus continental. Qu'on nous dise si une pareille situation est tolérable, et s'il s'en rencontre un autre analogue en Europe?

« Rome ne serait plus indépendante et se trouverait réduite à l'état de vassal du royaume italien. Un peuple qui n'a pas les sources et les moyens de vivre par lui-même, ne saurait être considéré comme un peuple indépendant (1). »

(1) Correspondance de l'*Union*, 27 juin.



## CHAPITRE XV.

L'œuvre des Zouaves. — Le jubilé sacerdotal de Pie IX. —  
Le concile œcuménique.

Le dernier envahissement de l'Etat Pontifical par les bandes révolutionnaires que soudoyait le royaume d'Italie, a été une nouvelle occasion pour la France de témoigner à Pie IX son profond et inaltérable dévouement. Reportons-nous au lendemain de la victoire de Mentana. Le drapeau français flotte sur le château Saint-Ange, et nos soldats ont dispersé ces phalanges de jeunes égarés qui ne rêvaient que ruine et carnage. Les rues de Rome présentent partout à l'œil attristé des traces sanglantes de leur passage, mais la tranquillité règne et l'ordre est partout rétabli. Le douloureux frémissement dont nos cœurs ont été saisis est apaisé, mais chacun comprend que le danger couru commande des précautions nouvelles, et aussitôt, comme par enchantement, on voit les Catholiques redoubler d'ardeur dans leurs souscriptions pour l'armée Pontificale. Ses cadres sont élargis, de nombreux volontaires s'offrent pour les remplir, et, de toutes les parties

de nos diocèses affluent vers Rome des sommes d'argent pour fournir à leur équipement et à leur entretien. L'œuvre des Zouaves, déjà établie, prend parmi nous de nombreux et prodigieux accroissements qui attestent une fois de plus le dévouement profond de la fille aînée de l'Eglise. C'est une des gloires du Catholicisme et une des preuves les plus frappantes de sa divinité, d'affirmer sa force à mesure de la violence des attaques de ses ennemis. Viennent-ils à laisser tomber de leur bouche des accusations que la haine de chaque siècle a rééditées sous des formes particulières : qu'il a fait son temps, que l'atome de la vétusté le ronge, qu'il ne répond plus aux besoins et aux aspirations de l'âge moderne, que l'immobilité même dont il se pare l'appelle à une disparition prochaine, aussitôt, on le voit apparaître sous la brillante auréole de la jeunesse, de la grandeur, de la puissance et de l'éclat que lui font le respect, l'amour, le dévouement de tous les peuples. On ne doit ni désirer, ni rechercher la persécution pour l'Eglise, mais on ne doit pas non plus la craindre. Cette reine des cœurs n'est jamais plus belle que quand elle a à subir les mauvais traitements dont ses ennemis l'abreuvent. Un privilège particulier de l'Eglise, c'est d'être

perpétuellement à travers la série des âges un objet de haine implacable et d'amour profond. On ne voit pas les impies s'acharner contre l'Eglise grecque, le Protestantisme, le Judaïsme, le Mahométisme, le Bouddhisme et autres religions semblables. Au contraire, soit mépris de leur faiblesse absolue ou indifférence pour leur puissance, cependant considérable chez beaucoup d'entr'elles, ils affectent à leur égard le respect du silence ou l'hommage de la louange. Pour le Catholicisme, ils n'ont que mépris et que haine ; et, tandis que tout les divise, une seule chose les trouve réunis : l'aversion de l'Eglise. Ils l'attaquent sous tous les lieux, dans tous les climats, sous toutes les latitudes avec le même acharnement. Partout où ils sont les maîtres, on les voit soutenir et pratiquer qu'il n'y a pour l'Eglise point de justice, point de droit, si ce n'est celui d'être vilipendée, calomniée, persécutée, dépouillée. Mais, en regard du phénomène de la haine, il y a celui de l'amour. L'Eglise est une mère incomparable et divine qui a le don de déposer dans l'âme de ses enfants, des trésors de tendresse capables des plus héroïques dévoûments. En la voyant attaquée, calomniée, outragée, persécutée, ce dévoûment se révèle au grand jour de la publi-

cité et produit ces grandes manifestations qui seront l'éternel honneur, la plus pure gloire de ce siècle. L'œuvre des Zouaves est une de ces manifestations. Ceux qui en sont les premiers et les principaux soutiens sont venus à Rome de toutes les parties du monde catholique, pour s'enrôler dans la phalange sacrée. Ils appartiennent, pour la plupart, à ce que l'Europe entière compte de familles les plus anciennes, les plus honorées, les plus illustres, et invariablement les plus chrétiennes. Ils sont venus, ces nouveaux croisés, pour le seul honneur de servir et de défendre la plus légitime et la plus sainte des causes, prêts à verser leur sang pour son triomphe. Et, tandis que dans la formation des autres armées, on trouve pour éléments déterminants la nécessité du service militaire, l'honneur humain, l'avancement, dans celle du Saint-Père, on ne trouve que la liberté du sacrifice, l'abnégation, l'honneur du sacrifice. Oui, il n'appartient qu'à l'Eglise, qu'à la mère aimée d'avoir une armée ainsi faite. Formée par l'amour et le sacrifice, elle n'a rien autre pour se soutenir. Sa nourriture, son équipement, sa solde, tout lui vient de la charité catholique; charité admirable qui s'inspire de la grandeur des besoins pour accepter

avec allégresse la grandeur des sacrifices. Depuis qu'il a été victime des spoliations du Piémont, Pie IX est à peu près sans finances. Réduit d'une part à la seule ville de Rome avec le territoire qui l'entoure, et d'autre part obligé à des dépenses que rend inévitables le gouvernement de l'Eglise universelle, comment pourrait-il suffire à celles d'une armée, si petite soit-elle, à moins d'être secouru par ses enfants? Aussi, l'avons-nous vu, à plusieurs reprises, leur exposer ses besoins avec tout l'amour, toute la délicatesse d'un père qui se confie en la piété filiale ; et, les accents de sa voix ont été entendus par tout l'univers, et nous pouvons le dire avec un légitime orgueil, surtout par la France. Toutes les classes de la société, toutes les couches qui forment la nation ont rivalisé d'ardeur pour remplir les caisses vides du trésor Pontifical. On a pu voir, au nombre et à l'empressement des souscripteurs, la puissance et la force du sentiment catholique, et quelle est l'erreur de ceux qui prétendent que nous avons dégénéré de la foi de nos pères. Dans ces souscriptions pour l'armée du Pape, le clergé a tenu naturellement la première place. Il serait impossible de donner une idée des prodiges qu'a opérés sa charité en cette circonstance. Que de

prêtres se sont généreusement dépouillés de l'obole qu'une prévoyance sage réservait pour les mauvais jours possibles? Combien qui ont vendu, pour satisfaire l'élan d'un cœur attendri, un peu d'argenterie, quelques rares objets précieux tenus en réserve? Les fidèles ne sont pas restés indignes des pasteurs. Ceux que la Providence a richement dotés des biens de la fortune ont fait de grandes offrandes; le pauvre a donné de sa pauvreté, tous ont noblement fait leur devoir. Nous pourrions citer des diocèses qui, excités par la voix de leur évêque, ont donné au monde le spectacle du plus magnifique dévouement. De ce nombre sont ceux de Besançon et de Cambrai. Ce dernier compte auprès de notre bien aimé Pontife, *trois compagnies entières* de vaillants soldats dont il fournit, à lui seul, l'entretien et la solde. A la vue de cet accroissement merveilleux de la foi catholique, s'affirmant avec un si noble et si universel courage, on ne peut que se rappeler cette parole de la Sainte Ecriture que, sous la main de Dieu qui dirige et conduit les événements dont la terre est le théâtre agité, tout concourt au salut et à la justification des bons, à la honte et à la confusion des méchants. Les efforts de l'impiété, ses triomphes sont chose profondé-

ment regrettable, mais qui ne doit jamais troubler la sérénité chrétienne assurée de la victoire finale. Jésus-Christ a prédit les scandales et les persécutions, et les perfidies cachées, et les trahisons occultes, mais en même temps il a promis à son Eglise la victoire sur toutes les puissances de ténèbres : *J'ai vaincu le monde*, c'est-à-dire, le mal, l'impiété. Or, la victoire de Jésus-Christ n'est pas une victoire éphémère, elle comprend tous les siècles.

Mais à quoi bon, diront certains, le principat temporel du Pape, qui lui impose mille sollicitudes défavorables à sa mission spirituelle et qui lui rend une armée nécessaire ? Cette question, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, a été mille fois exposée et résolue de la manière la plus claire et la plus approfondie par la polémique religieuse de ces derniers temps ; il ne reste plus rien à en dire. Nous constatons seulement, pour l'édification sommaire du lecteur ce qui, dans cette importante matière, nous paraît être le sentiment de l'Eglise. Il est certain qu'une indépendance complète est nécessaire au souverain Pontife pour qu'il puisse gouverner l'Eglise et garder intact le dépôt sacré de la foi, faire entendre sa voix à tous les peuples, avoir avec eux tous les

rapports que la religion rend indispensables. Or, cette indépendance absolue implique nécessairement le principat temporel. Sans lui, impossible de se représenter un Pontife libre, indépendant. Ou le Pape est roi, ou il est sujet; et, dans ce dernier cas, il est livré pieds et poings liés, au bon vouloir, aux caprices, aux passions de celui qui est son supérieur au point de vue politique. Et qu'on ne dise pas que le roi qui aurait le Pape pour sujet aurait assez de noblesse d'âme et de bon goût pour respecter sa liberté et ne jamais le molester, ni le contraindre à rien de blâmable. Les rois sont de simples mortels et ils ne nous prouvent que trop souvent qu'ils ne sont étrangers à aucune des misérables passions de l'humanité. De plus, le chef spirituel de plus de deux cents millions de catholiques doit être, non seulement libre de fait, mais encore de droit; c'est-à-dire, qu'à une indépendance effective, il doit joindre une indépendance basée sur le droit de n'être inquiété par personne, une indépendance souveraine. L'indépendance spirituelle du Pape assurée, garantie par son indépendance temporelle, est le palladium de la liberté religieuse de tous les catholiques.

Les deux pouvoirs doivent être unis à Rome pour pouvoir être séparés partout ailleurs. L'in-



dépendance du Souverain-Pontife supprimée, le Césarisme civil et religieux s'implanterait partout. La même main qui tient le sceptre et l'épée tiendrait l'ensevoir, et alors le monde entier retournerait à la barbarie.

On le voit, jamais question plus grande que celle du pouvoir temporel n'agita le monde et ne mérita mieux l'appui de tous les gens de bien, de tous les défenseurs du droit et de la liberté. Du reste, elle est passée du domaine de la discussion dans celui de la vérité depuis que l'Eglise l'a résolue par la voix unanime de ses pasteurs disséminés par toute la terre et ensuite réunis à Rome autour de la chaire de Saint-Pierre. Et puisque même en dehors des matières de la Foi, le Pape et les Evêques ont grâce d'état et lumières spéciales pour juger des choses qui touchent de près à la Constitution et au gouvernement de l'Eglise, tout vrai catholique ne peut se dispenser de les suivre lorsqu'ils définissent la nécessité du pouvoir temporel comme la seule garantie vraiment efficace de l'indépendance spirituelle du Saint-Père. Bien téméraire serait celui qui oserait penser contre le sentiment de l'Eglise entière. Disons donc avec Saint-Augustin : *Roma locuta est, causa finita est* ; Rome a parlé, la cause est jugée. Le

jour de son triomphe n'est pas encore arrivé, mais il ne saurait être éloigné. En attendant, Pie IX nous exhorte à une invincible patience par les paroles suivantes adressées à sa petite armée, un jour qu'elle lui était présentée par Mgr de Mérode : « Ces provinces appartiennent au Saint-Siège dans leur intégrité, et, je n'en céderai rien, parce qu'il ne m'est pas permis d'abandonner le domaine de l'Eglise qui est le gage de la liberté et de l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ. Je le dis avec confiance : nous reviendrons dans ces provinces. Si je ne suis pas moi-même avec vous, ce sera celui qui s'assiéra après moi sur ce siège. Car, Simon meurt, mais Pierre est impérissable. »

Depuis que l'auguste et magnanime Pie IX est en butte aux persécutions des méchants, nous avons vu se multiplier en sa faveur les témoignages de l'amour de ses enfants. Ils n'ont laissé passer aucune occasion favorable sans protester contre l'injustice et l'ingratitude dont on l'a abreuvé, en l'entourant des hommages du plus profond dévouement. Quel tressaillement de joie et d'espérance a dû agiter son cœur pendant les fêtes de son jubilé sacerdotal ! Quel homme sur la terre, au jour de son plus beau triomphe, recueillit jamais autant de bénédiction, vit les

foules se porter sur ses pas avec autant de respect et d'amour ! Il existe un usage pieux et très ancien dans le clergé catholique : il consiste en ce que ceux de ses membres qui comptent cinquante ans de prêtrise célèbrent l'anniversaire de leur ordination ou leur jubilé sacerdotal par de solennelles actions de grâces rendues à Dieu, par une pure et sainte allégresse que sont conviés à partager les parents et les amis. Or, c'est le 11 avril dernier que tombait le jubilé de Pie IX. Ce jour là, il y avait juste 50 ans qu'il célébrait sa première messe dans une petite chapelle de Rome. Quelques jours avant cette date qui sera désormais précieuse pour l'histoire, on ne se doutait nulle part de l'immense et universelle acclamation qui l'accueillera à son passage. Sans doute, le Saint-Pontife la portait inscrite dans son cœur, et, il se préparait à la célébrer dignement par les prières les plus ferventes ; mais, dans sa pensée, cet heureux anniversaire devait n'être qu'une fête intime et privée se passant entre lui et Dieu. Il n'en a pas été ainsi. Il se trouve, au fond d'une des provinces de l'Italie qui est restée catholique en dépit de toutes les excitations d'une impiété triomphante, malgré la fureur d'une démagogie en délire et les actes criminels d'un gouvernement

sans justice et sans pudeur, une âme pieuse dont Dieu se sert pour donner l'éveil à tout l'univers catholique. La première, elle se dit que la fête du père doit être la fête de tous ses enfants et le jour de son jubilé sacerdotal une occasion d'universelle joie et d'universelle protestation de dévouement et d'amour. Elle communique sa pensée à toutes les personnes du voisinage auprès desquelles elle trouve une complète faveur. Elle se répand de proche en proche, pénètre dans les villes, où la publicité religieuse lui prête une voix retentissante, que bientôt tous les échos de l'univers répètent dans les transports de la joie la plus vive.

Des souscriptions s'ouvrent avec cette touchante spontanéité qui est le fruit d'un même amour, dans tous les journaux dévoués au Saint-Siège, et, parmi eux, c'est à qui sera le plus riche en preuves de dévouement. Chaque matin on peut voir défiler les noms et les devises de milliers de catholiques qui, avec leur offrande, envoient leurs vœux à Pie IX. Et, ce qui distingue ces listes quotidiennes, c'est le caractère de l'universalité catholique qui y réunit les gens de tout âge et de toute condition : enfants, adultes, paysans, magistrats, noblesse et clergé. Veut-on une preuve

du pieux enthousiasme dont tressaillent, à l'unisson, tous les cœurs, qu'on jette un regard sur les chiffres suivants. Ils ont une éloquence irrésistible, et quand la postérité voudra s'instruire des choses de notre temps, à côté des spectacles les plus tristes, elle pourra contempler les spectacles les plus consolants.

Après avoir observé que la plupart des feuilles diocésaines ont dû continuer leur souscription pour le jubilé du Saint-Père, les offrandes continuant toujours à affluer, *l'Univers* du 25 avril fait le relevé que voici :

<i>La semaine religieuse de Marseille</i> a clos sa souscription avant le 11 avril à	22,434
<i>La semaine catholique</i> , de Toulouse à	19,200
<i>La semaine religieuse</i> , de Nîmes à	14,270
<i>La semaine religieuse</i> , de Cambrai à	47,000
<i>La semaine religieuse</i> , d'Angers à	32,316
<i>La semaine religieuse</i> , de Rouen à	19,513
<i>La chronique religieuse</i> , de Dijon à	19,401
<i>L'Espérance</i> , de Nancy,	14,179
<i>Semaine du Fidèle</i> , du Mans,	12,959
<i>Bulletin</i> du diocèse de Reims,	10,923
<i>Semaine religieuse</i> , de Tours,	10,804
<i>La Guienne</i> , de Bordeaux,	10,640
<i>Semaine religieuse</i> , de Fréjus,	10,011

<i>L'OEuvre des zouaves</i> , organisée à Montpellier, à l'instar de la Propagation de la Foi, par les dames de la ville.	10,000
<i>Semaine religieuse</i> , de Rennes, (œuvre des zouaves),	8,500
<i>Semaine catholique</i> , de Seez, (artillerie pontificale),	8,303
<i>Bulletin</i> du diocèse de Versailles,	8,184
<i>Semaine religieuse</i> , d'Arras,	7,599
<i>Revue religieuse</i> , de Rodez,	7,000
<i>Bulletin</i> du diocèse de la Rochelle,	5,609
<i>Semaine liturgique</i> , de Poitiers,	5,367
<i>Semaine religieuse</i> , de Limoges,	5,035
<i>Quête</i> faite le jour de Pâques dans l'Église de la Madeleine, à Béziers, diocèse de Montpellier,	5,000
<i>Semaine religieuse</i> , de Nevers,	4,024
<i>Souscription</i> ouverte à Agen,	4,000
<i>Revue catholique</i> , de Castres, diocèse d'Albi,	3,750
<i>Foi picarde</i> , de Noyon, diocèse de Beauvais,	3,461
<i>Semaine religieuse</i> , d'Angoulême,	3,358
<i>Semaine religieuse</i> , de Sens,	2,905
<i>L'Union savoisiennne</i> , d'Annecy,	2,500

<i>Quête</i> faite à Béziers, dans la paroisse de Saint-Aphrodise,	2,500
<i>Souscription</i> ouverte à Quimper,	2,420
<i>Quête</i> faite à Perpignan le 11 avril,	2,033
<i>La Femme chrétienne</i> , de Blois,	2,004
<i>Souscription</i> ouverte à Montauban ,	1,427
<i>Semaine catholique</i> , d'Autun,	1,277
<i>Quête</i> faite dans la chapelle de l'évêché de Vannes,	1,056
<i>Quête</i> faite à Bayet, diocèse de Moulins,	1,000
<i>Offrande</i> remise à l'évêché de Nancy,	770
<i>Semaine champenoise</i> , de Châlons,	433

Indépendamment de sa souscription pour le Jubilé du Saint-Père, la *Semaine religieuse*, d'Arras, enregistre chaque semaine de nouvelles souscriptions pour l'œuvre des zouaves. Son dernier numéro en contient 8, soit 4,000 francs.

L'*Echo de Fourvières* nous apprend que la ville de Lyon a envoyé au Saint-Père 50,000 francs.

L'*Espérance* de Nantes reproduit une lettre de Mgr l'Evêque de Nantes au Saint-Père, qu'accompagnait une offrande de 35,000 francs recueillis dans ce diocèse.

Mgr l'Evêque de Metz a envoyé 55,000 francs, produit des quêtes faites dans son diocèse.

Quant à la feuille de laquelle nous extrayons

ces détails, nous trouvons sa souscription au chiffre énorme de 208,158 francs. Combien d'autres organes de la presse religieuse que le défaut de place nous contraint de passer sous silence, ont déposé des sommes considérables aux pieds du successeur de Pierre ! Et le mouvement que nous admirons en France se manifeste non moins pressé, non moins vif et chaleureux dans les autres contrées de l'Europe. Nous avons de dignes émules de notre foi et de notre piété en Angleterre, dans l'Irlande, l'Autriche, toute l'Allemagne et l'Italie, partout où il y a des cœurs catholiques.

Jusqu'ici ce ne sont que des préparatifs de la fête, mais le 11 avril arrivé, comment dépeindre le religieux frémissement des populations, l'aspect joyeux des villes, la pompe des cérémonies et le recueillement des Eglises remplies de fidèles ? Ce ne sont partout qu'arcs de triomphe, transparents, devises et inscriptions en l'honneur de Pie IX, décorations de tous genres illuminations splendides. Toutes nos grandes cités rivalisent d'ardeur pour donner à cette grande manifestation de l'amour catholique un éclat inaccoutmé. Mais, c'est à Paris qu'il est plus particulièrement remarquable. L'Eglise Saint-Sulpice se distingue entre



toutes par la pompe des cérémonies et le concours imposant d'une foule grave et recueillie que ses vastes nefs ne peuvent contenir. Elle est la paroisse de la nonciature. Le Comité *du denier de Saint-Pierre* et la générosité publique y ont préparé des beautés exceptionnelles. De riches tentures de velours et de soie aux armes de Pie IX. l'ornent à l'intérieur et à l'extérieur ; à l'entrée du chœur, des drapeaux Romains dressés en trophées abritent la triple tiare et les clefs. Mgr. Chigi, nonce du Saint-Siège, se voit chaleureusement acclamé à son entrée et à sa sortie de la messe Pontificale célébrée au milieu de chants d'une rare magnificence. L'office du soir ne le cède en rien à la splendeur de celui du matin, et, l'intention qu'on démêle aisément dans cette foule immense accourue de tous les points de la capitale, est de témoigner par sa présence de l'invincible attachement qui l'unit à la religion et à son auguste chef. Quant à la physionomie générale de la fête et aux réflexions qu'elle suggère, qu'on nous permette d'emprunter à M. Veillot les lignes suivantes :

« Au moment où nous écrivons, la fête sacerdotale du Saint-Père est célébrée dans Paris par le soleil et par le printemps autant que par les

cœurs. Toutes les églises sont décorées, la foule s'y presse, les communions sont abondantes comme un jour de Pâques. C'est vraiment le Jubilé. Ce matin, quand le soleil montait, élargissant de plus en plus le domaine de l'azur dans ces brumes chaudes qui annoncent un beau jour, il semblait qu'il voulût verser la lumière, les fleurs et la félicité sur la terre, tandis que cet autre soleil de Dieu qui luit au Vatican versait dans les âmes la double allégresse de l'indulgence et de l'espoir.

Comment ne pas espérer, lorsque la prière est si large et si forte, lorsque la foi est appuyée de tant de merveilles ! On repasse en esprit l'histoire de ce grand Pontificat, si prolongé, si manifestement soutenu de Dieu à travers tant d'orages, et qui nous apparaît debout au milieu des immenses débris dont s'est couvert le monde, plein de vie et d'honneur, attirant à lui toutes les vénérationes du genre humain, défendu par l'amour, affermi par les tempêtes mêmes qui voulaient le renverser.

O triomphe de la vérité, de la justice et de l'amour ! Pierre élève la voix dans la messe de cet heureux jour du Bon Pasteur. Nous parlant de Jésus-Christ, il nous parle en même temps de

son prêtre, et sa parole nous fait comprendre la durée de cet empire de la vérité, de la justice et de l'amour que le Christ a fondé sur le rocher apostolique :

« Frères très-chers, Jésus-Christ a souffert  
» pour nous, lui qui n'avait commis aucun pé-  
» ché et de la bouche duquel il n'est sorti aucune  
» parole trompeuse... En butte aux mauvais  
» traitements, il n'éclata point en menaces ;  
» chargé d'injures, il demeura dans le silence ;  
» mais il s'abandonna au pouvoir de celui qui  
» le jugeait injustement. C'est lui qui a porté  
» sur la croix la peine de nos péchés, afin que,  
» renonçant à l'iniquité, nous vivions par la jus-  
» tice. C'est par ses plaies que nous avons été  
» guéris. Car vous étiez comme des brebis éga-  
» rées ; mais maintenant vous êtes retournés à  
» celui qui est le Pasteur et l'Évêque de vos  
» âmes. »

Tel a été le Christ, tel a été Pierre, telle a été la Papauté, tel est et tel nous voyons Pie IX, et tel sera le monde, quoi que puisse faire, pour un temps, la puissance et la folie du monde. Pie IX, de la bouche duquel n'est sortie aucune parole trompeuse ; Pie IX, en butte aux mauvais traitements, chargé d'injures, dépouillé, et qui n'a

abandonné ni la justice ni la miséricorde ; Pie IX a porté la peine des péchés du monde, mais il a vécu par la justice, et ses plaies ont commencé d'opérer la guérison du monde. Combien de ceux qui l'on frappé sont déjà revenus à l'Evêque de leurs âmes ! Combien encore reviendront !

Il est à regretter que les chefs de la société civile, si assidus à l'étude des journaux, ne daignent pas lire quelquefois le livre de messe ; leur intelligence, sinon leur âme, y gagnerait beaucoup. Ils connaîtraient la politique de l'Eglise ; ils sauraient ce que croient, ce que désirent, ce que veulent plusieurs millions d'hommes qui ne changeront jamais de sentiment, et dont l'obstination vaincra toute force contraire.

La prière de l'Eglise est encore pleine du parfum des catacombes. Longtemps persécutée partout, toujours persécutée quelque part, elle a gardé son espérance, et par son espérance elle a vaincu tous ses tyrans et usé tous ses vainqueurs. Or, l'Eglise demande et elle espère inébranlablement, ce qui n'est possible que par elle, le règne de la liberté dans la justice et dans la paix, *et fiet unum ovile et unus pastor.*

Et afin que ce règne arrive, l'Eglise prie pour son chef, l'homme élu de Dieu pour être le

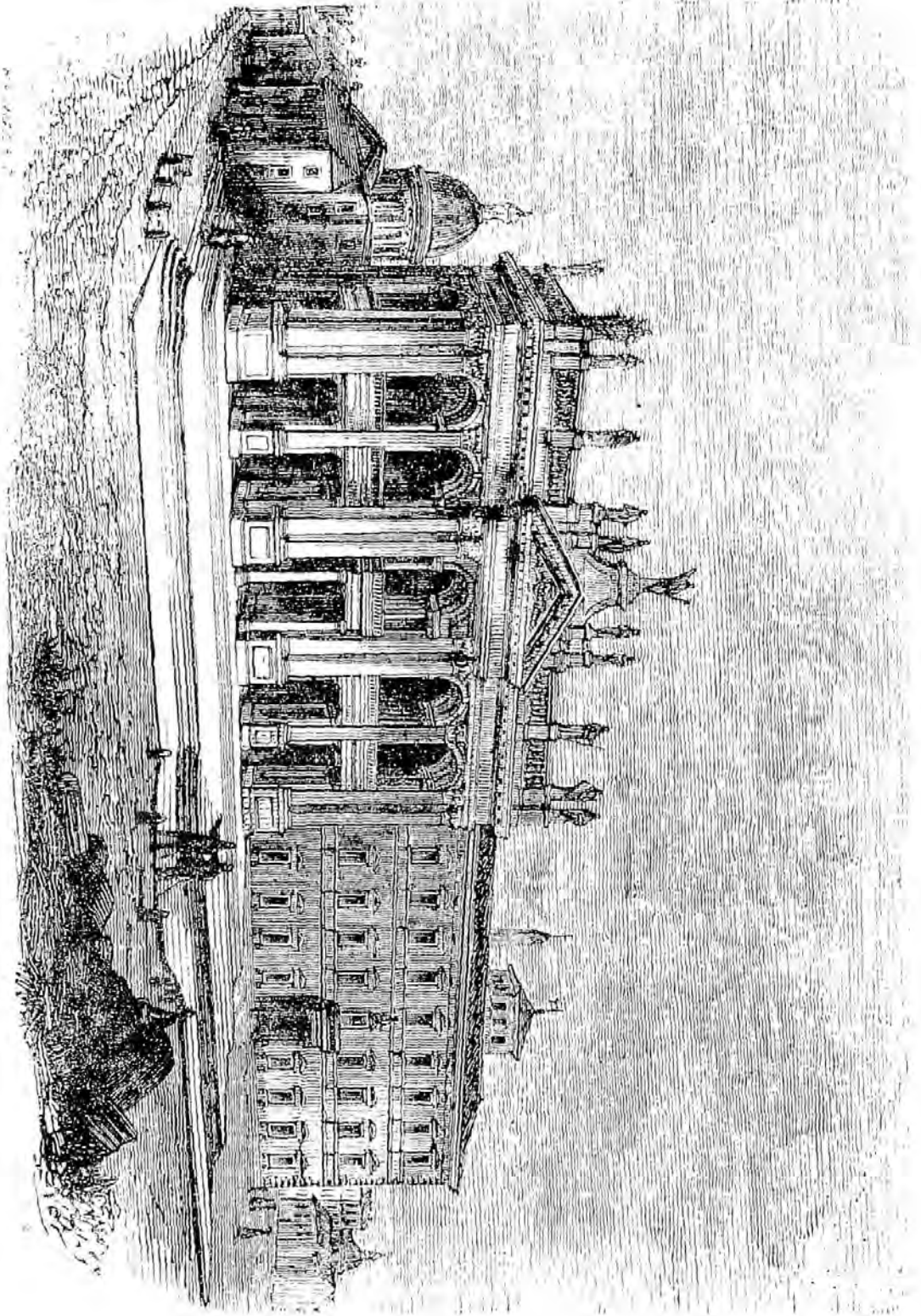
flambeau du monde. L'Eglise demande, non pas qu'il ait la force, mais qu'il ait la vertu : « Accordez-lui d'édifier votre Eglise par ses paroles et par ses exemples. »

C'est cette prière qui, dans ce moment même, jaillit du cœur catholique avec toutes les ardeurs de la reconnaissance et de l'admiration ; c'est c'est cette prière qui est exaucée. C'est là ce que l'Eglise demande, c'est là ce que Dieu fait, et c'est là qu'échoue toute la force et toute la folie du monde. »

De Paris transportons-nous à Rome et contemplons un instant ce peuple que la passion et le mensonge révolutionnaire ont si souvent représenté fatigué de la domination de son Pontife et désireux de nouveautés. Dès la veille du 11 avril, Rome s'anime de joies extraordinaires que favorise un brillant soleil. Comme si le ciel attendait le jour de Pie IX, plus un nuage ne le couvre et n'en dérobe la sérénité ; le printemps est magnifique. Le jour, les visages inondés de lumière reflètent la joie la plus vive ; la nuit, les places, les rues, les maisons, les palais sont en feu. A chaque pas, on rencontre des députations des villes d'Italie, et partout, les flots pressés d'un peuple fidèle. Les cardinaux, les ministres,

tous les grands dignitaires offrent au Saint-Père des témoignages de leur amour. Des employés en grand nombre se cotisent pour offrir une croix pectorale enrichie de pierreries et appendue à une chaîne d'un travail exquis : croix et chaîne forment un chef-d'œuvre digne des beaux temps de l'orfèvrerie. La municipalité romaine fait offrir un calice d'une finesse de travail irréprochable et d'une grande richesse. Prié de s'en servir pour la messe de son Jubilé, Pie IX répond gracieusement : J'ai promis de donner le calice dont je me servirai ce jour-là, et je tiens à conserver le vôtre. ... Des caisses arrivent d'au-delà des mers, et, une d'elles ouverte, contient du chocolat et des boules d'or pour une somme importante. Ce sont les Evêques d'Amérique qui ont pensé aux déjeûners et à la bourse du Pape. Au reste, les dons arrivent de toutes parts et ils sont de toute espèce ; mais, rien n'est touchant comme la piété filiale des habitants des campagnes voisines de Rome. Les uns apportent à leur Pasteur et Roi du blé, de l'huile, du vin, des fruits, de la soie, des animaux, de tous les produits du sol ; les autres lui offrent du marbre, des ouvrages de sculpture, de marquetterie, d'orfèvrerie, de laine, de soie, enfin, de tous les pro-





ÉGLISE SAINT-JEAN DE LATRAN



duits de l'art et de l'industrie. Le mouvement est universel, l'enthousiasme et l'affection dans tous les cœurs. Cette fête sans exemple jusqu'ici, est plus particulièrement la fête des pauvres. Car, si le doux Pie IX aime tous ses sujets, il a une prédilection pour ceux que le malheur oppresse. C'est dans le sein des pauvres qu'il verse avec une affectueuse bonté toutes les richesses provenant de la libéralité des fidèles; et, les dons qu'il reçoit de toutes parts en ces beaux jours sont exclusivement consacrés à soulager leur misère. Aussi, les voit-on se distinguer entre tous, par la joie la plus vive et les transports de la reconnaissance la plus profonde. Les ovations qu'ils décernent à leur Père sont les plus chaleureuses qui puissent sortir de poitrines humaines. Dans la soirée du 10 avril, pendant qu'il se rend à Saint-Jean-de-Latran, sa marche est un long triomphe et les nombreux *vivat* partent surtout du milieu du peuple, de ceux qui ont, tant de fois, éprouvé et vu à l'œuvre la bonté du Pontife. La basilique était remplie de tout ce que Rome compte de personnes de distinction : prélats, cardinaux, ambassadeurs, princes, députés catholiques de toutes les nations et un nombreux clergé. Pie IX, entouré de toute sa cour, ayant

cœur et dans son âme. Autrefois, l'erreur était partielle dans le monde, aujourd'hui, l'erreur est générale. Rien n'est resté debout de tout ce que les siècles ont regardé comme le fondement de la famille, et des États. Tout a été attaqué, ébranlé : la divinité de la religion, la sainteté du mariage, la légitimité de la propriété. La race des sophistes pullule et jamais elle n'amoncela autant de ruines. Ils étaient, autrefois, sans considération et sans crédit et cela diminuait leur importance ; à présent, ils sont décorés, rentés, puissants. Ils ont des livres, des journaux de tout format et de tout prix et en nombre infini, qui portent partout leur dissolvantes pensées. On les trouve partout et là où on devrait le moins les rencontrer, je veux dire dans l'instruction publique. Au bas de l'enseignement, l'enfant est souvent remis entre les mains du libre penseur, et plus tard, lorsque jeune homme il en est à l'achèvement de ses études, un rhéteur de faussetés finit de l'établir dans le scepticisme, dans l'athéisme, dans l'erreur sous toutes ses formes les plus générales, l'erreur qui est sans remède, l'erreur qui ne laisse plus aucune espérance ! L'impiété présente dépasse de beaucoup celle du siècle dernier : les vérités naturelles sont discutées et niées ; la raison

incertaine n'a plus une vérité, un principe qui lui serve de base. Croyances religieuses, philosophiques, tout est battu en brèche dissolution de toute foi, écroulement de toute vérité, voilà le phénomène qui se produit au nom d'une prétendue raison qui, se reniant elle-même, ne craint pas de se plonger dans le plus abject matérialisme et de détruire la croyance des hommes en l'immortalité de l'âme. A tous ces maux dont nous venons seulement de soulever le voile, il n'y a qu'un remède ; c'est l'Eglise qui le possède, il s'appelle : la doctrine de Jésus-Christ, la morale de l'Evangile. C'est parce que les peuples se sont éloignés de cette doctrine et ont méprisé cette morale que le monde s'agite sans pouvoir trouver le repos, qu'il est en proie à une sorte de frénésie morale que les siècles précédents n'ont pas connue. Cette crise n'est pas sans grandeur à ne considérer que les efforts qui se sont déployés pour l'enrayer et la détruire. Que de savoir, de travail, de courage et d'héroïsme dans les hommes nombreux qui se sont donné la noble mission de combattre le mal ! Si le bien a subi de nombreuses défaites, son armée n'a jamais été rompue, ni refoulée, ni découragée et elle garde l'invincible espérance de la victoire finale.

Mais, il convient, il est nécessaire de livrer au mal un assaut formidable, une bataille décisive, et voilà pourquoi, le Souverain-Pontife à convoqué les Evêques du monde entier dans un concile œcuménique dont l'ouverture est fixée au 8 décembre de la présente année. Là, à Rome, dans le centre auguste de notre religion, dans cette oasis sainte, réunis au successeur de Saint-Pierre, les pieds sur le roc immobile, les yeux fixés vers le Ciel, ils s'occuperont, non pas des intérêts matériels et des choses profanes, mais des intérêts et des choses du salut, du bien supérieur de de l'humanité.

On ne compte jusqu'ici que 17 conciles généraux, en commençant par celui de Nicée tenu en 325 contre Arius et en terminant par celui de Trente en 1545 contre le Protestantisme. Le prochain concile fera donc la 18<sup>e</sup> assemblée générale de l'Eglise, et, il est à croire et à espérer que le retentissement qu'il aura dans le monde sera immense. Ceux à qui fut adressée cette parole : *allez et enseignez toute les nations* s'apprêtent déjà à partir pour Rome. Ils se rassembleront de tous les points de l'univers, et, parlant toutes les langues, habitant tous les climats, représentant tous les peuples, ils accompliront leur mission auguste

d'avertir et d'enseigner. Ils proclameront la vérité et les devoirs qui en naissent, et, tous les peuples attentifs à leur voix en recueilleront des fruits d'amélioration et de salut.

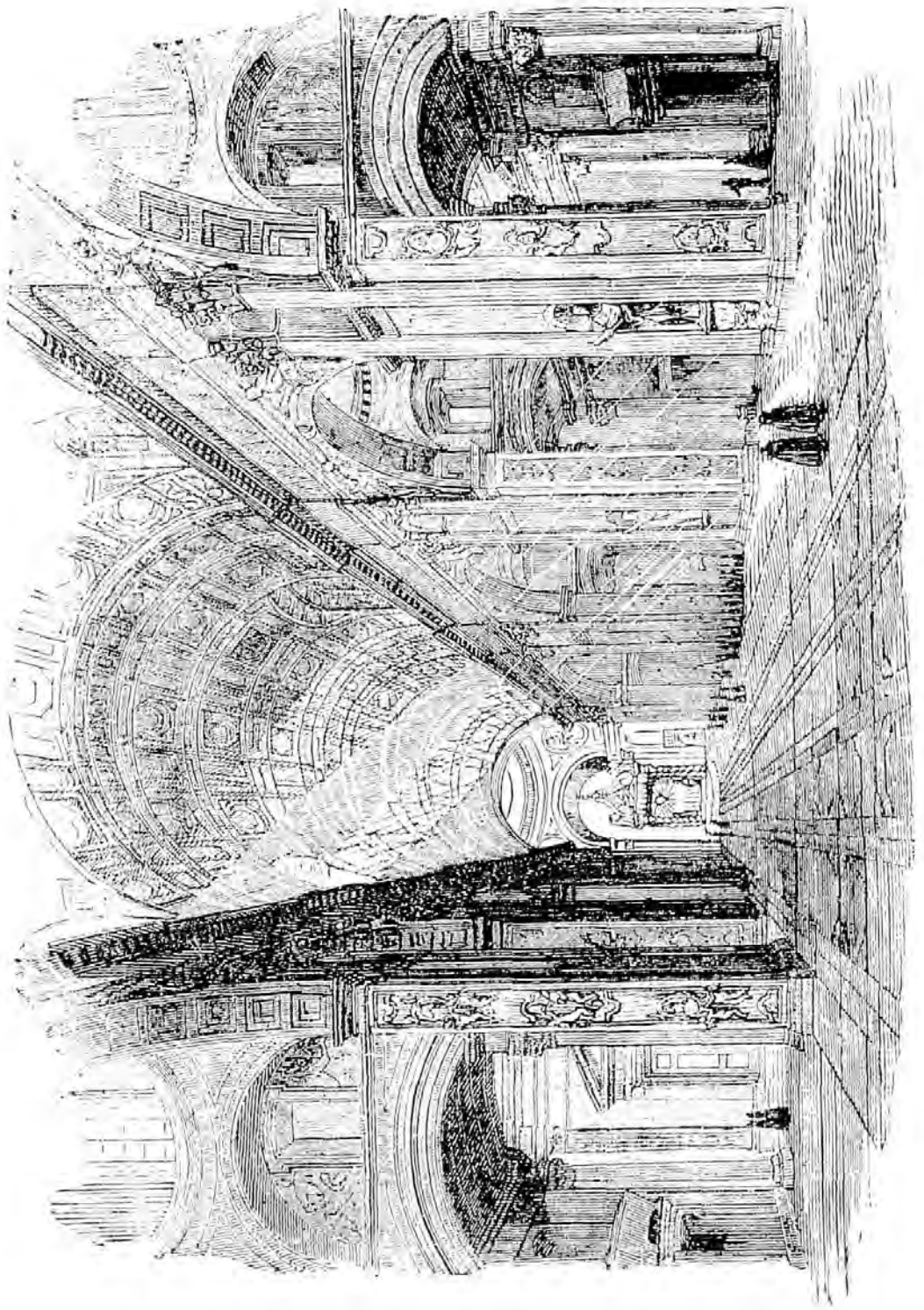
Les lettres apostoliques par lesquelles le Pape a convoqué le concile exposent en ces termes quel sera le programme de ses travaux.

« Le Concile œcuménique aura donc à examiner ce qui convient le mieux de faire, en des temps si difficiles et si durs, pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour l'honneur du culte divin, pour le salut éternel des hommes, pour la discipline du clergé régulier et séculier, pour son instruction solide et salutaire pour l'observance des lois ecclésiastiques, pour la réformation des mœurs, pour l'éducation chrétienne et la concorde universelle. Il faudra aussi travailler de toutes nos forces, avec l'aide de Dieu, à éloigner tout mal de l'Église et de la société; à ramener dans le droit sentier de la vérité, de la justice et du salut les malheureux qui se sont égarés; à réprimer les vices et à repousser les erreurs, afin que notre auguste religion et sa doctrine salutaire acquièrent une vigueur nouvelle dans le monde entier; qu'elle reprenne son empire, et qu'ainsi, la piété, l'hon-

neté, la justice, la charité et toutes les vertus Chrétiennes se fortifient et fleurissent pour les plus grands biens de l'humanité » (1).

Que voilà bien un programme digne d'une assemblée inspirée, assistée, dirigée par l'Esprit-Saint! Il n'y a pas à douter qu'il sera rempli avec tout le zèle et le courage qu'exigeront les temps et les circonstances ; quant aux résultats, ils sont entre les mains de Dieu en qui s'allient d'une manière admirable dans la conduite de son Eglise la justice et la miséricorde. Une chose pourrait déjà les faire prévoir magnifiques, c'est le violent déplaisir des méchants à la vue du futur concile, c'est la volonté de beaucoup d'entr'eux d'en entraver la tenue par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Qu'ils s'agitent à l'aise dans les conseils de leur fausse sagesse ; qu'ils se confient en leur crédit, en leur puissance ; qu'ils appellent à leur aide toutes les machinations de l'enfer, leurs efforts seront vains, l'auguste assemblée se réunira au jour fixé. Que d'obstacles ne s'opposèrent pas à l'ouverture du concile de Trente, et à ses réouvertures successives ? Mauvais vouloir des princes, guerres incessantes et générales, désordres partout, sûreté nulle part ; ils furent

(1) Traduction de Mgr Dupanloup.



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE





tous surmontés. L'Eglise triompha par sa vertu souveraine, et, ayant ranimé de son souffle régénérateur la société chrétienne, on vit naître des pléiades de saints illustres que l'humanité compte parmi ses plus grands bienfaiteurs, et parmi lesquels sont les Charles Borromée, les Vincent de Paul, les François de Sales, les Thérèse, les Berulle et tant d'autres. C'est du mouvement rénovateur du concile de Trente que viennent toutes ces nombreuses familles religieuses qui sont la gloire de l'Eglise et le sel conservateur des sociétés, comme c'est de lui que viennent Descartes, Bossuet, Fénelon et toute la majestueuse unité catholique, qui fait du XVII<sup>e</sup> siècle le plus beau de l'histoire. Le futur concile nous paraît appelé à exercer une non moindre influence; son annonce a été accueillie avec une joie universelle dont nous trouvons l'éloquente expression dans les paroles suivantes prononcées dans un congrès catholique de l'Allemagne : « Ce grand acte, a dit l'orateur, prouvera la grandeur, l'unité et l'universalité de l'Eglise; il mettra en relief, d'un côté, l'autorité infallible de cette Eglise, et de l'autre, l'obéissance des peuples catholiques. . . . Le concile affirmera au milieu des négations du siècle; il affirmera le spiritualisme contre le

matérialisme; le divin et le surnaturel contre le naturalisme; la foi contre le sceptisme; il sauvera le monde de l'incrédulité. L'incrédulité refusera de s'y soumettre, comme elle a refusé de se soumettre au *Syllabus* qui est le résumé des principales erreurs contemporaines, et on rejettera les décisions du concile au nom de ce libéralisme qui ne parle de la liberté que pour la donner au mal et l'enlever au bien; mais, l'*erreur libérale* disparaîtra comme ont disparu les erreurs qui régnèrent en d'autres temps; et, l'arche de l'Église surnagera triomphante, si haut que puissent monter les eaux du nouveau déluge.»

Nous tous, enfants dévoués et soumis de l'Église; nous qui désirons voir son doux empire s'étendre sur la terre entière, adressons nos vœux les plus ardents vers ce trône de la divine bonté, de l'éternelle miséricorde, afin que le concile se prépare dans la paix et se tienne bientôt sous le regard de l'Europe attentive et respectueuse. Il sera le digne et resplendissant couronnement d'un Pontificat aussi plein de lutttes qu'il a été entouré d'amour.

## NOTE A.

## NOTICE SUR LE GÉNÉRAL DE LAMORICIÈRE.

Christophe-Louis-Léon Juchault de Lamoricière est un Breton de Nantes. Il est né le 5 février 1806. C'est un militaire de la physionomie la plus agréable. Son éducation a été celle de la plupart de nos officiers distingués. Il a passé par le collège, l'école polytechnique et l'école d'application de Metz. Il était lieutenant du génie à vingt-quatre ans, c'est-à-dire en 1830.

C'est en cette qualité qu'il fit partie de l'expédition d'Alger. On l'avait attaché à l'état-major du génie.

Peu de temps après la prise d'Alger, fut créé ce corps exceptionnel qui depuis a tant fait parler de lui et auquel on donna le nom de *zouaves*. M. Lamoricière fut l'un des premiers capitaines nommés à la création de ce corps. Il eut aussi cette singulière fortune de diriger le premier bureau arabe qui fut organisé en Afrique.

Partout où il y avait quelque trouble à conjurer, quelque conquête morale à faire, on était certain de rencontrer M. de Lamoricière. La France lui dut réellement la pacification des tribus des environs d'Alger, avec lesquelles il entretint de constantes relations.

Lorsqu'eut lieu l'expédition de Bougie, M. Lamoricière fut chargé de reconnaître la place. Il en sortit, non sans peine, ayant accompli cette dangereuse mission. Dans les

campagnes de 1833 à 1834, il continua, malgré les rigueurs de la guerre de conciliation et ménagea toujours dans ses prises les femmes et les enfants.

Il arriva dans la province d'Oran après le désastre de la Macta, en 1835. Son avancement fut alors très rapide. Nommé chef de bataillon aux zouaves peu de temps après la retraite, il fut chargé par le général Trézel de traiter avec Abd-el-Kader.

M. de Lamoricière fut nommé lieutenant-colonel aux zouaves en 1835. L'année suivante, le maréchal Clauzel échouait devant Constantine, et, en 1837, une nouvelle expédition était confiée au général Danrémont.

La première colonne d'assaut, composée de quarante sapeurs, trois cents zouaves et deux compagnies du 2<sup>e</sup> léger, avait à sa tête le jeune lieutenant-colonel. L'assaut fut donné à sept heures. Il ne fallut pas longtemps pour qu'on vît, à travers la fumée d'une horrible fusillade, flotter sur la brèche le drapeau français. C'était la colonne de M. de Lamoricière qui l'avait planté. Déjà ces braves, cherchant passage dans la place, soutenaient de maison en maison, de barricade en barricade, un combat acharné qui dura plusieurs heures.

M. de Lamoricière fut horriblement brûlé. On crut d'abord qu'il perdrait la vue; on craignit même pour sa vie. L'une et l'autre furent sauvées.

Deux ans après, M. de Lamoricière devenait colonel. Il avait alors trente et un ans.

Après un court séjour, en 1839, à Paris, où l'avait appelé le ministre de la guerre, M. de Lamoricière retourna sur cette terre d'Afrique. Il y arriva en 1840, au printemps,

et le 21 juin, à la suite du passage de la Moïza, il obtint le grade de maréchal-de-camp. Il avait occupé les crêtes du col de Teniah, débusqué l'ennemi et ouvert le chemin de l'armée française.

Dans le mouvement militaire et administratif que le général Bugeaud imprima si vigoureusement à l'Algérie, le général de Lamoricière trouva l'occasion de se distinguer sous le double aspect de l'administrateur et du soldat.

Il faut encore citer, parmi les principaux faits d'armes qui honorent la carrière de M. de Lamoricière, la soumission de la tribu des Flittas. Ce dernier succès le fit élever au grade de général de division, le 9 avril 1843.

La bataille d'Isly, qui fut livrée au mois d'août 1844, et à laquelle le général de Lamoricière prit une part si brillante, mit le comble à sa renommée comme soldat.

En quittant l'Afrique, le maréchal Bugeaud, faisant ses adieux à ceux qui l'entouraient, dit : « Je quitte l'Algérie, *mais je laisse ses destinées en bonnes mains* ; je voudrais vous embrasser tous, je vous embrasse dans la personne du général Lamoricière. »

Il reparut en 1847 sur le sol africain, pour prendre part aux derniers faits d'armes qui firent tomber entre les mains du duc d'Aumale la smala d'Abd-el-Kader. Nous avons vu, sur le grand bassin des Tuileries, figurer, comme une dépouille opime, la tente qui abrita tant de fois le héros du désert.

La reddition d'Abd-el-Kader termina la vie militaire du général de Lamoricière, en Afrique.

Quant survint la révolution de Février, le nom de M. de Lamoricière avait acquis en France une grande popularité.

On aimait cette jolie figure de soldat français, cette humeur insouciant qui lui fait pousser la bravoure jusqu'au dandysme des héros de l'Arioste : on savait gré, à un homme comblé de fortune, de faire si bon marché de sa vie. Les qualités d'administrateur, dont il avait fait preuve dans les bureaux arabes et dans le gouvernement intérimaire de l'Algérie, ajoutaient aux dons brillants dont la nature l'avait doué, cette solidité qui permet à un soldat d'arriver au maniement des affaires.

Aux élections pour l'assemblée constituante, il fut nommé député par le département de la Sarthe, l'un des départements les plus intelligents de la France, et qui, depuis une cinquantaine d'années, s'est distingué par le caractère de ses élections.

M. de Lamoricière a rempli les fonctions de ministre de la guerre après le général Subervic ; il est resté en fonctions jusqu'au 10 décembre.

On sait que c'est surtout au général de Lamoricière qu'est dûe la répression de l'émeute de 1848.

Comme publiciste, M. de Lamoricière, au milieu des fatigues du soldat en campagne, au camp, au bivouac le soir sous la tente, a trouvé le moyen d'écrire de bonnes et utiles pages sur les faits qu'il était à même d'observer. On y retrouve cette même intelligence qui sait exposer, discuter et grandir une question.

Arrêté le 2 décembre 1851, le général de Lamoricière fut d'abord conduit à la prison de Mazas et de là au fort de Ham. Il lui fut ensuite permis de se retirer en Suisse.

M. de Lamoricière habita ensuite la Belgique. Toujours aimable et bon camarade, il a souvent fait servir sa fortune au soulagement de ses compagnons d'exil.

M. Lamoricière, c'est le zouave par excellence. Il a été le premier colonel qu'on ait créé dans ce corps et, mieux que tout autre, il le personnifie ; il en représente l'humeur militaire en même temps que l'élan, l'ardeur, l'irrésistible impétuosité, la rapidité de mouvements stratégiques ; il a façonné cette troupe, qui mêle aux plus solides qualités militaires je ne sais quelle narquoise et joyeuse insouciance des faubourgs de Paris. Il a constitué sur un type intérieur éminemment français, ce soldat loustic qui rit de la misère, affronte la mort en plaisantant, ne connaît rien d'impossible, qui jurerait au besoin de prendre la lune avec les dents et la prendrait si elle n'était qu'au sommet des tours de Notre-Dame.

J'ai entendu raconter cent anecdotes où la bravoure du général de Lamoricière, toujours empreinte de cette bonne grâce qui distingue l'officier français, charmait en même temps qu'elle frappait d'admiration. En voici une qui se rattache à je ne sais plus quel épisode des fatales journées de juin.

Les insurgés, pour ménager leur retraite, avaient coutume de laisser, entre le mur et la barricade, un étroit passage que le feu de la barricade suivante pouvait encore défendre, après l'abandon de la première. Une compagnie et son capitaine se trouvait au pied d'une de ces barricades abandonnées. Par l'étroite ouverture, un feu roulant faisait siffler les balles. Survient le général de Lamoricière, qui ordonne de franchir ce terrible défilé. Le capitaine pâlit. M. de Lamoricière s'en aperçoit, et, tout en causant avec le capitaine, comme pour lui expliquer le plan d'attaque, il franchit avec lui le passage en le couvrant de son corps.

Je ne sais si l'on sera de mon avis, mais ce qui double, à mon sens, le prix de cette bravoure, c'est que le général de Lamoricière est riche de son patrimoine, d'abord, et de la dot de M<sup>lle</sup> d'Auberville, qu'il a épousée, et qui est une femme aussi distinguée moralement que physiquement. Voilà bien des raisons d'apprécier le prix de la vie (1).

(1) V. le général de Lamoricière, par Hyp. Castille.





## NOTE B.

## NOTICE SUR LE GÉNÉRAL DE PIMODAN.

Il y a bien peu de noms aussi glorieux que celui de ce jeune et vaillant breton, qui est mort à la tête de ses soldats à la bataille, nous devrions dire au guet-à-pens de Castelfidardo. Son deuil a été porté par tous les cœurs catholiques ; nos cathédrales ont retenti de ses louanges, et Rome a fait de ses funérailles la plus touchante des ovations.

« Georges de la Vallée de Rarecourt, marquis de Pimodan, naquit en 1822 d'une de ces nobles et antiques maisons qui viennent de se rajeunir dans le sang du sacrifice et de redorer leur gloire, si je ne puis ainsi parler, au soleil de Castelfidardo. Venu au monde avec le lourd héritage d'un beau nom, il trouva moyen de laisser à son fils, après une vie de trente-huit ans, un nom plus beau encore et que le monde n'oubliera plus.

*Potius mori quam fœdari*, « plutôt mourir qu'être souillé, » était la devise de sa race : c'était la devise de l'honneur. Il fit plus qu'y être fidèle, et l'on pourrait inscrire sur son tombeau : « Plutôt mourir que de laisser triompher l'iniquité : » c'est la devise du dévouement.

Ce fut au service de l'Autriche qu'il fit ses premières armes et qu'il put donner libre carrière à ses instincts militaires, à ces ardeurs généreuses qui bouillonnaient

dans son âme. Il était né soldat, et Dieu le destinait à mourir en soldat.

Il était à Vérone quand éclata la révolution du mois de mars. Chargé par le général Chérardi de dépêches importantes pour le général Giulay, qui commandait à Trieste, il fut arrêté à Salice par des insurgés et conduit devant une sorte de gouvernement provisoire. Il s'avance fièrement dans la salle, et d'une voix tonnante, il s'écrie : « Qui donc se permet de faire arrêter un courrier impérial ! »

Puis, profitant de la stupeur causée par son audace, il sort de la salle, remonte en voiture et part au galop.

Sa mission remplie, il revint à Terni, en passant par Venise. Il y arriva le jour même où l'insurrection triomphait. Saisi à bord du navire qui l'avait amené, il fut conduit en présence de Manin.

Le dictateur le considéra d'abord d'un air étonné, comme s'il cherchait à deviner quel motif l'amenait à Venise dans un pareil moment ; puis, ouvrant un tiroir rempli d'or, il regarda fixement le jeune homme et il lui dit en remuant cet or avec ses doigts.

« Vous voulez être des nôtres, n'est-ce pas, et vous venez combattre pour la liberté de Venise ? »

Un éclair d'indignation passa dans les yeux de Georges de Pimodan : « Monsieur s'écria-t-il, je suis d'une noble famille et officier de l'Empereur, je ne connais que mon devoir ! »

Arrêté à la suite de cette entrevue, il parvint encore à s'échapper et regagna Vérone, où le vieux maréchal Radetzky le prit pour officier d'ordonnance.

A la fin de la campagne, il était capitaine d'état-major. et ce fut lui que Radetzky chargea de porter à Vienne les drapeaux pris sur l'ennemi.

Après la campagne d'Italie, il fit celle de Hongrie, où il se distingua comme dans la première. Là encore, compromis par son audace, il tomba entre les mains des Hongrois et fut enfermé dans la prison de Péterwardin. « Je ne vous ferai pas de questions sur les opérations de votre armée, lui dit le général qui commandait la forteresse, je sais d'avance que vous ne me répondriez pas. J'aurais le droit de vous faire fusiller, mais nous ne sommes pas des sauvages ; vous resterez ici prisonnier de guerre. »

Georges de Pimodan n'était pas homme à accepter la captivité sans chercher à en sortir. Il tenta de s'évader et de livrer la forteresse aux soldats de l'Empereur, et, traduit pour ce fait devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort.

Il crut son heure suprême arrivée, et se prépara à mourir en soldat et en chrétien. Sur un des carreaux de sa prison, il écrivit avec une bague en brillants ces paroles simples et fortes où se révélait sa belle âme : « Adieu, chers parents, je meurs plein de foi et d'espérance. Chère mère, mon seul chagrin est le vôtre !

Cette fois encore, Dieu, qui le réservait à une mort plus glorieuse, n'accepta point son sacrifice. L'arrivée triomphante du général Haynau fit surseoir à l'exécution, et il fut sauvé.

En 1855, Georges de Pimodan, âgé de trente-huit ans, était lieutenant-colonel. Il dépendait de lui de passer colonel, mais une condition imposée par les lois autrichien-

nes, était celle de demander à l'Empereur des lettres de naturalisation. C'était renoncer à la qualité de Français. M. de Pimodan n'hésita pas un instant : entre le titre de colonel autrichien et celui de fils de France, le choix d'un tel cœur ne pouvait être douteux. Il quitta le service de l'Autriche et revint se fixer en France, où sa vie semblait devoir couler désormais heureuse et tranquille. Un brillant mariage, une jeune, noble et charmante épouse, des enfants qui commençaient à lui sourire et à balbutier son nom, étaient venus couronner de joie et d'amour une existence jusque-là si tourmentée.

Ce fut au milieu de ce calme et de cette douce ivresse que le cri de détresse de l'Eglise romaine se fit entendre aux catholiques désolés. Ce cri retentit douloureusement dans son cœur et ébranla jusqu'au fond de cette âme si guerrière et si dévouée. En un moment son parti fut pris. Sa femme, digne de lui, ne chercha ni à le dissuader ni à le retenir, et quelques jours plus tard il était à Rome, près du général de Lamoricière, qui le reconnut du premier coup d'œil, comme les hommes de cœur savent se reconnaître, et le nomma immédiatement son chef d'état-major.

L'occasion d'agir ne se fit pas attendre. Tandis que Garibaldi prenait possession de la Sicile ouverte à ses bandes par des trahisons et des lâchetés sans exemple, une troupe de quatre cents révolutionnaires franchissait la frontière de Toscane et envahissait les Etats de l'Eglise. Elle était commandée par un chef digne d'elle, Zambianchi, le fameux terroriste de la république romaine en 1848.

Ces bandits s'imaginaient trouver des populations sympathiques et des soldats qui se laisseraient désarmer sans combattre; mais il avaient compté sans le général de Pi-

modan et les gendarmes pontificaux. Commandés par un tel chef et puissamment aidés par les paysans indignés, ces braves gens, au nombre de soixante, culbutèrent les quatre cents hommes de Zambianchi, en tuèrent une partie et chassèrent le reste, qui prit honteusement la fuite.

Cette brillante affaire, qui prit le nom de combat des Grottes, fut le début en Italie du brave Pimodan et des troupes pontificales. Elle prouva que toute improvisée et incomplète qu'elle fût, la petite armée du général de Lamoricière suffisait pleinement à défendre les Etats du Saint-Siège contre Garibaldi, ses volontaires et ses complices du dedans, et peut-être ne fut-elle pas étrangère à la résolution désespérée du Piémont de jeter le masque, d'envahir ouvertement les Etats Romains et de dépouiller le Pape à main armée des provinces qu'on espérait jusque-là pouvoir lui dérober dans l'ombre.

Du mois de juin au mois de septembre, le général de Pimodan aida le général de Lamoricière à organiser son armée et ses moyens de défense; et, quand se leva le jour de la lutte suprême, il était là, comme toujours, à côté de son chef et de son ami, prêt à combattre et à mourir pour la cause sainte à laquelle il s'est dévoué.

Un prêtre français, celui dont j'ai cité plus haut la lettre si intéressante et si belle, rencontra la colonne Pimodan près de Tolentino.

« Je vis, dit-il, le noble général assis près d'une table d'auberge. Des cartes étaient sous ses yeux; il semblait n'avoir aucun doute sur l'issue de la lutte et me parla avec beaucoup de calme. Vous le dirai-je? Son regard me parut dans la demi-obscurité de la chambre, avoir une clarté extraordinaire. Il me serra la main en disant : « Nous nous

reverrons encore à » Lorette. » Sur la porte, je me retournai pour le voir, et je sortis le cœur serré. »

Le prêtre et le soldat se revirent en effet à Lorette, la veille même de la bataille. Le général de Pimodan, confondu dans la foule des officiers et des soldats pontificaux, se confessa humblement, reçut l'absolution et se prépara au combat, suivant la grande méthode catholique et française des Condé, des Turenne et des croisés ses ancêtres. Si quelqu'un passant par là eût demandé ce que c'était que cette foule en uniforme qui se pressait aux portes d'une église, on eût pu lui répondre : « C'est une armée qui se confesse avant de se faire égorger pour la foi ! »

Le lendemain, à quatre heures du matin, à genoux dans le sanctuaire de Lorette, à côté du général de Lamoricière, à l'ombre de ces murs sacrés qui abritèrent jadis la mère de Dieu et Dieu lui-même fait homme, le général de Pimodan reçut le corps divin du Seigneur, gage de paix pour les vivants, gage de salut pour les morts. Le front prosterné sur le pavé du temple, il pria, il médita longtemps ; il donna une pensée à sa femme et à ses enfants, et sans doute il offrit de nouveau à Dieu le sacrifice de sa vie pour le triomphe de son Eglise. Quand il se releva, le sacrifice était fait et accepté de Dieu ; le héros, le martyr était achevé ; il ne lui manquait plus que la palme et la couronne : le champ de bataille allait les lui donner.

Quelques heures plus tard, il s'élançait sur les Piémontais à la tête de sa colonne, se battait comme un lion, électrisait ses soldats et étonnait ses ennemis par sa bravoure. Tant qu'il fut debout, ils tinrent bon, malgré l'infériorité du nombre, et, quand il tomba, la dernière espérance de succès tomba avec lui. Sa seule harangue au

bataillon franco-belge avant le combat avait été cette phrase : « Pour vous, souvenez-vous que vous êtes catholiques et Français ! »

Comme il donnait ses ordres sous un mûrier, il fut atteint presque simultanément de trois blessures : l'une au visage, l'autre au pied, la troisième et la plus terrible en pleine poitrine : celle-là était mortelle. En recevant la première balle, il s'écria : « Courage mes enfants, Dieu est avec nous » — « Dieu est avec nous ! » répéta-t-il en se sentant frappé pour la seconde fois. Et le coup suprême le trouva répétant encore cette grande parole.

Il s'affaissa sur lui-même et on le transporta dans une chaumière voisine, où il reçut les premiers soins. Au milieu de ses cruelles souffrances, le héros s'oubliait pour ne penser qu'au succès de la cause à laquelle il achevait de donner sa vie. « Mes amis, disait-il à ceux qui s'empres- saient autour de lui, laissez-moi mourir ici, retournez à votre poste pour faire votre devoir. »

Le général de Lamoricière, le sachant mortellement atteint, alla lui serrer une dernière fois la main et échangea avec lui de tristes adieux avant de se frayer un passage vers Ancône. Peut-être en ce moment envia-t-il son sort, car il est des heures dans l'existence où, pour une grande âme, les amertumes de la vie dépassent les angoisses de la mort !

Ah ! si le roi galant homme, destiné peut-être comme le connétable de Bourbon à finir misérablement devant Rome, si Victor-Emmanuel fût passé par là et qu'il eût plaint ce nouveau chevalier sans peur et sans reproche, qui gisait dans son sang, mourant sur un sol étranger, le général de

Pimodan eût pu lui répondre comme Bayard à son vainqueur.

« Ce n'est pas moi, sire, c'est vous qu'il faut plaindre, vous qui portez les armes contre le Souverain-Pontife, votre père; et contre la sainte Eglise votre mère ! »

Quant à lui, le généreux défenseur de l'Eglise et du Pape, il garda jusqu'au bout les sentiments d'un martyr. Je laisserai le noble jeune homme qui le reçut dans ses bras et ne le quitta qu'après sa mort raconter lui-même les derniers instants du héros. C'était un étudiant en médecine de l'université catholique de Louvain, Ernest Maestraeten, qui faisait à la fois deux métiers pendant la bataille, celui de sergent et celui de chirurgien, pansant les blessés et les défendant en même temps la baïonnette à la main.

« Notre docteur et moi, dit-il, nous commencions à le panser, lorsque les nôtres durent céder au nombre, écrasés qu'ils étaient par les Piémontais, sans cesse renouvelés. Le docteur s'aperçoit de la chose et me dit : « Maestraeten, il est temps de partir. » Je lui dis que je ne quitterais jamais le général ni les autres blessés. Il ne me répondit rien et s'en alla. Je restai donc seul avec mes camarades et mon général blessés, ayant moi-même la jambe un peu entamée.

« Il y avait en tout une trentaine d'hommes, officiers et soldats; les uns étaient pansés, les autres attendaient mes soins; le sang coulait partout. Inutile de vous dire les cris de douleur qui s'échappaient de ces poitrines, si braves cependant.

« Notre maison fut cernée par les Piémontais, et malgré



le drapeau noir que nous avons arboré, nos vainqueurs nous tirèrent par portes et fenêtres une dizaine de décharges, qui heureusement ne nous firent pas grand mal ; un officier piémontais entra et nous nous rendîmes prisonniers.

« Le général de Pimodan comprenait parfaitement sa position et il attendait la mort avec un calme admirable.

« Il souffrit horriblement, et il endurait ses douleurs avec le calme et la patience d'un martyr, il expira enfin vers minuit. »

C'était dans la nuit du 18 au 19 septembre. Ainsi mourut à trente-huit ans Georges de Pimodan, général dans l'armée pontificale, laissant un nom immortel dans l'histoire de l'Eglise, et léguant un exemple sublime aux catholiques de toutes les générations qui, trois mois auparavant, ignoraient son existence et dont la reconnaissante admiration, transmise d'âge en âge, ne finira qu'avec l'Eglise, c'est-à-dire avec le monde.

La marquise de Pimodan ignorait encore qu'elle était veuve d'un martyr. quand une de ses amies entra chez elle. C'était le matin de très-bonne heure. Madame de Pimodan était déjà levée et écrivait à son mari.

« N'écrivez pas, lui dit son amie en soupirant ; la lettre ne lui parviendrait pas, il est prisonnier.

— Prisonnier ! s'écria la noble femme, c'est impossible : il est mort ! allons à l'église, prier pour lui. »

Puis, prenant son fils qui était la près d'elle, elle le couvrit de baisers et de larmes, et lui dit en l'embrassant : « Toi aussi, tu seras soldat. »

Voilà ce que sont les soldats du Pape, voilà ce que sont

leurs veuves, et, avec la grâce de Dieu, ce que seront leurs enfants.

Je ne parlerai pas des regrets profonds que laissa la mort de Georges Pimodan dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu. Nature chevaleresque, enthousiaste, aimante et forte à la fois, il inspirait une vive sympathie à tous ceux qui l'approchaient. Son âme se reflétait tout entière sur son visage. Ses yeux bleus, doux et profonds, contrastaient avec ses traits énergiques et virils, et donnaient à sa mâle physionomie un caractère et un charme tout particuliers. Il me semble qu'il devait avoir cette expression de visage à la fois douce et forte, des admirables chrétiens des premiers siècles qui savaient croire comme des enfants, aimer comme des femmes et mourir comme des héros !

La chrétienté toute entière fit à Georges de Pimodan comme à ses compagnons de gloire de splendides funérailles, et d'un bout du monde catholique à l'autre, leurs noms glorieux retentirent dans les prières et dans les discours que la reconnaissance des Evêques et Pasteurs répandit sur leurs tombes.

Le Saint-Père avait désiré que son brave général fût enterré à Rome, dans l'église de Saint-Louis des Français, et sa tendre piété se chargea des frais des funérailles.

De toutes ces splendeurs funèbres je ne rappellerai qu'une seule chose, l'inscription que le Souverain-Pontife avait fait placer sur le fronton de l'église. La voici en latin et en français :

GEORGIO DE PIMODAN  
 VIRO NOBILISSIMO  
 DUCI FORTISSIMO  
 QUEM PRO SEDE APOSTOLICA  
 MAGNÆ ANIMÆ PRODIGUM  
 CATHOLICUS ORBIS LUGET  
 PIUS IX, PONT. MAX.  
 SUO ET ROMANÆ ECCLESIE NOMINE  
 SOLEMNE FUNUS  
 TANTÆ VIRTUTI ET PIETATI DEBITUM  
 MORRENS PERSOLVIT.

A Georges de Pimodan homme très-noble ,  
 Chef très-courageux, qui, prodigue de sa grande âme.  
 Mourut pour le Saint-Siège apostolique ,  
 Pleuré de tous l'univers catholique,  
 Le Souverain-Pontife Pie IX,  
 En son nom et au nom de l'Eglise romaine,  
 A rendu dans les larmes les honneurs funèbres  
 Dûs à tant de courage et de piété.

Cette inscription rappelle celles que les premiers chrétiens gravaient sur le tombeau des martyrs dans les catacombes. Les mots *Prodigue de sa grande âme* sont sublimes.

Mériter une telle louange, la recevoir des lèvres du vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est la plus grande gloire qu'un chrétien puisse ambitionner. Après un tel éloge tombé d'une telle bouche, il n'y a plus qu'à glorifier

Dieu et se taire : rien ne reste à dire sur Georges de Pimodan (*Les Martyrs de Castelfidardo*, par M. de Ségur).

Quelques jours après, la jeune veuve allait à Rome soigner le tombeau du général, près du Saint-Père, elle avait besoin de verser dans son sein ses peines et ses espérances. Du moins lui dit-elle, s'il était maintenant au ciel ? « Nous ne pouvons, ma fille, reprit le Saint-Père, pénétrer les secrets de Dieu, mais je dois vous dire que depuis 15 jours je ne prie plus pour Georges de Pimodan. » Soyez donc tranquille généreuse femme qui vous êtes immolée dans ce que vous avez de plus cher, à la défense de la plus sainte cause. Votre époux est au ciel vous ayant laissé pour héritage une auréole au front d'impérissable grandeur et la protection assurée de celui qui tient pour fait à lui-même ce qu'on fait à son Église.

—❧ FIN ❧—

# TABLE DES MATIÈRES.

---

PRÉFACE.

v

## CHAPITRE PREMIER.

Prière du Jeune Mastai Ferreti. — Prédiction d'un inspecteur de l'université. — Consécration à la Sainte Vierge et guérison.

9

## CHAPITRE II.

Vocation ecclésiastique. — Hospice du Tata-Giovani. — Voyage en Amérique. — Le pêcheur Beppo. — Il est nommé chanoine et directeur de l'hospice Saint-Michel, — archevêque de Spolète. — Sa clémence. — Il est fait cardinal. — Le couvert perdu.

13

## CHAPITRE III.

Mort de Grégoire XVI. — Présage de la colombe. — Election de Pie IX. — Ses neveux.

26

## CHAPITRE IV.

Son esprit d'ordre dès son installation, sa charité. — L'orange. — La pauvre veuve. — La paralytique. — La croix de la jeune fille. — Le charretier. — Les 33 Paoli. — L'orphelin adopté. — Un juif malade amené dans la voiture de Pie IX. — L'abbé Lauvensey. — Les Amnistiés. — Le comte Mamiani. — Les fournisseurs. — Le pamphlet.

33

## CHAPITRE V.

Commencement d'insurrection. — Promesse de fidélité. — Quirinal assiégé et Pape prisonnier. — Sa fuite à Gaëte. — Madame de Spaur. — Prière à l'Eglise de la Trinité. 48

## CHAPITRE VI.

Retour de Gaëte.—Enthousiasme général.—Reconnaissance de Pie IX envers l'armée. — Récit d'une visite au Vatican. 60

## CHAPITRE VII.

Affabilité de Pie IX pour les militaires. — Sa confiance à l'égard des Français.— Le général M.— Les Chapellets. — Visites à l'hôpital Saint-André et à l'hôpital du Saint-Esprit. 69

## CHAPITRE VIII.

Pie IX aimé de ses sujets.— Son voyage en 1857. — Une visite à Civita-Vecchia. — Fête de saint Philippe de Néry. 80

## CHAPITRE IX.

Bonté de Pie IX. — La vigne Pie. — Le jeune écolier.— L'habitant de Castel-Gandolfo.—Visite à Mgr Bouvier. La voiture des condamnés. — Aumône aux cholériques de Bologne.—Le frère de lait.—Le pêcheur converti. — Le mourant confessé. — Les fouilles d'Ostie. — La princesse de Prusse. — Mgr. Giraud.— Les impressions d'une mère chrétienne. — Le fagot de bois. 97

## CHAPITRE X.

Fermeté de Pie IX.—Cris révolutionnaires.— Réponse à la Consulte d'état. — Refus de déclarer la guerre à

- l'Autriche.—Protestation contre l'acte du Triumvirat.  
— Refus de subir toute contrainte morale. — Sur qui  
il a mis sa confiance.—Le rocher.—Le petit Mortara. 122

## CHAPITRE XI.

- Défenseurs de Pic IX. — Le général de Lamoricière. —  
Le général de Pimodan. 136

## LETTRES DE VOLONTAIRES PONTIFICAUX :

Maurice du Bourg.	140
A. de Couessin.	143
Pourquoi en petit nombre.	144
Félix de Montravel.	144
J. de Villebrune.	145
P. de Parcevaux.	148
Goesbriand.	150
Alain de Charette.	151
Thibant de Rohan Chabot.	152
Frédéric de Saint-Sernin.	153
Paul Saucet.	154
P. de Chalus.	156
Lodoïs de Sapineaud.	159
N. du Bourg.	159
Dominique Bonn. foy.	162

## CHAPITRE XII.

- Faits surnaturels. — Prédiction. — Guérison de la prin-  
cesse Odescalchi. — D'une religieuse. — D'un anglais.  
D'un italien. — D'une sœur de Digne. — Conversion  
d'un garibaldien. 167

## CHAPITRE XIII.

- Denier de Saint Pierre. — Souscription pour le Pape.  
*Le Courrier Français.* — Mentana. 190

## CHAPITRE XIV.

Justification du pouvoir temporel du Pape , en forme de catéchisme.	200
---	-----

## CHAPITRE XV.

L'œuvre des Zouaves. — Le jubilé sacerdotal de Pie IX. — Le concile œcuménique.	219
--	-----

## NOTES.

Notice sur le général de Lamoricière.	251
Notice sur le général de Pimodan.	257

